DE LA CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

TRAITÉ SECOND.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE de soi-même, où l'on examine l'homme selon son être naturel.

Par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de S. Maur.*

Seconde Edition, retouchée & augmentée considerablement.

TOME II.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë saint Jacques, proche saint Yves, à l'Image saint Lambert.

M. DCCI.

Avec Approbation & Privilege.

PREFACE

OU L'ON DONE UNE IDÉ'E du dessein, de l'execution & de la métode de ce Traité, & l'on propose les moïens de profiter de sa lecture.

APRE'S avoir fait sentir, autant qu'on croit l'avoir fait dans le premier Traité, l'importance de l'étude de soi-même & la necessité de la conoissance de l'home selon son être naturel; il seroit superflu de recomencer ici à traiter ce Chapitre. Je supose qu'on se souvient de ce qui a été sufisament prouvé, que l'home ne se conoîtra jamais bien selon son être moral, que préalablement il ne se conoisse selon son être naturel & fisique. Je supose qu'on est revenu de cet aveugle

préjugé, qui fait regarder come étranger aux traités de morale, tout ce que l'on y fait entrer de l'être fisique de l'home; & croire que c'est mal à-propos faire le fisicien, que de joindre ces deux conoissances. Je conviens qu'on peut les mal assortir, les placer mal, & en faire un mêlange forcé & confus, plus propre à embarasser l'esprit qu'à l'éclairer : mais pourvû qu'on sache éviter ces défauts, rien n'est ni plus à propos, ni plus necessaire, que de joindre ces lumieres. Et encore une fois, je mets en fait que sans une grace extraordinaire, on ne démêlera jamais bien ses divers penchants, ses passions, ses vices, ses foiblesses, son aveuglement, son esclavage ; & qu'on ne remediera jamais éficacement à ses maux, si l'on ne conoît distinctement les deux êtres dont on est composé; les divers raports qu'ils ont entr'-

eux, & les relations qu'on a par leur moïen avec tout ce qui nous environe. Je ſupoſe donc encore un coup, qu'on eſt perſuadé de cete neceſſité; & qu'on ne manque point de paſſion de ſe conoître, non ſeulement ſelon le moral, mais même ſelon ſon être naturel & fiſique; & de faire des découvertes dans ſon fond & dans ſon propre pays.

Mais je dois avertir que mon deſſein n'eſt pas de pénetrer fort avant dans le détail de cete conoiſſance; loin que je prétende aprofondir cete matiere: êle n'eſt pas ſimplement trop vaſte & trop étenduë, il faut ajoûter qu'êle eſt encore impénetrable par certains endroits, & qu'êle a des termes & des bornes qu'on ne peut naturêlement paſſer.

I. La ſience de l'home impénetrable par certains endroits.

Il eſt vrai que dans l'étenduë de l'être de l'home, il eſt aiſé de remarquer deux ſubſtances tres-diférentes, l'eſprit & le cors:

on peut bien découvrir que malgré leur diférence, êles sont dans un comerce fort étroit.

On s'aperçoit bien encore, que malgré ce comerce & cete liaison, êles ont des fonctions tres-separées : on peut rendre raison de ces fonctions jusqu'à un certain terme : on peut enfin déveloper & démontrer même les principales proprietés de ces deux substances : mais aprés tout, le fond n'est pas bien clairement conu. Je ne dis pas simplement qu'on ne pénetre pas assez tous les mouvemens & tous les replis de son cœur ; cela est incontestable : j'ajoûte qu'on n'a pas même une assez claire idée de la nature de l'esprit, pour juger sur cete idée, de quêles sensations & de quêles manieres il est capable.

On a une idée beaucoup plus claire du cors humain : rien ne nous est plus distinctement conu

que l'étenduë dont il eſt compoſé, & que les figures & les diverſes manieres dont cete étenduë eſt ſuſceptible : mais aprés tout, il faut encore avoüer que le cors humain ne nous eſt guéres conu que par les dehors. L'anatomie qui va foüiller dans ſes entrailles, ne nous découvre que ſes plus groſſieres & ſes plus ſenſibles parties, & leurs principaux uſages. Mais par de-là les termes du ſenſible, il eſt certain qu'il y a dans ce cors un nombre preſque infini de tuïaux, de reſſorts, & d'autres parties ſemblables, d'une ſi prodigieuſe délicateſſe, qu'êles échapent à tous nos ſens ; & neanmoins ſi abſolument neceſſaires & ſi eſſentiêles à ſa conſervation, & au mouvement de ſes parties ſenſibles, que s'il en étoit privé, il ne ſeroit plus qu'une maſſe gelée & informe, peu diférente d'une ſtatuë.

Il est vrai que la raison mêne bien jusqu'à reconoître la necessité de ces insensibles parties; mais êle en demeure là ; & tout ce qui regarde leurs figures particulieres, leurs liaisons, leur débandement, leur jeu & leur mouvement; tout cela, dis-je, ne nous paroît plus qu'au travers des conjectures. Et c'est (pour le dire en passant) sur le frivole fondement de cete obscurité, que tant de gens se défendent de croire que le jeu de ces insensibles parties soit aussi réel & aussi mécanique que celui des plus grossiéres ; & que pouvant encore moins comprendre que ce jeu soit capable de produire tous ces mouvemens sensibles qu'on admire dans les animaux : ils aiment mieux pour les expliquer, recourir à des facultés, à des vertus & à des formes parfaitement intelligibles, que de s'en tenir à une comunication de mouve-

mens tres-réêle & tres-aisée à concevoir, quoiqu'êle ne ſoit pas ſenſible.

II. On n'entreprend pas de doner ici à cete ſience toute ſon étenduë; mais ſeulement de n'en rien produire que de fort recevable.

Et ainſi la conoiſſance de l'home toute grande & toute merveilleuſe qu'êle ſoit, étant neceſſairement bornée, ſoit par le defaut d'idées claires, ou par la foibleſſe de nos ſens; je n'ai garde d'entreprendre de lui doner ici toute ſon étenduë. J'avouë même que je ne la pouſſerai pas ici dans un auſſi grand détail que je le pourois. Come je n'écris que pour ceux qui ont peu d'entrée dans cete étude, & qui par conſequent ſont peû acoutumés à de pareilles aplications d'eſprit; je craindrois avec raison, de leur cauſer de l'ennui & du dégoût, par de trop longs détails: ce ſeroit d'ailleurs témoigner trop de défiance de la pénetration de leur eſprit, qui peut facilement avec les principes, deſcendre à diverſes repriſes dans ces détails; & ce ſeroit

enfin leur ôter l'un des plus doux plaisirs de cete étude, qui consiste à faire par soi-même, des découvertes dans son pays & sur ses propres têres.

Je me contenterai donc de doner ici une espêce d'ébauche, ou un leger craïon de cete sience; avec cete précaution neanmoins, que je tâcherai de ne rien avancer que de fort recevable, & peut-être que d'incontestable; & que j'espere même y démontrer les plus considerables proprietés de l'ame.

III. Fin principale de ce Traité.

Mais la principale fin que je me propose dans ce Traité, n'est pas simplement de mener les esprits à la découverte de ces verités par une voïe également sûre & facile; c'est aussi de leur laisser un modele de la maniere dont ils peuvent par eux-mêmes, avec autant de facilité que de sûreté, pénetrer plus avant dans cete sience, & s'exercer sur tels

autres ſujets qu'il leur plaira.

En éfet, de toutes les manieres d'inſinuer aux autres les verités que l'on a découvertes, nule ne me paroît plus ſûre, plus facile & plus proportionée à la capacité de l'eſprit humain, que de le mener par les mêmes voïes par leſquêles on les a découvertes, quand on les a cherchées métodiquement; & nule recherche ne me paroît plus métodique que cêle par laquêle on comence.

IV. De la meilleure maniere de chercher la verité & de l'enſeigner aux autres.

1°. Par éclaircir & débaraſſer les termes d'une queſtion; fixer préciſément le point où êle conſiſte; & marquer par quelque caractere, d'où dépend ſa réſolution.

2°. On conſidere ſon ſujet par tous les endroits qui ont raport à la queſtion.

3°. On le diviſe par parties.

4°. On les examine ſéparément, en començant par les plus ſimples & les plus faciles, & ſe

les rendant familieres, avant que de passer aux plus composées, & aux plus dificiles.

5°. On se sert de ce qu'on y trouve de clair & de conu pour découvrir ce qui est inconu.

6°. Enfin on ne se repose jamais que dans l'évidence.

V. Sûreté & facilité de cete métode.

Cete métode, dis-je, est la *plus sûre* de toutes : parce que le premier de ses principes, est de *n'avancer qu'autant que l'on voit clair, & qu'à la sonde de la raison, on trouve le têrain ferme* ; & le second est de *ne se reposer jamais que dans l'évidence.* Ele est aussi la *plus facile & la plus proportionée à la portée de l'esprit humain.* En éfet, il aime naturêlement la verité : mais il souhaite qu'on la lui persuade ; & non pas qu'on la lui comande pour ainsi dire imperieusement. Il veut encore moins qu'on la lui amêne de force, ou qu'on l'entraîne vers êle : enfin il ne peut soufrir qu'on le con-

traigne à la recevoir, ni qu'on lui extorque ſon conſentement. C'eſt aſſez de lui montrer du doigt où êle habite. Il ne faut que le metre ſur les voïes qui mênent chez êle. Il ſe fait un plaiſir d'y marcher de lui même; un divertiſſement de la chercher, & un honeur de la découvrir.

Et ainſi la vraïe maniere de conduire agréablement les homes à la verité, eſt de la chercher avec eux, ou du moins d'en uſer come ſi on la cherchoit: de déliberer ſur le choix des chemins; de ſonder les gués & les mauvais pas; d'heſiter ſur les routes inconuës; d'avancer hardiment dans les grands chemins; de s'arêter où l'on ne voit goute; de marcher ſans crainte dés qu'on voit clair; & tout cela d'une maniere ſi naturêle & ſi aisée, que ceux qui ſont conduits aïent ſujet de ſe regarder come Juges de tout, & come Auteurs des dé-

couvertes que l'on fait par cete voïe.

VI. Ses dificultés & & sa fécondité.

Il faut neanmoins avoüer que cete métode est sujête à quelques ennuis & à quelques dégoûts. On est quelquefois obligé de revenir sur ses pas ; de quiter les chemins qui avoient paru sûrs ; de retourner à ceux qu'on avoit négligés ; d'aplanir les raboteux, & d'aracher les épines. On n'est pas même exemt de toute méprise : mais aprés tout, on ne s'y perd jamais absolument, pourvû qu'on ait la raison pour guide, & qu'on ne se repose que dans l'évidence, qui est le propre caractere de la verité : & enfin, lorsqu'on est assez hureux pour la découvrir, la joïe qu'on en ressent est si excessive, que l'on compte pour rien toute la peine qu'on a euë à la chercher ; on en est infiniment plus content, que si êle s'étoit presentée d'êle-même, ou qu'on l'eût amenée avec

tout l'équipage des raisonemens; & il arive même ſouvent qu'au lieu d'une verité que l'on s'étoit proposé de chercher, on en trouve come en chemin faiſant, quantité d'autres; de sorte qu'on ne fait guéres de pas dont on ne ſoit payé content.

C'eſt juſtement ce qui eſt arivé en travaillant à ce Traité. On ne s'étoit d'abord proposé que de découvrir l'immortalité de l'ame; & il ſe trouve que la maniere dont on s'eſt pris à cete recherche, a fait découvrir une bone partie de ce que l'on peut naturêlement conoître de la nature de l'home, conſideré ſelon ſon être naturel, & quelque choſe même ſelon ſon être moral. On s'eſt aperçû qu'il eſt composé de deux ſubſtances, l'eſprit & le cors. On a démêlé la diférence de l'un à l'autre, & démontré leurs principales proprietés; mais ſur tout, cêles de l'a-

VII. Ce que l'on a découvert de l'home dans ce Traité.

me, ſon unité, ſa ſpiritualité, ſon immortalité, ſa liberté. On a découvert l'excêlence & la dignité de ſa nature, ſon élevation au deſſus des cors, & ſon origine toute divine par la nobleſſe de ſes penchants, & par l'ardeur de ſes inclinations pour la verité, pour la gloire, pour le bonheur, & pour la perfection. L'on a traité avec aſſez d'étenduë ce qui regarde l'union de l'eſprit & du cors; les proprietés de cete union, ſes avantages & ſes défauts. L'on a expliqué les plus conſiderables fonctions de ces deux êtres; cêles qui ſont purement ſpirituêles; cêles qui n'ont rien que de corporel & de mécanique; & les moïennes, qui tienent de l'eſprit & du cors: car il y a une ſi étroite liaiſon entre les parties dont l'home eſt composé, un ſi grand enchaînement entre les proprietés & les facultés de ces parties, qu'il eſt come impoſſible d'en dé-

couvrir nêtement une seule, qu'on ne démêle presque toutes les autres.

Cependant, quelque persuadé que l'on soit de ces découvertes; come la plûpart des raisons qui les établissent, sont prises de ce qui se passe en nous de plus interieur & de plus secret; mais sur tout, de certains sentimens sourds, qu'il est plus aisé d'experimenter que de décrire; on a sujet de craindre de ne pouvoir faire sentir aux autres toute l'évidence de ces raisons & de ces preuves. La plûpart des homes sont si partagés, si dissipés, si inquiets, & si atachés aux choses sensibles, qu'il est rare d'en trouver qui veüillent assez se détacher, assez rentrer en eux-mêmes, assez s'apliquer, assez se fixer pour y considerer ce qui s'y passe.

VIII. Dificulté de faire entrer les autres dans ces découvertes.

Il est neanmoins certain que sans ce retour sur soi-même, sans cete serieuse aplication, & sans

IX. Necessité de rentrer en soi.

même & de s'apliquer.

ce détachement du moins actuel, & pour le tems auquel on médite, on ne doit pas s'atendre à faire le moindre progrês dans la sience de l'home; parce que nul objet n'échape plus aisément, & que quand on n'est pas acoûtumé à le manier, & qu'on veut s'en saisir sans les dispositions qu'on vient de marquer, il ne faut que le bourdonement d'une mouche pour faire lâcher prise.

X. Cete necessité regarde sur tout ceux qui doutent de l'immortalité de l'ame, s'ils veulent profiter de ce Traité.

Mais si ces dispositions sont absolument necessaires à tous ceux qui voudront bien se doner la peine d'étudier l'home avec l'Auteur de ce Traité, & profiter de sa lecture; êles le sont, sur tout, à ceux qui auroient le malheur d'être engagés en des préjugés contraires à l'immortalité de l'ame. Car come cete immortalité est ce que l'on recherche dans cet écrit avec plus de soin; êle demande aussi plus d'aplication à ceux qui ont le plus d'inte-

rêt à cete recherche ; je veux dire, à ceux qui ont le malheur de révoquer en doute, ou même de nier absolument l'immortalité. Et come c'est particulierement ces sortes de persones que l'on a eu en vûë dans la premiere partie de ce Traité ; de peur qu'ils ne s'engagent inutilement à sa lecture, rien ne me paroît plus important que de leur faire sentir la necessité qu'ils ont d'y aporter une serieuse aplication, & de se détacher du moins pour quelque tems, de tous les objets qui les entraînent hors de chez eux ; & je ne vois rien de plus propre à leur faire sentir la necessité de ce remêde, que de leur faire remarquer par quels degrés ils peuvent être tombés dans le mal : Je veux dire, par quels degrés ils en sont venus jusqu'à révoquer en doute, ou à nier même l'immortalité de l'ame. Les voici à peu prés.

XI. Degrez par lesquels on est tombé dans ce doute, ou même dans l'erreur oposée à l'immortalité.

Come ceux qui ignorent ou qui nient l'immortalité de l'ame, ne se sont jamais guéres regardés que par le cors ; & qu'enfoncés dans la matiere, & répandus par leur sens dans toutes les parties de leur cors, & par leurs passions dans tous les objets qui les environent, ils n'ont peut-être jamais rentré en eux-mêmes, jamais fait nul usage de leur esprit, ni de leur foi, s'ils l'ont reçûë ; il n'est pas surprenant qu'ils en soient venus jusqu'à se croire tout cors, & à ne se prendre que pour un seul être, une seule substance. Ce n'est pas qu'on ne leur ait quelquefois parlé de leur ame : mais il est aisé que par ce terme, ils n'aïent entendu ou que la forme & l'organisation du cors ; ou que quelcune de ses parties ; come le cerveau, le foïe, &c. ou que quelque liqueur répanduë dans ses membres ; come le sang, les esprits animaux,

une vapeur, une fumée, un air ſubtil, une flâme, un tourbillon d'atômes : car toutes ces extravagances ont autrefois trouvé des défenſeurs chez ceux que l'on apeloit Filoſofes, & peuvent encore dans tous les ſiecles trouver des dupes.

Ajoûtez à cela, que la maniere dont ils ont été élevés & inſtruits, n'a preſque ſervi qu'à former ou fortifier ces préjugés : car on ne leur a jamais guéres parlé du cors & de l'ame, qu'en les confondant : je veux dire, en atribuant au cors ce qui n'apartient qu'à l'ame ; & donant à l'ame ce qui ne convient qu'au cors : come quand on leur a dit que *l'ame étoit toute en tout le cors, & toute en chaque partie* : qu'êle avoit la faculté de s'alonger, ou de ſe racourcir, ſuivant les lieux qu'êle habitoit ; qu'à la mort êle abandonoit ſucceſſivement les parties du cors les unes aprés les au-

XII. Les diſcours ordinaires ne tendent qu'à confondre le cors avec l'ame, & toutes leurs proprietés, les unes avec les autres.

tres ; & qu'enfin on l'*exhaloit*, & qu'êle s'*envoloit* : en un mot, tout ce qu'on leur a si souvent débité du lieu, du voisinage & du mouvement des esprits ; de leur agilité, de leur subtilité & de leur clarté, de leurs plaintes, de leurs gemissemens & de leurs clameurs, &c. Et qu'au contraire en parlant des cors, on les leur a representés avec des inclinations & des aversions, des simpaties & des antipaties : come quand on leur a dit, que *chaque cors cherche son centre* : que *les pesans veulent aler en bas, & les legers en haut* : que *le feu cherche sa sphére*, & que c'est pour s'y rejoindre qu'il fait de si grands fracas, lorsqu'on veut l'emprisoner. Que *les plantes cherchent les alimens qui leur sont propres* : qu'*êles se plaisent dans un tel têrain, ou une téle situation, & non dans une autre* : qu'*éles aiment le voisinage de quelques plantes particulie-*

res, & qu'*éles n'ont que de l'aversion pour les autres*. Que *la nature a horeur du vuide*, & que c'eſt pour l'éviter qu'ële fait quelquefois de ſi têribles renverſemens: que c'eſt la nature qui, dans les maladies *apête*, *ou refuit tels ou tels remedes*, *tels ou tels alimens*; & que dans les criſes, *ële a voulu ſe décharger de ce qui l'incomodoit*: & mile autres pareilles rêveries qui n'ont ſervi qu'à jeter les gens dans l'illuſion, & à leur cacher la diférence qu'il y a entre le cors & l'eſprit.

XIII. Les plus fortes preuves, ſuivant la métode comune, ne font nule impreſſion ſur ces eſprits.

Faut-il s'étoner, aprés cela, que des gens ainſi élevés & inſtruits ne regardent leur ame que come coruptible & mortêle, & que come ſujête au même ſort que le cors, avec lequel ils la confondent! on ne doit pas même trouver étrange que les preuves ordinaires de l'immortalité ne faſſent ſur leur eſprit, nule impreſſion: car come ils ne man-

quent pas de ſubſtituer au terme d'*ame*, par tout où il ſe trouve, l'idée de cors, ou de quelque choſe de corporel, ou du moins de quelque choſe qu'ils apelent *ſpirituel*, mais dont ils ne font conſiſter la ſpiritualité que dans la délicateſſe & la ſubtilité de ſes parties : & come d'ailleurs, ils ſont perſuadés avec raison, que rien de tout ce qui eſt corporel ne peut être ni incoruptible, ni immortel ; on voit bien que les plus fortes démonſtrations, ſuivant la métode comune, leur doivent paroître des illuſions toutes pures, & ne doivent doner nule ateinte au préjugé où ils ſont, que tout meurt avec le cors.

Que ſi par deſſus cela, le cœur s'eſt mis de la partie ; s'il a trouvé une eſpêce de plaiſir dans ce brutal ſentiment ; s'il a crû par-là ſe pouvoir mêtre au large, & s'afranchir également de toute con-

contrainte & de toute crainte ; s'il a crû pouvoir ſur la foi de ce ſentiment, s'abandoner ſûrement au torent de ſes paſſions : enfin, s'il a été aſſez inſenſé pour ſe faire une vanité, ou même un mérite de le ſoûtenir & de le défendre ; voila le comble du mal, voila la profondeur de l'abîme, & les divers degrez par leſquels on y eſt deſcendu.

XIV. Violences que l'on doit ſe faire pour ſortir de ce funeſte état.

Qui ne voit donc aprés cela, combien pour revenir de ce funeſte état, il eſt neceſſaire de faire une violente révulſion dans le cours des eſprits animaux qui nous entraînent au dehors ? combien il eſt indiſpenſable de ſuſpendre du moins aſſez ce cours, pour ſe métre en liberté de faire quelque trêve avec les objets ſenſibles ? combien enfin, il eſt eſſentiel de ſe faire aſſez de violence, pour rentrer une bone fois en ſoi-même, s'examiner ſerieu-

ſement, & ſe métre en diſpoſitions de ſe laiſſer ébranler & perſuader par les preuves de l'immortalité de l'ame, qui naiſſent de cet examen ?

XV. Motifs par leſquels on doit s'éforcer d'entrer dans l'examen des preuves de l'immortalité.

Certainement, ſi ceux qui ont le malheur de ne pas croire cete immortalité, n'ont pas abſolument renoncé au penchant ſi naturel qu'ils ont pour le bonheur, & pour un bonheur qui ne finiſſe point : s'ils ne ſont pas encore dans la derniere indolence ſur ce qui les touche de ſi prês, & ce qui leur eſt ſi important : ſi en ſe ravalant juſqu'au niveau des bêtes, ils n'en ont pas pris toute la brutalité : s'ils n'ont pas encore aſſez dépoüillé tout ſentiment d'humanité ſur eux-mêmes, pour ne pas ſentir de quêle ſtupidité eſt le plaiſir qu'ils prênent à ſe repoſer entre l'atente de l'enfer, ou du neant; à marcher ſur la route de l'en-

ſer, au cas qu'il y en ait un; & à n'eſperer, pour leur mieux aler, que le neant : ſi enfin, il leur reſte encore quelque étincêle de raiſon & de bon ſens : ils ne peuvent ſe refuſer à eux-mêmes la juſtice d'entrer dans un examen de cete importance ; de pénetrer dans ce fonds qui leur paroît ſi impénetrable, & de s'éforcer de prendre du moins pour quelque tems, les diſpoſitions qu'on leur dit être ſi neceſſaires pour ſe rendre ſuſceptibles des preuves de l'immortalité, & pour s'en laiſſer toucher. Pour peu qu'ils s'y apliquent ſerieuſement, ils s'apercevront bien-tôt que ce fonds n'eſt ni ſi impénetrable, ni ſi ſtérile qu'ils ſe l'étoient imaginé ; & l'on peut leur prometre avec quelque aſſûrance, à eux, & à tous ceux qui voudront s'étudier eux-mêmes, qu'ils n'iront

pas loin dans ce nouveau pays ; sans se trouver bien payés de leur peine, & sans y faire des découvertes considerables.

XVI. On leur facilite cete voïe par l'exemple d'un home qui marche devant eux.

Cependant come cete route est d'ordinaire peu conuë & peu batuë ; on a pensé que pour la leur aplanir, & leur faciliter ces retours, ces examens & ces réflexions qui éfrayent tant de gens, & qui composent cete voïe ; rien n'étoit plus à propos que de faire marcher devant eux, quelcun assez courageux pour en essuïer par lui-même tous les mauvais pas. C'est l'exemple & le modêle qu'on va leur doner sous la figure d'un home, lequel lassé de ses incertitudes & de ses inquietudes sur l'avenir & sur la nature de son être, cherche à se délivrer de ses doutes en s'examinant soi-même ; & qui sans autre secours que quelque justesse d'esprit, & quel-

que legere teinture d'anatomie, étudiant l'home, come si persone n'avoit jamais tenté la découverte de ce pays, découvre dans son enceinte deux substances tres-diférentes; l'esprit & le cors: démèle leurs proprietés & leurs principales fonctions, trouve des preuves incontestables de l'immortalité de son ame, & pénetre même jusqu'à ce lien invisible qui fait l'union de deux êtres si diférens.

XVII. Dispositions avec lesquêles ils le doivent suivre.

Tout ce que l'on demande donc à ceux qui sont enfin resolus de tenter cete voïe, est de vouloir bien se doner la peine de suivre cet home avec quelque atention: je ne dis pas avec une parfaite confiance, & moins encore avec une créance aveugle; au contraire, je leur permets & leur conseille même de s'en défier: mais ce que je souhaite, est qu'ils rentrent de tems

en tems en eux-mêmes pour consulter aussi-bien que lui, cete *lumiere secrete & publique* qui éclaire tous les homes ; ce sentiment interieur que l'on a de ce qui se passe chez soi, & qui ne trompe persone ; & pour observer si les choses se passent chez eux come chez lui ; s'ils voyent ce qu'il voit, & s'ils sentent ce qu'il sent : peut-être que la convenance qu'ils y trouveront les comblera de joye, & les métra en état d'être sensibles aux preuves que cet home tirera, & de ces sentimens comuns, & de ces lumieres publiques. Il fera peu de découvertes dans son fonds, que des lecteurs atentifs ne puissent faire dans le leur. Ils se retrouveront par tout où il se trouvera, & il produira peu de preuves de son immortalité, dont ils ne reconoissent la verité par le témoignage même de leur con-

ſcience ; je veux dire, par ce ſentiment immediat que l'on a de tout ce qui ſe paſſe chez ſoi. Il n'ira point chercher des principes étrangers, éloignés & extraordinaires : il ne s'atachera à nule ſecte de Filoſofes : il ne ſupoſera, ni ne forgera rien à plaiſir : ſes preuves & ſes raiſonemens ſeront à la portée de tout le monde ; de tous ceux, dis-je, qui font quelque uſage de leur raiſon : parce qu'ils ne rouleront que ſur ce qu'il découvrira dans ſon fonds, & ſur les materiaux qu'il trouvera dans l'étenduë de ſon être : materiaux que tout le monde poura come lui trouver dans le ſien : & ainſi pour ſuivre cet home, & le ſuivre même avec ſuccês, il n'eſt pas beſoin d'être Filoſofe ; il ne faut qu'avoir des yeux come lui, pour voir chacun dans ſon fonds ce qu'il voit dans le ſien, &

quelque justesse d'esprit, pour raisoner come il raisone : avec cela l'on poura devenir Filosofe, quelque peu qu'on le fût auparavant.

PROJET
OU
PEINTURE D'UN

home lequel lassé de ses incertitudes & de ses inquiétudes sur l'état des ames aprés la mort, & sur la nature de son être, cherche à se délivrer de ses doutes en s'etudiant soi-même, & découvre sans sortir de chez soi, des preuves incontestables de son immortalité, la nature de son être & ses principales facultés & proprietés.

C'Est trop long-tems vivre dans l'incertitude : ce mal est le pire de tous les 1. Aveu sincere d'un home qui a vêcu dans l'é-

gâtemēt, & qui en veut sortir.

maux : nul plaisir ne le peut balancer : il faut sortir de mes doutes à quelque prix que ce soit. J'ai fait jusques ici tout ce que j'ai pû pour me persuader qu'il n'y a point d'autre vie que cêle-ci: que sa fin doit être la fin de tout mon être ; & que la mort doit me mêtre en même état que si je n'avois jamais été. Je me suis toûjours flaté de cete pensée : je me suis fait un honeur de la soûtenir ; & sous la foi de ce sentiment, j'ai crû pouvoir m'abandoner sûrement aux plus brutales passions : ou du moins joüir en repos des plaisirs de la vie.

Mais la vérité est que je n'ai ni plaisir, ni repos. J'ai éprou-

vé de toutes les eſpêces de plaiſirs : & je n'en trouve nul qui me contente ; nul qui ne me jête dans le dégoût ; ou du moins nul qui ne me laiſſe dans un vuide deſolant. De repos , j'en trouve encore moins : je ne vois nule aſſûrance dans le ſentiment dont je me flate ; & quelque bone mine que je faſſe pour le ſoûtenir devant le monde, je ſens en moi, un je ne ſai quoi qui me dément ſans ceſſe, qui s'opoſe à ce ſentiment , & qui me jête également dans le doute, dans le trouble & dans la crainte. Car enfin ſi ce ſentiment eſt faux , ſi aprês cete vie il y a une éternité ou de bonheur à poſſeder , ou de

malheur à essuïer: que ne dois-je pas craindre de cete éternité malhureuse?

II. Se divertir dans l'atente d'un aneantissement total & prochain: pitoïable extravagance.

Mais quand mon sentiment seroit aussi certain qu'il l'est peu : quand le neant que je regarde come le meilleur parti, seroit infailliblement mon partage aprés la mort; quêle douceur pourois-je trouver dans cete pensée; quel divertissement dans la compagnie de mes amis; quel repos dans tout ce qui s'apêle plaisir? la perte inévitable & prochaine de ces amis, de ces plaisirs, de mon propre être, de tout moi-même, n'a-t-êle pas quelque chose de desesperant.

Un home condamné à pas-

ſer le reſte de ſes jours dans l'obſcurité & la ſolitude d'un cachot, & à qui l'on auroit acordé avant l'execution de l'Arêt, une ſemaine de liberté pour doner les derniers ordres à ſes afaires, ne ſeroit-il pas fort diſpoſé à ſe bien divertir, & à joüir des plaiſirs pendant ce tems-là? l'aſſûrance de ſe voir dans quelques jours privé pour jamais de tout plaiſir, lui ſeroit-êle un preſſant motif de ſe dépêcher de joüir de ceux qui s'ofriroient? l'image de ſon malheur prochain lui ſeroit-êle d'un grand ragout & d'un fort agreable aſſaiſonement à ſes plaiſirs? & ſi malgré cela, cet home étoit aſſez extrava-

gant ou aſſez ſtupide pour plaiſanter ſur ſon ſort, & ſe réjoüir de ce que ces divertiſſemens de peu de jours ſeroient ſuivis d'une afreuſe ſéparation, d'un ſilence éternel, & d'une inviolable clôture; ne faut-il pas avoüer qu'un pareil renverſement d'eſprit ſeroit bien digne de compaſſion?

Il y a néamoins encore plus d'extravagance dans ma conduite : puiſque je ne ſuis pas même ſûr d'une ſemaine; & que la meilleure condition que je puiſſe prétendre aprês la mort, eſt encore pire que cêle de cet inſenſé.

III. Incertitude état déplorable.

Que mon état eſt déplorable! je ne vois ni aſſez de ſû-

reté pour m'abandoner au plaiſir, ni aſſez de ſtabilité pour m'y prêter; ni aſſez d'utilité pour m'en priver. Inquiet, chagrin, timide, inconſtant; je traîne une vie languiſſante qui mêne à une fin incertaine, & dans laquêle tout ce que je vois d'aſſûré eſt que la moins deſagreable ſituation que je puiſſe atendre, (je veux dire le neant) n'a pour moi rien que de deſolant, rien que de deſeſperant.

Qui me délivrera de ce cruel état? Qui me tirera de mes inquietudes? Qui m'éclaircira mes doutes? tout l'Univers n'a pour moi ſur cela rien que de muet. Le

Ciel & la Têre, les Astres & les Plantes, les pierres & les métaux ne me parlent que par leur silence; & semblent me dire par ce langage mystérieux : *conoissez-vous vous-même; jugez-vous vous-même* : pour nous, nous ne vous conoissons pas, nous ne nous conoissons pas nous-mêmes.

Je vois des homes qui savent parler, & qui se piquent même de vouloir décider sur le sujet de mes inquiétudes : mais ils me sont presque tous suspects, & tous peu en état de me doner de l'éclaircissement.

IV. La tranquillité des libertins ne

Les uns sont de mes amis & dans les mêmes sentimens dont j'ai fait profession jus-

ques ici. Ils n'en ſavent pas ſur cela plus que moi : leurs raiſons ne me ſont pas inconuës; mais quelque vrai-ſemblables qu'êles me paroiſſent, je n'y vois point d'évidence, point de certitude ; & s'ils ſont plus tranquiles que je ne le ſuis ; c'eſt qu'ils ne penſent pas à leur mal, ils ne ſongent pas à l'avenir autant que je le fais : il n'y a point de lendemain pour eux : leur prévoïance ne s'étend pas plus loin que le jour où ils ſont : ils s'étourdiſſent ſur l'éternité, par la fauſſe douceur & la trompeuſe ſécurité du preſent : ils croïent qu'un tour d'imagination eſt l'ouvrage d'une raiſon ſolide, ſur le-

vient point d'évidence ; mais de ce qu'ils s'étourdiſſent ſur l'avenir.

quel ils peuvent ſe repoſer : ils ne s'ocupent que de vûës d'ambition & d'établiſſement ; leur vie eſt un rêve continuel ; & quoiqu'ils n'oſent enviſager la mort que par les dehors & les ceremonies ; ils l'atendent avec une indolence qui fait pitié, & qui ne ſe diſtingue guéres de la ſtupidité. Rien ne ſeroit donc moins ſenſé que de prendre pour arbitres de mes doutes des gens de ce caractere.

V. Il ne faut pas exiger la croïance de l'immortalité, de ceux qui n'ont pas reçû la foi.

Entre les autres homes, j'en vois qui ſe vantent d'avoir la derniere certitude ſur l'avenir : ils ne parlent que de l'immortalité de l'ame, & font un crime d'en douter ;

mais ils veulent qu'on les en croïe ſur leur parole; ou tout au plus ſur la parole d'un home qu'ils font Dieu. Quêle aparence de ſe rendre à cela?

VI. Fauſſe maniere de raiſoner avec eux.

Il y en a qui paroiſſent moins imperieux, & plus traitables; & qui s'engagent à prouver par raison l'immortalité de l'ame: mais ce ſont de grands diſcoureurs, ou plûtôt des ergoteurs éternels; pointilleux à outrance; qui ſur le moindre défaut de formalité vous font des procês en forme; & qui ſous prétexte de ne vous mener que par raison, ne vous menent que par les voïes de la chicane & des fauſſes ſubtilités. Enfin ſans compter un cer-

tain air de fierté, d'aigreur & de chagrin dont ils débitent leurs preuves ; j'avouë que quelque aplication que j'y aïe donée, je n'en ai de mes jours trouvé une ſeule qui m'ait pû perſuader: quelques-unes, il eſt vrai, m'ont quelquefois embaraſſé : nule ne m'a éclairé.

VII. Juſte maniere de les gagner.

Mais les plus raiſonables que je conoiſſe de ceux qui tienent pour l'immortalité de l'ame, ſont ceux leſquels d'un air de ſincerité, d'équité, & de deſintereſſement, me parlent quelquefois en cete maniere. Ne nous en croïez pas ſur nôtre parole : ne vous rendez pas même à nos raiſons, ſi vous n'y trou-

vez de l'évidence : mais aussi ne vous rendez qu'à cete même condition aux raisons qui combatent l'immortalité. N'en croïez ni à vos préjugés, ni aux mauvais discours que l'on vous a quelquefois faits sur cete matiere : défiez-vous également & des autres & de vous-même : c'est-à-dire de tout ce que vous avez pensé jusques ici ; examinez la chose tout de nouveau ; & come vous êtes le sujet dont il s'agit, *étudiez-vous vous-même : conoissez-vous vous-même : jugez-vous vous-même.*

VIII. La question de l'immortalité de l'ame n'enferme qu'un

La question ne passe nulement vôtre portée ; & persone n'en peut mieux juger que vous : puisqu'êle ne re-

fait & un droit.

garde que vous, & qu'êle ne dépend que de ce qui se passe en vous. Ele n'enferme qu'un fait & un droit. Le fa itest de savoir si vous n'êtes qu'un seul être, ou si vous en êtes deux : si vous n'êtes que cors; ou s'il se trouve chez vous quelqu'autre nature, quelqu'autre substance que le cors. La recherche de ce fait ne vous engage ni à voïages, ni à dépenses : il ne faut ni passer les monts, ni parcourir les mers : vous n'avez qu'à demeurer en vôtre pays, & qu'à rentrer chez vous: moins vous en sortirez ; plus vous serez à portée de découvrir le fait de question : puisque vous serez plus en état de dévelo-

per tout ce qui s'y passe; & que c'est de l'exactitude de ce dévelopement que dépend l'éclaircissement du fait.

IX. La décision du fait emporte cêle du droit.

Cet éclaircissement est décisif pour la question de droit. Vous n'aurez besoin de consulter ni livres, ni Docteurs. La plus petite aplication vous mêtra en état d'en juger : car si vous ne trouvez en vous qu'un seul être, une seule substance ; en un mot, si vous ne trouvez que le cors, ou rien que de corporel ; alors vôtre ame ne pouvant être ou que quelque partie, ou quelque maniere d'être de ce cors ; vous aurez droit d'inferer qu'êle est mortêle : puisque vous n'entendez

par ce mot, que ce qui peut ſe corompre, ſe diſſiper & ſe détruire par les forces de la nature ; & que l'experience vous aprend que les plus beaux cors du monde avec toutes leurs perfections & toutes leurs maniéres, ſont ſujets à ſe corompre & à ſe détruire ainſi.

Que ſi par vôtre recherche vous trouvez que vous n'êtes pas un ſeul être : mais que vous êtes double : c'eſt-à-dire composé de deux natures, & qu'outre le cors, vous avez encore une ſubſtance qui n'en eſt pas ſimplement diſtincte; mais ſi prodigieuſement diférente, qu'êle n'a preſque rien de comun avec lui.

Alors

Alors donant à cete ſubſtance le nom d'Ame ; il vous ſera aiſé de reconoître l'illuſion de la conſequence par laquêle vous inferiez de ce que le cors eſt coruptible & mortel, que l'ame le doit être auſſi ; & vous conclurez au contraire que vôtre ame eſt immortêle : puiſque n'étant rien du cors, il n'y a nule aparence qu'êle doive ſuivre ſa fortune, ou être ſujête à ſes décadences. Et voila le droit réſolu.

Mais pardeſſus cela (continuent-ils) vous pourez encore, ſans ſortir de chez vous, découvrir pluſieurs autres raiſons de ſon immortalité. Rentrez donc chez vous, &

observez exactement tout ce qui s'y passe : je veux dire, toutes vos actions, tous vos mouvemens, toutes vos inclinations, tous vos changemens ; en un mot, tout ce qui vous arive : & voïez si vous n'y trouverez pas les caractêres vivans de deux êtres tres-diférens.

X. Principe pour reconoître la diversité des êtres dans un même sujet.

Vous savez que le caractêre de l'être est son action. C'est par les éfets & les divers changemens que les êtres produisent, qu'ils se manifestent & se font conoître. Et ainsi rien n'est plus propre à faire discerner s'il y a divers êtres dans un même sujet, que la diversité des fonctions, des éfets & des

changemens qui s'y rencontrent. Car lorſque cete diverſité eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas poſſible que tous ces éfets émanent d'un même principe; alors la raiſon veut que l'on juge qu il y en a plus d'un. Examinez-vous donc ſur ce pié-là; diſtinguez tout; dévelopez tout; & voïez ſi dans tout ce que vous remarquerez chez vous de fonctions, d'éfets & de changemens, il n y a rien qui ne puiſſe relever du cors, & en émaner come de ſa ſource: ou s il y a quelque choſe qui demande neceſſairement un autre principe. Tout dépend de-là; & voila le vrai caractère auquel

vous pouvez reconoître ce que vous cherchez.

XI. Dégagement & agrément de cete métode.

J'avouë que de pareils discours m'ont souvent ébranlé. J'y remarque beaucoup de bone foi, de droiture & de politesse ; & pardessus cela, une métode qui me paroît également sûre & facile pour résoudre la question, & me tirer de mes doutes. On ne m'embarasse point de termes mysterieux & inintelligibles : on ne supose point ce qui est en question : on ne me dit point que l'home soit composé de deux substances, dont l'une soit le cors, & l'autre l'esprit : on ne supose point que l'ame soit diférente du cors, ni

qu'elle ſoit un être ſpirituel : on me laiſſe l'home à examiner come ſi perſone n'avoit jamais tenté cet examen, & come ſi l'on n'avoit jamais fait nule découverte ſur ſes têres : en un mot, on ne me prévient ſur rien ; mais on m'exhorte ſimplement à me mêtre par mon aplication & mes réflexions, en état de découvrir la verité, de conoître l'home, d'éclaircir mes doutes, & de juger ſainement de la queſtion qui me tient au cœur, en metant en uſage les moïens que l'on me done pour cela.

Que puis-je ſouhaiter davantage ? & s'il eſt vrai que j'aïe deſſein de ſortir de ce XII. Réſolution de la metre en uſage ; & diſpoſi-

tions pour y entrer.

malhureux état où je ſuis ; que ne tentai-je cete voïe ? que puis-je riſquer à la metre en uſage ? il m'en coutera quelques jours de ſéparation du monde, quelques méditations , quelques réflexions , & peut-être quelque ennui , & quelque dégoût : mais je me tiendrois fort hureux , ſi je pouvois acheter le repos à ce prix.

C'eſt donc tout de bon ; qu'on ne me parle plus de compagnies , de converſations , de divertiſſemens , ni d'afaires. Ma grande afaire eſt de me conoître moi-même , de me juger moi-même , & de prononcer ſur la plus importante des afaires

que je puiſſe jamais avoir.

Je comence par abjurer tous mes préjugés ; & à la reſerve de cete métode ſi équitable qu'on m'a donée, je veux oublier tout ce que l'on m'a dit pour, ou contre l'immortalité de l'ame ; auſſi diſpoſé à reconoître la fauſſeté de mes premiers ſentimens, qu'à trouver leur juſtification.

PREMIERES REFLEXIONS ſur le cors humain, & ſur ſes fonctions.

LA premiere, ou plûtôt l'unique choſe qui s'ofre d'abord à ma conſideration lorſque je me regarde moi-même, c'eſt mon cors; mais je dois le conſiderer & l'examiner tout autrement que je n'ai fait juſques ici. Je ne l'ai jamais guéres regardé que par les dehors : je veux dire par la taille, le tour, la grace & la proportion de ſes parties & de ſes traits; & quoique je me ſois trouvé à des anatomies fort exactes, & où l'on expliquoit avec beaucoup de nêteté les principaux reſſorts du cors humain; je ne

Examen de l'home.

m'en ſuis jamais fait l'aplication, uniquement ocupé de la ſituation, de l'air, du dégagement & de la contenance de mon cors. Mais aujourd'hui que je dois juger de l'étenduë & des limites de ſa juriſdiction, de ce qu'il peut, ou ne peut pas executer; il s'en faut former une idée plus exacte.

Ce que c'eſt que le cors en general.

Je ſai déja que le cors en general eſt une matiere étenduë. Je ſai encore que cete étenduë le rend capable de grandeur, de petiteſſe, de diviſion, de parties, de figure, de ſituation, de mouvement & de repos, & de tous les diférens éfets qui peuvent naître des divers aſſemblages de ces proprietés, ou modalités: mais je ne vois pas qu'il ſoit capable de rien davantage.

Ce que c'eſt que le cors humain.

Si peu que je réflechiſſe ſur cete idée, je me ſens en état d'en former une aſſez juſte du cors humain, & de mon cors en par-

ticulier : car je vois tout d'un coup qu'il eſt une portion de cete matiere étenduë que je viens de me repreſenter : je vois que par ſon étenduë il n'eſt pas ſimplement capable de grandeur, de petiteſſe, de diviſion, &c. mais qu'il eſt actuêlement de têle grandeur ; actuêlement taillé, figuré, organiſé ; actuêlement diſtingué de diverſes parties diverſement ſituées, & dont les unes ſont en repos, & les autres en mouvement. Je vois enfin qu'il eſt capable de tous les éfets qui peuvent naître de ces diférentes modalités & de leurs divers aſſemblages. En un mot, qu'il n'a ni plus ni moins de pouvoir que le cors en general. Aprés cela il me ſemble que je puis juger ſûrement de ce qui peut, ou ne peut pas lui apartenir dans les meubles que je trouverai chez moi, & dont je vais faire l'inventaire.

Détail de ses fonctions purement mécaniques.

Les premieres fonctions qui me ſautent aux yeux lorſque je me regarde, ſont *la veille*, *le ſomeil*, *le boire*, *le manger*, *le marcher*, *reſpirer*, *crier*, *pleurer*, *parler*, *digerer*, *ſe nourir* & autres ſemblables : mais je ne vois rien en tout cela de fort myſterieux ; rien qui oblige à recourir come l'on fait ſi ſouvent, à des vertus, à des qualités & à des êtres inintelligibles ; rien enfin qui paſſe les forces du cors, & dont l'execution ne lui ſoit tres-facile par le mouvement & le repos de tant de diférentes parties diverſement figurées & arangées dont il eſt composé.

La veille & le ſomeil.

Car 1°. come *la veille* ne conſiſte qu'en ce que cete vapeur ſubtile, qu'on nome eſprit animal, ſe répand régulierement du cerveau dans les membres & dans les organes des ſens, pour diſpoſer ceux-là au mouvement, & ceux-ci à leurs diverſes fonc-

tions ; & qu'au contraire le *ſo-meil* ne vient que de ce que le cours de cete vapeur étant ou interompu ou ralenti, les membres & les organes des ſens ne ſont plus diſpoſés à leurs fonctions. Il eſt viſible que la veille ou le ſomeil ne dépendent que du cors.

2°. Il en eſt de même du *boire* & du *manger* ; car pourvû que j'aïe (ce que j'ai en éfet) des dents qui par leurs diverſes figures & leur agitation ſoient propres à couper & à écraſer les alimens ; une langue pour les leur preſenter à propos, de la ſalive pour les détremper & en faciliter la diſſection ; & enfin un conduit pour tranſmetre à l'eſtomach, & ces alimens & les liqueurs ; j'ai tout ce qu'il faut pour boire & manger, ſans en être redevable qu'à mon cors. Le boire & le manger.

3°. Pour le *marcher*, il apartient ſi bien au cors, qu'il eſt Le marcher.

presque de tout le cors. Non seulement les piés, les jambes & les cuisses, mais les bras mêmes & les épaules y contribuent par leurs mouvemens alternatifs, & ces mouvemens sont causés par le flux & reflux des esprits animaux dans les muscles oposés qui sont atachés à chaque partie.

La respiration.

4°. Ce même flux & reflux d'esprits dans les muscles de la poitrine, sert à nous déveloper tout ce qui nous pouroit paroître de mysterieux dans la *respiration*, & à nous faire voir qu'êle ne dépend que du cors : car ces muscles enflés alternativement par ce flux & reflux d'esprits, servent à entretenir ces batemens par lesquels la poitrine se dilatant & se resserant, produit un autre flux & reflux d'air dans les poumons, en l'obligeant d'y entrer & d'en sortir par un conduit qu'on apêle la *trachée artêre*, à peu prés come

il arive dans un souflet, quand on ouvre & qu'on ferme ses paneaux; & c'est ce qui s'apele *respirer*.

5°. Aprés cela il sera aisé de concevoir que *le cri* & *la parole* peuvent être formés par le cors seul & par ses organes; quand on saura un peu la disposition, la figure & la mécanique des parties qui servent à ces éfets: car sachant, come je le sai, que la trachée artêre est un canal qui a son embouchure dans les poulmons, & qui se termine dans le fond de la bouche; que ce canal est formé d'une membrane soûtenuë par quantité de petits anneaux de cartilage; & que ces anneaux peuvent par le moïen des muscles qui les environent, être ouverts ou resserés selon une diversité presque infinie de degrés; je conois aisément que l'air, qui par le resserement de la poitrine est chassé avec impetuosi- Le cri & la parole.

té des poumons, peut en paſſant par la trachée artêre, recevoir par les diverſes ouvertures & les divers batemens de ſes anneaux, toutes les diférentes impreſſions & ſecouſſes qui ſervent à former les divers tons de voix & de cri. Je conçois enfin que pour rendre ces ſons articulés, il ne faut que la bouche taillée come êle eſt, & les divers inſtrumens qui s'y trouvent; car les diférentes ouvertures de la bouche, le mouvement dès lêvres, & les divers batemens de la langue contre les dents, les lêvres & le palais, ſufiſent pour doner à la voix, ou à l'air, lorſqu'il paſſe par la bouche, toutes les impreſſions requiſes à l'articulation de ce qu'il y a de plus dificile dans les langues; en un mot, cela ſufit pour *parler.*

Les larmes. Pour ce qui regarde les *larmes*, je ſuis perſuadé que ce ne ſont que des ſéroſités qui ſor-

tent des glandes ſituées à côté des yeux, & qui s'y étant engagées come dans des éponges, en ſont quelquefois exprimées par l'action des muſcles voiſins. Et ainſi je ne vois rien ni dans les pleurs, ni dans les autres fonctions que j'ai examinées juſques ici, qui m'oblige à reconoître en moi aucun autre principe que le cors.

7. *La digeſtion* n'a rien de plus embaraſſant : car ſachant que l'aliment a déja reçû dans la bouche ſa premiere diviſion par le moïen des dents & de la ſalive; je conçois aiſément que s'il vient à rencontrer dans l'eſtomach une liqueur dont les parties ſoient auſſi coupantes que cêles de l'eau forte; il poura être têlement diviſé, que ſes plus ſubtiles parties ſeront en état de paſſer avec un peu d'éfort dans les veines lactées, & de-là dans le cœur, pour circuler avec le Digeſti

ſang. Y a-t-il rien que de corporel en tout cela ? c'eſt pourtant ce qui s'apele *digerer*.

Se nourir. 8. Je ne vois pas non plus que pour *ſe nourir* il faille un autre principe, ni d'autres organes que les corporels : car ſachant que le cœur eſt un muſcle à la baſe duquel ſont atachés quatre canaux, ſavoir deux veines & deux artêres ; ſachant que ce muſcle eſt dans un continuel mouvement cauſé par un continuel flux & reflux d'eſprits animaux ; (car ces eſprits ſont le premier mobile dans le cors humain) ſachant enfin que par l'un de ſes batemens le cœur s'ouvre & reçoit le ſang que les veines lui aportent de toutes les parties du cors ; & que par l'autre il ſe referme & chaſſe avec violence ce même ſang dans les artêres qui le portent juſqu'aux extrêmités du cors les plus reculées ; je conçois ſans peine que ce mê-

me aliment, qui, come je viens de voir, a été porté par la digestion jusque dans le cœur, s'étant mêlé avec le sang, & aïant circulé quelque tems avec lui, ses parties seront devenuës si déliées, que poussées avec éfort dans les artêres, êles s'en seront échapées par les endroits où êles auront trouvé des pores ajustés à leurs figures; & qu'ainsi à proportion de la violence du mouvement avec lequel êles seront sorties des artêres, êles auront été plus ou moins loin se mêler entre les filets qui composent les chairs, & acroître ainsi la masse des diverses parties où êles auront pû s'insinuer. Or c'est justement dans cete addition de parties à parties que consiste la *nouriture*.

Mais voici d'autres éfets qui paroissent avoir quelque chose de plus sourd, de plus caché & de plus dificile à être expliqué

par le ſeul cors : ce ſont les fonctions de *voir*, *d'oüir*, *ſentir des odeurs*, *goûter*, *toucher*, *avoir faim & ſoif*. Je ne penſe pas cependant qu'il y ait rien en tout cela, dont je ne puiſſe, avec un peu d'aplication, rendre raiſon par l'action des divers organes du cors.

Voir. Car 1°. pour *voir*, ne ſufit-il pas d'avoir les yeux têlement taillés, que les raïons qui partent des diférents points de la ſurface d'un objet, entrent par la prunêle ſans deſordre & ſans confuſion ; & qu'aprés avoir ſoufert quelques réfractions en paſſant par les humeurs de l'œil, ils aillent dans le même ordre peindre en petit volume, ſur la rétine, c'eſt-à-dire, ſur cete membrane délicate qui eſt au fond de l'œil, l'image de l'objet dont ils ſont partis ? Il eſt ſi vrai qu'il ne faut que le cors pour cela, que je me ſouviens d'avoir vû un œil artificiel, dans lequel

on avoit imité, avec des criſtaux de Veniſe les diverſes parties de l'œil naturel, qui faiſoit voir ſenſiblement que les raïons qui partoient des objets, venoient peindre ces mêmes objets en petit volume ſur un vêlin qu'on avoit mis au fond pour ſervir de rétine.

2°. Tout de même pour *oüir*, n'eſt-ce pas aſſez d'avoir l'oreille ſi bien formée, que l'air diverſement agité ſelon la diverſité du mouvement des cors qui le pouſſent, s'y entone facilement, & aille 1°. comuniquer ſes tremblemens à la peau du tambour? 2°. par l'entremiſe de l'air contenu dans ſa quaiſſe, ébranler la membrane qu'on apele *ſpirale*; & enfin 3°. par le moïen des filets de nerfs dont cêle-ci eſt tapiſſée, faire paſſer ſes tremblemens juſques dans le cerveau? Oüir.

3°. Pour *ſentir des odeurs*, il me ſemble qu'il ſufit que cete va- Sentir des odeurs.

peur ſubtile qui s'exhale ſans ceſſe des cors odoriferans, viêne à rencontrer & à ébranler cete membrane ſi délicate qui eſt au fond du nez, & dont je ſai qu'un fort habile home a fait depuis peu la découverte.

Goûter. 4°. Que peut-on deſirer pour être en état de *goûter* les viandes, que d'avoir une langue toute couverte de petites houpes, dont les filets ſe terminent à ſa ſurface; & qui avec cela, ſoient d'une ſi grande délicateſſe, que les plus inſenſibles parties des alimens ſoient capables de les ébranler? c'eſt juſtement ce que la nature nous a doné, en nous donant un cors, come on me l'a fait voir autrefois par le moyen d'un microſcope, ſur une langue bien préparée.

Toucher. 5°. Enfin, dois-je m'arêter à me convaincre que pour l'exercice du *toucher* il ne faut que le cors? Ne ſai-je pas aſſez qu'il

n'y a que les cors qui ſe puiſſent toucher, & que la peau qui couvre le mien étant tiſſuë d'une infinité de fibres fort délicates; cêles-ci peuvent être facilement ébranlées par l'action des cors du dehors?

6°. A l'égard de la *faim & de la ſoif*, j'avouë que j'entrevois quelque choſe dans ces éfets qui ne me paroît pas ſi aiſé à démêler ni à expliquer par le cors ſeul. Cependant aprês y avoir bien penſé, je me ſens aſſez porté à croire que la faim ne conſiſte que dans l'action de cete eſpêce d'eau-forte, dont j'ai reconu tantôt la neceſſité pour l'eſtomach: car il eſt bien probable que cete eau n'y trouvant plus d'alimens ſur leſquels êle puiſſe agir, tourne ſon action contre les membranes de l'eſtomach, & les picotant, y excite la faim. Tout de même il eſt aſſez vraiſemblable que la ſoif ne conſiſte

La faim & la ſoif.

que dans l'action de certaines exhalaisons seches, lesquêles s'élevant des matiéres qui sont dans mon estomach, ou même des artêres situées le long de l'œsophage, s'atachent à mon gosier & le dessechent.

Je ne sai cependant d'où vient que je ne suis pas bien content de cete explication, & que je n'y done pas avec autant de plaisir que dans les précedentes. Cete répugnance m'oblige à examiner la chose de plus prês; car enfin je ne veux point me séduire moimême.

Pour faire voir que le cors est seul principe ou cause d'un éfet, il ne faut que deux choses. 1°. Ne rien suposer pour en rendre raison, que ce que l'on sait être ou pouvoir être dans le cors. 2. Expliquer par la seule suposition qu'on aura faite, tout ce qui se trouve renfermé dans l'éfet. A l'égard de la premiere condition,

je

je ne puis me reprocher de ne l'avoir pas gardée en expliquant la faim & la ſoif ; & je ne penſe pas que perſone trouve que la ſuposition d'une liqueur acide, dont les pointes picotent les membranes de l'eſtomach, & cêles de certaines exhalaiſons qui deſſechent la gorge, ſoient des ſupoſitions de choſes qui ne ſe trouvent pas, ou qui ne puiſſent ſe trouver dans le cors. Voïons donc ſi j'ai également obſervé la ſeconde condition ; & ſi ces ſupoſitions peuvent ſervir à expliquer tout ce qui ſe trouve dans la faim & dans la ſoif.

Ce que j'y remarque préſentement de plus conſiderable, eſt que la faim & la ſoif m'emportent come malgré moi à la recherche des alimens & des liqueurs : mais je ne vois pas que pour expliquer ce tranſport, j'aïe beſoin d'autres choſes que de ce que j'ai ſupoſé ; car je comprens

aisément que ce même ébranlement des membranes de l'estomach & de la gorge, étant porté par les nerfs jusqu'au cerveau, le peut faire ouvrir de maniere à laisser couler les esprits animaux dont il est plein, dans les muscles dont l'action peut me transporter vers les alimens & les liqueurs ; & ainsi s'il n'y a que cela dans la faim & dans la soif, j'ai sujet de croire que je les ai pleinement expliquées sans sortir de la sphére du cors.

Mais à quoi est-ce que je pense ? je ne fais pas réflexion à ce sentiment si vif, si inquiet, si chagrin, & même si douloureux que j'ai quelquefois éprouvé dans la faim & dans la soif ? ou plûtôt je ne prens pas garde que c'est proprement ce sentiment, c'est cete douleur, ce chagrin, cete inquietude dont je m'aperçois & dont je me sens pénetré que je dois apeler ma faim & ma soif ;

le reſte, come le tranſport de mon cors vers les alimens & le deſir empreſſé d'en trouver, n'étant qu'une ſuite de la faim, c'eſt-à-dire de ce ſentiment douloureux. Il faut donc voir preſentement ſi ſans ſortir de ma ſupoſition, & ſans abandoner le cors, je pourai expliquer ce ſentiment.

J'avouë franchement que le ſeul projet m'en fait peur, & que j'y vois toute une autre dificulté, que je n'en ai trouvé dans tout ce que j'ai expliqué juſqu'ici. Cependant ne peut-on pas dire que ce ſentiment de faim & de ſoif, ce ſentiment douloureux vient de l'action de la liqueur acide ſur les membranes de l'eſtomach, & de l'action des exhalaiſons ſur la membrane de la gorge?

On le peut dire ſans doute, & il y a bien de l'aparence que cela eſt ainſi; car puiſque l'on n'éprouve ce double ſentiment de

faim & de soif, qu'en consequence de l'ébranlement extraordinaire des membranes ; on a tout sujet de croire que cet ébranlement en est l'occasion ; mais ce n'est pas ce que je cherche, c'est prendre le change. Je suis en peine de savoir quel est le principe ou la cause immédiate, ou même le sujet immédiat de ce sentiment douloureux.

Je pourois neanmoins me répondre que le principe ou la cause immédiate de ce sentiment, est l'action de la liqueur acide & des exhalaisons sur les membranes, & que ces mêmes membranes sont le sujet immédiat de la faim & de la soif.

Mais de bone foi (car il ne s'agit pas ici d'en imposer à persone, je filosofe seul, & je dois prendre garde à ne me pas tromper moi-même) de bone foi donc, conçois-je bien que le mouvement de quelques petites parties

de liqueur & d'exhalaiſon puiſſent produire la faim & la ſoif ? conçois-je bien que des membranes, c'eſt-à-dire, des morceaux de toile tiſſuë des filets des nerfs, puiſſent être le ſujet immédiat de la faim & de la ſoif, avoir faim & ſoif, ſentir enfin ce que je ſens lorſque j'ai faim & ſoif ? Si peu que je réflechiſſe là-deſſus, j'entre dans une extrême ſurpriſe : car enfin je ſuis fort ſûr de ce que je ſens lorſque j'ai faim & ſoif ; rien ne m'eſt ni plus clair, ni plus vif, ni plus expreſſif que ce ſentiment : mais je ne vois pas de même que le mouvement de quelques petits cors le puiſſe produire come cauſe veritable ; ni que des membranes, c'eſt-à-dire, des tiſſus de filets de nerfs, puiſſent en être touchés, & en un mot, avoir faim & ſoif. J'ai une extrême répugnance à m'y rendre.

Cela eſt étrange que je trou-

ve tant de dificulté dans l'explication d'une chose que j'avois crû si claire ! cete méprise m'aprend à me défier de moi-même, à ne pas aler si vîte, & à craindre justement que je ne me sois méconté de la même maniere dans ce que j'ai crû avoir jusqu'ici le mieux expliqué. C'est ce qu'il faudra examiner dans de nouvêles réflexions.

SECONDES REFLEXIONS
sur les sensations & sur le principe du sentiment.

APRE'S y avoir bien pensé quelque tems, je vois bien des choses dans les fonctions que je croïois avoir expliquées qui ne sont point encore assez éclaircies. Car, par exemple, lorsque je tourne les yeux vers un objet, n'est-il pas vrai qu'outre

l'action des raïons dont la rétine est ébranlée, j'ai perception de cet objet, je sens que je l'aperçois & que j'en ai l'idée ? Tout de même lorsque je prête l'oreille à un concert ; n'est-il pas vrai qu'outre l'ébranlement que les voix & les instrumens excitent sur la membrane tenduë au fond de mon oreille, je suis penetré d'un sentiment agreable ? lorsque je sens une rose, sans compter le mouvement que les petits cors qu'êle exhale excitent sur cete membrane délicate qui est au fond du nez, puis-je desavoüer que je n'en ressente encore du plaisir ? Il est vrai que les viandes & les liqueurs ébranlent les filets de ma langue : mais cet ébranlement n'est-il pas presque toûjours acompagné de sentimens doux ou amers ? Enfin les cors de dehors peuvent-ils toucher ou ébranler rudement ou foiblement les fi-

bres du mien ſans que j'en ſois averti par le plaiſir ou la douleur ? Qu'êle eſt donc la veritable cauſe de ce plaiſir, de cete douleur, & de tous ces autres ſentimens agreables ou deſagreables que j'éprouve dans l'uſage de mes ſens ? Sont-ce les cors grands ou petits qui ébranlent mes organes ? mais ces cors peuvent-ils me doner ce qu'ils n'ont pas ? & eſt-il vrai-ſemblable qu'ils aïent les ſentimens que j'ai à leur ocaſion ? Une épingle me pique; je ſens de la douleur : on me fait paſſer legerement une plume ſur les lévres ; je ſens je ne ſai quel plaiſir ; y a-t-il de l'aparence que l'épingle ait cete douleur, & que la plume ait ce plaiſir ? Un inſtrument, par exemple une flute par le moyen de l'air m'ébranle l'oreille, & cet ébranlement eſt ſuivi d'un ſentiment qui me charme : ſeroit-il raiſonable de croire que ce ſen-

timent fut ou dans la flute ou dans l'air agité ? qui eſt-ce donc qui produit ces ſentimens, & coment en expliquer la production par le cors ?

Dificulté d'expliquer le ſentimēt par le cors ſeul.

Mais quel en eſt le ſujet immédiat ? qui eſt-ce qui les reçoit ; en un mot, qui eſt-ce qui reſſent le plaiſir & la douleur, le doux ou l'amer, l'agréable ou le deſagréable ? eſt-ce mon cors ? eſt-ce ma langue ? eſt-ce mon oreille ? Qui eſt-ce qui aperçoit l'idée d'un objet lorſque j'ouvre les yeux ? ſont-ce mes yeux mêmes ? mais quêle partie de mes yeux ? le cryſtalin, la rétine, l'humeur vitrée ? tout cela me jête dans un étrange embaras & dans une extrême confuſion d'avoir ſi peu examiné ce qui ſe paſſe dans les fonctions que je penſois avoir le mieux expliquées. Je vois bien que cela ne m'eſt arivé que pour avoir confondu des choſes qui devoient

être diſtinguées, & que pour avoir pris pour quelque choſe de trop ſimple les fonctions de *voir*, d'*oüir*, *de goûter*, de *toucher*, de *ſentir*; qui pourtant ſont fort compoſées. Je dois beaucoup prendre garde à éviter de pareilles négligences: car s'il eſt vrai que je ne ſois pas ſimplement cors; mais que je ſois compoſé de deux diverſes ſubſtances, come on le dit, rien ne ſeroit plus capable de m'en dérober la vûë & le diſcernement, que ce défaut d'exactitude & cete habitude à confondre.

Deux ou trois choſes à diſtinguer dans chaque ſenſation: ébranlement de l'organe, ſentimét & perception.

Je vois donc bien qu'il faut que dans chacune de ces fonctions que l'on apêle *ſenſations*, je diſtingue deux choſes, & que j'eſſaïe d'en rendre raiſon ſéparément; ſavoir l'ébranlement de l'organe d'une part; & de l'autre, le ſentiment & la perception qui ſont atachés à cet ébranlement. J'ajoûte la perception:

car je vois présentement que j'y pense, qu'en toute sensation il y a tout ensemble & sentiment & perception, ou de quelque objet hors de moi, ou de mon sentiment même; & quelquefois de l'un & de l'autre. Je n'ai point de sentiment, agréable ou non, que je ne m'en aperçoive; & je ne conçois point ce que ce pouroit être qu'une douleur ou un plaisir dont on ne s'apercevroit pas. Examinons donc ces deux choses séparément.

Pour la premiere, plus j'y pense, moins je vois qu'on puisse ajoûter rien de considerable à ce que j'en ai dit. Et j'ai fait voir, ce me semble assez clairement de quêle maniere les objets de dehors peuvent agir sur nos organes, les impressions qu'ils y font; & coment en consequence de ces impressions, nos organes sont ébranlés & disposés à leurs fonctions. J'ai même sufisament insi-

nué de quêle maniere cet ébranlement étant porté jusqu'au cerveau, pouroit déterminer les esprits animaux à se répandre sur diférens muscles, & faire prendre ainsi à mon cors la posture & le mouvement qui lui convienddroient à la presence des objets dont il seroit frapé. De sorte que si tout cela pris ensemble s'apêloit *sentir*; je me flaterois d'avoir sufisament expliqué les sensations par le cors seul. Il faut donc passer à la seconde chose, je veux dire au sentiment & à la perception; ce qui proprement est essentiel & capital dans ce qui s'apêle sentir.

Les cors n'ont point formêlement en eux les sentimens que nous avons à leur ocasion.

Plus je m'y aplique, moins je trouve de jour à rendre raison de ce sentiment & de cete perception par le cors seul; soit que je veüille l'en regarder come la cause, ou come le sujet. Car enfin que dirai-je? que ces petits cors qui agissent sur les membranes de

mon estomach & de ma gorge, ont la faim & la soif que je soufre à l'ocasion de leur ébranlement ? ou que n'aïant ni l'un ni l'autre, ils ne laissent pas de les produire réêlement en moi ? nul de ces partis ne me paroît raïsonable. Dirai-je que l'épingle a la douleur que je ressens lorsqu'on me pique ? quêle aparence ! mais suivant ce parti je m'engagerois à doner à un même sujet des qualités toutes contraires. Car cete même plume qui m'est une ocasion de chatoüillement & de plaisir lors qu'on la passe légérement sur mes lêvres, peut me devenir une ocasion de douleur, si on me l'aplique plus rudement. Aura-t-êle donc tout ensemble le plaisir & la douleur ? la même eau pouroit être tout ensemble chaude & froide ; puisque m'en lavant la main lorsque j'ai froid, je sens de la chaleur, & que je n'y puis toucher du bout du doigt

lorſque j'ai chaud, que je ne reſſente du froid, enfin le même feu auroit auſſi tout enſemble, & le plaiſir & la douleur ; puiſque ſi je m'en aproche dans une certaine diſtance, je reſſens du plaiſir ; & qu'en m'en aprochant plus prês, je ſoufre une grande douleur.

Tout cela fait voir aſſez clairement que les cors n'ont pas en eux formêlement les ſentimens que nous recevons à l'ocaſion de leur action. Mais ne pouroit-on pas dire qu'ils les ont virtuêlement, en ce qu'ils ont la vertu de les produire ?

Si j'avois afaire à un autre qu'à moi-même, peut être ſerois-je d'humeur à me ſauver par ce faux-fuïant ; car il faut avoüer que les qualités & les vertus ſont d'une merveilleuſe commodité pour ſe tirer d'afaire ; & d'un grand abrégement dans les ſiences : mais come je ne cherche

qu'à m'éclaircir & non pas à fuir, & beaucoup moins à me séduire moi-même, je dois extrêmement me défier de ces termes de *vertu*, dont je n'ai que des idées confuses & generales ; & la raison veut que j'examine s'il y a quelque chose de réel dans les cors qui réponde à ce mot, & qui les rende capables des éfets dont il est question.

J'ai déja remarqué que les cors ne sont capables d'aucun éfet, que par leur étenduë, leur grandeur, leur figure, leur situation, leur mouvement & leur repos. Voila où se réduisent toutes les forces des cors & toutes leurs vertus, du moins dont nous aïons des idées claires & distinctes ; & pourvû qu'on ne prêne le terme de vertu qu'en quelcun de ces sens, je ne ferai nule dificulté d'en reconoître dans le cors. Voïons donc par laquêle de ces vertus les cors sont capables de

Ils ne les ont pas non plus virtuêlement, & n'en sont point les vraies causes.

produire les ſentimens que nous recevons lorſqu'ils agiſſent ſur nos organes ; par exemple les ſentimens de plaiſir & de douleur. Sera-ce par leur grandeur ou par leur figure ; par leur mouvement ou par leur repos ? mais de quêle grandeur un cors doit-il être pour produire ce qui s'apêle un plaiſir ? de quêle figure ? ronde ou quarrée ? quel doit être ſon mouvement ? violent ou moderé ? droit ou circulaire ? plus j'y penſe, moins je vois de raport entre un plaiſir, ce plaiſir que je ſens, & que je conois immédiatement par moi-même ; & toutes ces vertus corporêles, ſoit que je les compare ſéparément ou conjointement. Je ſai & je puis déterminer d'une maniere aſſez juſte, quel éfet produira un cors de têle & têle figure, jointe à tel & tel mouvement : mais quelques aſſortimens que je faſſe des diférentes grandeurs &

figures, & des divers mouvemens & repos ; je n'en puis trouver un ſeul d'où je puiſſe conjecturer que le moindre plaiſir doive naître : au contraire je vois ce me ſemble aſſez clairement, que nul de ces aſſortimens ne peut être veritable cauſe d'aucun plaiſir, & il me paroît tant d'opoſition entre ces divers aſſortimens & le plaiſir, que je me perſuaderois auſſi-tôt que le blanc pouroit produire le noir.

Ils n'en ſont que de pures ocaſions.

Mais ſi les cors de dehors ne peuvent produire en moi ces divers ſentimens, n'y a-t-il pas ſujet de penſer qu'ils donent du moins ocaſion à mon cors de les produire ? voïons : il y a quelque choſe dans cete ouverture qui paroît vrai ; voici ce que c'eſt. Il eſt vrai que les cors de dehors, par leur action ſur le mien, donent ocaſion à quelcun de produire en moi ces ſentimens ; & on n'en peut pas douter, puiſque

leur action en eſt preſque toûjours ſuivie : mais que ce quelcun ſoit mon cors, c'eſt ce qui n'a nule aparence de verité ; puiſque mon cors n'a du pouvoir, non plus que les autres, que par ſa grandeur, ſes figures, ſon mouvement & ſon repos ; & que rien de tout cela ne peut produire ces ſentimens, come je l'ai obſervé ci-devant.

Le cors humain n'a pas à cet égard plus de pouvoir que les cors étrangers.

Je vois préſentement ce que c'eſt. Sûrement ce quelcun que je cherche, c'eſt mon ame. C'eſt êle qui eſt la cauſe veritable de mes divers ſentimens, & qui produit mon plaiſir ou ma douleur, pendant que les objets de dehors agiſſent ſur mon cors.

Je ſerois fort tenté de m'en tenir là, ſans davantage d'examen: mais come j'ai tantôt éprouvé qu'une pareille négligence m'a jêté dans un furieux embaras, pour en éviter un nouveau, il faut examiner cete penſée, &

enfin ne ſe rendre qu'à la clarté & à l'évidence.

Et premiérement, ſi mon ame produit êle-même ſes ſentimens, d'où vient qu'êle s'en done quelquefois de ſi deſagréables, de ſi violens, de ſi douloureux ? il eſt rare de prendre plaiſir à ſe faire mal à ſoi-même : & je ne ſai perſone qui étant en pouvoir de ſe cauſer du plaiſir ou de la douleur, ne prît le parti du plaiſir. Par quêle eſpêce de deſeſpoir mon ame, qui a cete puiſſance, ſe cauſe-t-êle donc quelquefois de ſi violentes douleurs ? mais peut-être qu'êle n'en eſt que la cauſe, & non pas le ſujet ? êle les produit dans le cors, & le cors les ſent : mais pour êle, êle n'en ſent rien. Si cela eſt, il faut du moins avoüer que l'ame n'aime guéres ſon cors de le maltraiter ainſi ; & je ne ſai pas de quêle nature peut-être une têle ame. Mais come cela regarde

L'ame n'eſt point la cauſe de ſes ſentimens.

le ſujet du ſentiment, & que c'eſt la ſeconde choſe que j'ai à rechercher, c'eſt ce qu'il faudra examiner dans un moment.

En ſecond lieu, ſi je ſuis tout cors, ou (ce qui eſt la même choſe) ſi ce que j'apêle mon ame n'eſt rien que de corporel; ſi êle ne conſiſte, come je l'ai crû juſqu'ici que dans une certaine configuration des parties du cerveau, ou dans le mouvement des eſprits animaux, coment puis-je penſer qu'une têle ame produiſe les divers ſentimens que j'éprouve dans l'uſage des choſes ſenſibles, aprês avoir vû auſſi clairement que je viens de faire, que le cors avec toutes ſes parties, ſes diverſes configurations, & tous ſes mouvemens, ne pouvoit être cauſe veritable du moindre plaiſir? il n'y auroit rien de moins raiſonable que cete penſée.

Mais ſi mon cors ne peut pas

être la cauſe de ces ſentimens, voïons s'il n'en eſt pas du moins le ſujet ; je veux dire, ſi ce n'eſt pas lui qui ſent le plaiſir & la douleur, le froid & le chaud, le doux & l'amer, l'agréable & le deſagréable.

Certainement, cela ſeroit bien étrange que ces ſentimens n'apartinſſent pas à mon cors, que ce cors fût inſenſible, & que ſemblable au diamant, il ne ſentît ni froid, ni chaud, ni plaiſir, ni douleur. Quoi mes yeux ne veroient pas les objets ? mes oreilles n'entendroient pas les ſons ? ma langue ne goûteroit pas les ſaveurs ? mon nez ne ſentiroit pas les odeurs ? y eût-il jamais de paradoxe pareil à celui-là ? les yeux ne ſont-ils pas faits pour voir, les oreilles pour entendre, la langue pour goûter, & le nez pour ſentir ? que la nature ne nous faiſoit-êle donc naître tous aveugles, ſourds & privés de tous

nos ſens, & pourquoi nous avoir doné des ſens pour ne pas ſentir ?

Mais je ſens que je m'emporte, que je me trouble, & que je perds ce ſang-froid & cete tranquilité ſi neceſſaire pour découvrir la verité, & pour achever l'examen que j'ai comencé.

Pour revenir donc à moi-même, j'avouë que l'impreſſion naturêle & mes anciens préjugés me diſent que c'eſt mon cors qui ſent, & que ſes diverſes parties ſont les ſujets de mes divers ſentimens : mais je ne ſai ſi la raiſon me le dit ; & ſi êle me diſoit le contraire, come je me pique d'être raiſonable, je devrois l'en croire préferablement à tout autre : écoutons-la donc.

Le cors ni ſes parties ne peuvent être le ſujet du ſentiment.

Ele m'a déja apris que le cors n'eſt capable de rien que par ſon étenduë, ſa grandeur, ſa figure, ſa ſituation, ſon mouvement & ſon repos ; c'eſt ce que je ne dois

pas oublier, & ce que je dois avoir perpetuêlement en vûë dans l'examen que je fais. Voyons donc & examinons avec toute l'atention possible, sous lequel de ces divers regards mon cors est capable de sentir, & d'avoir du plaisir & de la douleur. Est-ce come étant étendu ? mais tous les cors devroient donc sentir, car ils sont tous étendus. Est-ce come aïant une têle grandeur, par exemple, come étant grossier, ou come aïant des parties fort subtiles ? mais tous les cors grossiers, come les plantes, ou subtils come le feu & les étoiles, devroient donc avoir du sentiment. Est-ce come étant figuré ; mais encore de quêle figure ? car il n'y a point de cors au monde qui ne soit figuré ; faut-il donc qu'il soit d'une figure ronde ou ovale ? quarrée ou triangulaire ? Est-ce come aïant des parties en haut ou en bas, à droit ou à

Ils sont incapables de sentir.

gauche ? eſt-ce enfin come étant en mouvement ou en repos ? de quêle eſpêce de mouvement ? J'avoüe pour moi que tout cela me fait un merveilleux embaras, & qu'en quelque ſens que je me regarde, je ne vois point par quel côté mon cors peut être capable de ſentiment. Il eſt vrai que toutes les parties de mon cors me diſent, c'eſt par moi : les yeux, les oreilles, le nez, la langue, ſe tuent de me dire, c'eſt nous qui ſentons : mais non ſeulement la raiſon ne me le dit pas, êle m'aſſûre même du contraire ; car enfin eſt-ce aſſez à de la matiere d'être figurée de têle ou têle façon pour être capable de ſentir? ce morceau de marbre que je vois devant moi, & qui conſtament ne ſent pas, brute come il eſt, comencera-t-il à ſentir dés que je l'aurai fait polir, & que je lui aurai fait doner la figure d'un home ? ſufira-t-il de lui avoir

voir fait tailler des yeux, des oreilles, un nez, & une bouche pour les mêtre en état d'apercevoir les objets, d'entendre les ſons, de ſentir les parfums, & de goûter les viandes ? y eût-il jamais rien de plus éloigné du bon ſens ?

On pouroit peut-être dire que le mouvement manqueroit à cete figure, ce qui la rendroit fort diférente du cors humain.

Mais quand on lui pouroit doner le mouvement, la faire marcher, & mêtre en agitation ſes plus inſenſibles parties ; la mêtroit-on par-là en état de ſentir ? On dit qu'en Allemagne il y a un curieux qui a fait un home artificiel, à qui il n'a pas ſimplement doné le mouvement des piés & des jambes, le batement du cœur & des artêres, mais même la parole. Eſt-il vrai-ſemblable qu'en lui donant tout cela, il lui ait doné le pouvoir de

ſentir, & d'avoir du plaiſir ou de la douleur ?

Voici cependant une penſée qui me vient, qui découvre ce me ſemble, aſſez clairement le foible de toutes ces comparaiſons, & qui paroît aſſez propre à me tirer d'afaire. Car il eſt vrai qu'une matiere étenduë, quelque figurée & quelque agitée qu'ẽle puiſſe être, eſt incapable de ſentir, ſi ẽle n'eſt animée ; & c'eſt juſtement ce qui manque aux ſtatuës & à toutes ces machines qu'on pouroit faire : au lieu que le cors humain eſt animé ; ce qui le rend propre à toute ſorte de ſentiment.

Le cors conſideré come animé, eſt incapable de ſentiment.

Mais je ne ſaurois trop me défier de ces lueurs qui ne me vienent vrai-ſemblablement que pour éluder & me tirer de preſſe. En éfet, ſi peu que je m'y aplique, je m'aperçois que ma penſée n'eſt qu'une fauſſe lueur, & que je me ſuis laiſſé ſéduire par

l'idée confuse de ce mot *animé*, terme le plus équivoque qui fût jamais. Car ou il marque l'union mon cors avec une ame d'une nature diférente de la sienne : ou avec une ame de même nature, je veux dire une ame corporêle. Si c'est le premier, je reconois donc que je suis composé de deux divers principes, que mon ame n'est point corporêle, & qu'êle est tres-diférente du cors; & cela même quand il seroit vrai, ne feroit pas encore voir que mon cors est capable de sentiment : car je veux que cete ame en soit capable; cela ne feroit pas qu'étant unie à mon cors, êle dût l'en rendre capable. Come êle seroit d'une nature toute diférente du cors, êle ne pouroit pas lui comuniquer la faculté qu'êle auroit de sentir, & qui émaneroit de sa nature, sans lui doner cete même nature; en un mot, sans faire qu'il ne fût plus

cors : ce qui enferme contradiction : d'ailleurs l'union des êtres ne détruisant point leurs natures, sur tout lorsqu'êles sont diférentes ; le cors & l'ame étant unis sans confusion, ils garderoient toûjours la diférence de leurs proprietés, come ils garderoient cêle de leur nature ; & ainsi le pouvoir de sentir n'étant point une proprieté du cors pris séparément de l'ame, il ne l'auroit pas non plus lui étant uni ; qui est ce qui s'apêle être *animé*.

Que si je prens le second parti, & que je dise que le mot d'*animé* marque l'union de mon cors avec une ame de même nature que lui ; cete ame étant étenduë & corporêle come lui, n'aura pas plus de pouvoir que lui ; & ainsi êle ne lui donera pas par son union, le pouvoir de sentir qu'il n'avoit pas de lui-même ; c'est-à-dire, que le cors animé &

inanimé ne seront pas plus capables de sentiment l'un que l'autre. Il est vrai que l'un poura se remuer si on le touche, & l'autre ne le poura : mais se remuer n'est pas sentir, ce n'est pas avoir du plaisir ou de la douleur ; ou bien il faut dire que les pierres d'aimant sont bien susceptibles de plaisir ou de douleur, puisque dés qu'on les aproche les unes des autres, êles se remuent en tant de maniéres.

Je vois présentement avec combien peu de lumiere je criois tantôt *au paradoxe*, sur le projet que je faisois d'examiner si mon cors est capable de sentiment. Cependant come je ne puis trop me défier de ma foiblesse, sur tout lorsqu'il s'agit d'abandoner une opinion que je sens bien qui me tient au cœur ; je ne puis trop chercher de raisons pour me délivrer de ce préjugé. En voici donc de nouvê-

les que j'entrevois, qu'il faut que j'éclairciſſe.

Lorſqu'on dit qu'un ſujet eſt capable d'avoir du ſentiment, par exemple, du plaiſir, il ne faut pas regarder ce ſentiment ou ce plaiſir come quelque choſe de réêlement diférent du ſujet, come un diamant, par exemple, l'eſt du doigt qui le porte; il n'y a nule comparaiſon entre l'un & l'autre. Le doigt peut être ſans le diamant, & le diamant ſans le doigt; mais il n'eſt pas poſſible que le plaiſir ſoit ſans celui qui le ſent; il faut que je ſois pénetré du plaiſir pour le ſentir; pour peu qu'il fût diſtingué de moi, je ne le ſentirois point : car enfin je ne ſens point le plaiſir de mon ami, quelque proche que je ſois de ſa perſone. La raiſon de cela eſt que le plaiſir (& il en eſt de même de tous les autres ſentimens) le plaiſir, dis-je, n'a ni eſſence, ni exiſten-

ce qui lui ſoient propres ; il n'existe & n'eſt quelque choſe que par l'exiſtence, & l'être même de ſon ſujet ; c'eſt le ſujet même diſpoſé de têle façon, c'eſt-à-dire, diſpoſé d'une maniére agréable : & c'eſt pour cela que le plaiſir & tous mes autres ſentimens ne ſont pas tant des *êtres*, que de mes *maniéres d'êtres* ; de même que la figure, par exemple, n'eſt pas un être réêlement diférent de l'étenduë, ce n'eſt qu'une de ſes maniéres ; je veux dire, que ce n'eſt que l'étenduë même diſpoſée de têle façon, terminée de têle maniére.

Ce que que c'eſt qu'une maniére d'être.

Cela étant ainſi, il eſt viſible que le cors ne peut être capable de ſentiment, par exemple de plaiſir ; que le plaiſir ne ſoit une de ſes maniéres. Conſiderons donc avec toute l'atention poſſible, ſi le plaiſir peut être une des maniéres du cors ; c'eſt-à-dire d'une matiére étenduë.

Ni le plaiſir, ni la douleur, ni aucuns de mes ſentimens ne peuvent être des maniéres du cors.

Certainement pour peu que je consulte l'idée de l'étenduë, je vois tout d'un coup les maniéres dont êle est capable. Je vois qu'êle peut être bornée & limitée de têle & têle façon, & cela s'apêle *figure*. Je vois qu'êle peut être placée en haut ou en bas, à droit ou à gauche; & cela s'apêle *situation*. Je vois qu'êle peut changer successivement de situation; & cela s'apêle *mouvement*. Je vois qu'êle peut demeurer fixe dans un même lieu; & cela s'apêle *repos*. Je vois enfin qu'êle peut être en grand, ou petit volume; & cela s'apêle *grandeur*. Voila, dis je, les maniéres que j'aperçois dans l'étenduë; mais je n'y en vois pas davantage; & quelque éfort que je fasse pour y apercevoir le plaisir, j'avouë que je ne l'y vois point; & il me paroît même qu'on ne l'y peut voir. Une maniére d'être, come je viens de le remarquer, n'est que

l'être même disposé de têle façon ; ainsi si le plaisir est une maniére du cors, ce sera le cors même disposé d'une maniére délectable ? Or conçoit-on que le cors, qu'une matiére étenduë puisse être disposée d'une maniére délectable ? êle peut bien être disposée d'une maniére délectable aux autres, & leur être une ocasion de plaisir ; mais qu'êle soit délectable pour êle-même, qu'êle sente son plaisir : ce qui est proprement avoir du plaisir ; c'est ce qui est inconcevable. Je suis pourtant fort sûr que je sens mon plaisir quand j'en ai ; & come je l'ai déja remarqué, un plaisir qu'on ne sent point, n'est pas un plaisir. N'en seroit-ce pas assez pour conclure que moi qui sens le plasir, je ne suis pas cors, ni rien de corporel ? mais je veux bien me doner encore un peu de quartier sur cete conclusion, jusqu'à ce que je l'aïe démontrée

par un plus grand nombre de raisons : car j'en entrevois encore plusieurs ; & il faut come m'en acabler, afin que je n'aïe rien à me reprocher ; il faut dissiper toutes les fausses lueurs qui m'ont jusqu'à cete heure éblouï, & lever tout ce qu'on pouroit former de dificultés ; ce sera pour mes premiers momens d'aplication.

TROISIE'MES REFLEXIONS *sur le principe du sentiment.*

JE me trouve parfaitement bien de mes réflexions ; j'en reçois toûjours quelque nouvel éclaircissement ; il faut que je les continuë encore un peu sur le même sujet ; & que je mête, s'il est possible, en si beau jour, le principe du sentiment, qu'il me soit impossible de m'y méprendre, ou de le méconoître.

A peine ſuis-je rentré chez moi, que j'y aperçois un certain *je ne ſai quoi*, qui prend part à tout ce qui s'y paſſe, & qui ſe rend propres tous les divers ſentimens dont je ſuis touché de quelque part qu'ils me vienent. Si l'on me marche ſur le pié; ce *je ne ſai quoi* dit auſſi-tôt, je ſens de la douleur au pié. Si l'on me frape à la tête; ce *je ne ſai quoi* ſe récrie incontinent, qu'il ſent de la douleur à la tête; & ainſi de tout ce qui m'arive. Que veut dire cela? Il faut que j'examine un peu ces expreſſions: toutes confuſes qu'êles me paroiſſent, j'eſpere en tirer de l'éclairciſſement; car quoiqu'êles ſemblent marquer que la douleur eſt dans les piés & dans la tête; êles marquent encore mieux, ſi je ne me trompe, que ce qui ſent la douleur du pié & de la tête, eſt quelque choſe de diférent de l'un & de l'autre.

Que le principe du sentiment est unique indivisible, & tres-diférent du cors.

Car enfin, qui êtes-vous, vous qui sentez de la douleur aux piés? qui êtes-vous, vous qui sentez de la douleur à la tête? êtes-vous seul? êtes-vous deux? êtes-vous piés? êtes-vous tête? Si c'est vous, ô tête! pourquoi vous plaignez-vous en ces termes? Que ne dites-vous simplement, je sens de la douleur? on jugera aisément que si vous en sentez, ce ne peut être qu'à la tête, & non pas au pié; puisque vous n'êtes que tête, & non pas pié; & que vous ne pouvez sentir que la douleur qui vous est propre. Pourquoi donc dire, je sens de la douleur à la tête? il y a bien de l'aparence, ô tête! que c'est quelqu'autre que vous qui parle ainsi. Mais qui est cet autre? est-ce le cœur? sont-ce les esprits animaux; est-ce la glande pineale, ou quelqu'autre partie du cerveau? *Je sens de la douleur*. Que je suis bon! je cherche bien loin

Que l'idée du moi est

ce que j'ai bien prés. Ne vois-je pas que c'eſt moi-même qui parle ainſi ? car puiſque je dis que *je ſens de la douleur*, rien peut-il marquer mon *moi-même* que mon *je ſens* ? & ainſi c'eſt moi qui ſens la douleur. Mais qui ſuis-je *moi-même* ? qui ſuis-je *moi* qui *ſens* ? Ne ſerois-je point celui qui diſcourt, qui réflechit, qui raiſone, & qui s'examine ainſi ? Je n'en puis douter, & je m'aperçois bien que ce *moi* qui ſent la douleur, eſt le même *moi* qui raiſone, qui cherche, qui réflechit: j'en ai à l'heure qu'il eſt, une experience bien ſenſible; car je trouve que le froid que je ſens préſentement partage beaucoup mon atention, & ôte à mes réflexions beaucoup de mon aplication.

tres-propre à prouver cela.

Que le *moi* qui ſent, eſt le même *moi* qui réflechit & qui raiſone.

Mais encore, qui ſuis-je, moi qui ſens, moi qui raiſone, qui cherche, qui réflechis ? ſuis-je pié ? ſuis-je tête ? ſuis-je le moi

Que ce *moi* n'est nule des parties du cors.

du pié, quand je dis que j'ai de la douleur au pié ? & suis-je le *moi* de la tête, quand je dis que j'ai mal à la tête ? est-ce le même *moi* qui répond à ces deux parties : ou bien sont-ce deux *moi* diférens ? Si c'est le même, de quéle nature peut être ce *moi*, pour sentir ainsi aux piés & à la tête, & pour réünir en soi le sentiment de deux parties si éloignées ? Si j'étois une vapeur, une fumée d'esprits animaux répanduë depuis les piés jusqu'à la tête, & que je fusse capable de sentiment, pourois-je bien sentir ainsi aux piés & à la tête ? Certainement, come je ne serois pas toute entiere dans le pié, ni toute entiere dans la tête, je ne pourois sentir au pié que par une partie de moi-même, & par une autre partie à la tête ; & ainsi il y auroit à la tête un autre *moi* qu'aux piés : il se trouveroit en moi plusieurs *moi* ; & enfin nous

ſerions chez moi pluſieurs qui ſentirions : au lieu que je ſuis ſûr que je ſens tout entier & de tout moi-même la douleur du pié, de la tête, & de toutes les autres parties : je ſuis ſûr que je ſuis le même qui ſens cete douleur ; & je ſuis ſûr enfin, qu'il n'y a uniquement que *moi* en tout moi-même (ſi je puis parler ainſi) qui ſente le plaiſir & la douleur, & tout ce qui peut y ariver d'agréable & de deſagréable.

Que l'idée du *moi* ne reçoit ni diviſion, ni pluralité.

Mais faiſons qu'il y ait divers *moi* en moi, quoiqu'il y ait en cela une contradiction inſuportable : faiſons que chaque partie de mon cors ait ſon *moi* à part, & que le moi du pié, ne ſoit pas le *moi* de la tête. Qu'arivera-t-il de-la ? Certainement le *moi* du pié, ne ſentira jamais ce que ſent le *moi* de la tête ; ni celui de la tête, ce que ſent le *moi* du pié. Pendant que le *moi* de l'oreille prendra plaiſir aux acords d'un

concert, il ne ſera nùlement capable d'être touché d'une extrême douleur que le pié ſoufrira : puiſqu'il ne la ſentira pas : & il ne la ſentira pas ; parceque, come je l'ai remarqué dans mes réflexions précedentes, le ſentiment n'étant qu'une maniére d'être, il y a autant de contradiction que le ſentiment du pié ſoit comun à la tête, qu'il y en a que l'être du pié ſoit l'être de la tête. Et ainſi chaque ſens aura ſes bornes & ſes limites, au de-là deſquêles il ne s'étendra pas. Le *moi* de l'œil ne poura juger des ſons, ni le *moi* de l'oreille des couleurs. Ces divers *moi* ne ſe feront point d'obſtacle l'un à l'autre, les ſentimens de l'un ne pouront ni étoufer, ni même afoiblir les ſentimens de l'autre : l'oreille joüira de ſon plaiſir ſans en pouvoir être divertie par la douleur du pié : & enfin nule autre partie ne s'opoſera à ſon

bonheur. Voila néceſſairement come les choſes devroient être, s'il y avoit en moi divers *moi*, & ſi chaque partie de mon cors étoit capable de ſentiment.

Mais qu'il s'en faut bien que ce ne ſoit là mon ſyſtême ! & que tout ce qui ſe paſſe en moi en eſt diférent ! Je ſai par mile & mile experiences, que c'eſt le même *moi* qui ſent ce qui s'apele le mal de pié, la douleur de tête, le plaiſir de l'oreille & tout le reſte ; & j'ai éprouvé plus d'une fois, me trouvant à certains ſpectacles, où l'on avoit pris ſoin de ſatisfaire également l'œil & l'oreille, que ces deux eſpêces de plaiſir s'entrechoquoient ſans ceſſe: que je ne pouvois me prêter un peu trop à celui de l'oreille, que je ne perdiſſe celui de la vûë: qu'au contraire il ne faloit qu'un ſpectacle un peu nouveau pour me dérober tout le plaiſir de l'harmonie ; & que pour me

faire perdre également l'un & l'autre, il ne faloit que me trouver en une ſituation un peu contrainte ; être mal aſſis, ou enfin, ſoufrir le petit mal que peut faire un cordon de ſoulier un peu trop ſêré. D'où vient cela ? que fait à l'oreille ce petit mal du pié ? S'il eſt vrai qu'êle ait ſon *moi* à part, tout diférent de celui des autres parties ? que ne tient-êle ſon *quant à moi*, & que ne joüit-êle tranquillement de ſon plaiſir, ſans ſe mêtre en peine de la douleur du pié ?

Que cela me fait bien voir que ce n'eſt ni le *moi* de l'oreille qui ſent le plaiſir, ni le *moi* du pié qui ſent la douleur : mais que c'eſt un *moi* unique, indiviſible, & tres-diférent du cors & de toutes ſes parties : un moi toutefois qui étant d'une capacité bornée, ne peut en même-tems s'apliquer parfaitement à pluſieurs ſentimens diférens ; & qui ſe trouve

même quelquefois ſi rempli d'un ſeul, qu'il eſt incapable d'avoir de l'atention pour les autres.

Je dis un *moi unique* & *indiviſible* ; car enfin eſt-il concevable que ce *moi* ſoit répandu dans toutes les parties de mon cors ? que ce moi puiſſe être en pluſieurs endroits, & ſe voir ſéparé par toute l'étenduë qu'il y a entre la tête & les piés ? en un mot, qu'il y ait en moi pluſieurs *moi* ? Plus je rentre en moi-même, plus je conſulte l'idée que j'ai de mon *moi*, & plus je trouve cete multiplicité, ce ſchiſme, & cete diviſion inintelligibles.

Tenir l'ame ſpirituêle & indiviſible, & doner du ſentimét au cors; illuſion.

Cela fait que je ne comprens pas coment entre ceux qui tienent que leur ame n'eſt ni corporêle, ni diviſible; il s'en trouve dont les uns prétendent qu'il n'y a que le cors qui ſoit capable de ſentiment, & que l'ame ne ſent point; & les autres ſoûtienent que quoique l'ame ſente, cela

n'empêche pas que le cors & ſes diverſes parties n'aïent les mêmes ſentimens. Les uns & les autres me paroiſſent également déraiſonables ; car outre qu'il y a contradiction (come je l'ai déja remarqué) qu'une même maniére d'être, têle qu'eſt un ſentiment, ſoit en deux ſujets ; & ſur tout en deux ſujets auſſi diférens que le ſont un être corporel, étendu & diviſible, & un être qui n'eſt rien de tout cela ; (come le veulent les derniers) les uns & les autres ſont encore obligés d'admêtre pluſieurs *moi* dans un même home, ce qui eſt abſolument incompréhenſible.

Autre preuve de l'indiviſibilité du *moi*.

Mais que diroient ces Meſſieurs & tous ceux qui admetent ce paradoxe, ſi dans le tems qu'ils ſoufrent une violente douleur à la main, je venois à leur marcher bruſquement ſur le pié ? n'eſt-il pas vrai qu'ils ne manqueroient pas de ſe plaindre de

ce que j'ajoûterois mal ſur mal, & de ce que je les ferois doublement ſoufrir ? ſe croiroient-ils aprés cela bien gueris, ſi pour tout reméde j'entreprenois de les conſoler chacun en particulier en ces termes : Non, Monſieur, ne vous plaignez pas ; vôtre mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites ; vous ne ſoufrez pas doublement : il eſt vrai que vous ſoufrez la douleur de la main ; mais ce n'eſt pas vous qui ſoufrez cêle du pié ; il y en a un autre qui la ſoufre : ou ſi vous voulez que ce ſoit vous, c'eſt un autre *vous*, tout diſtingué & tout diférent de vous-même : & ainſi ne m'acuſez plus de cruauté, & ne dites plus que vous ſentez de la douleur à la main & au pié. Je conviens que vous en ſentez à la main : mais il faut auſſi que vous conveniez ſuivant vôtre Filoſofie, que vous n'en ſentez point au pié : puiſque le *moi* de la main

n'eſt pas le *moi* du pié. Conſolez-vous donc, Monſieur, de vôtre douleur de main, vous ne ſentirez jamais que cêle-là, vous n'en aurez jamais qu'une à la fois ; & quelqu'autre mal qui arive aux autres parties du cors, vous n'en ſentirez rien ; chacune a ſon *moi* à part ; chaque *moi* ſent ſon mal, & tous ces *moi* ſont tres-diférens les uns des autres. De bone foi, y a-t-il lieu de croire que cete eſpêce de conſolation fût fort du goût de ces Meſſieurs ? & n'y a-t-il pas au contraire bien de l'aparence, que plûtôt que de s'en païer, ils aimeroient mieux renoncer à leur filoſofie ? tant il eſt vrai que l'idée que nous avons du *moi* eſt l'idée d'une choſe têlement indiviſible, qu'il eſt impoſſible d'y concevoir du partage, ſans perdre cete idée.

Autre preuve priſe de

Mais voici une autre raiſon qui me vient contre le ſyſtême de

ces Messieurs, & qui me paroît d'une grande force contre tous ceux qui donent du sentiment aux diférentes parties du cors : c'est qu'on peut fort bien sentir le mal d'une partie, sans avoir cete partie ; & que presque tous ceux à qui l'on a coupé quelque membre, come la main ou le pié, soufrent long-tems aprés de grandes douleurs de main ou de pié ; c'est-à-dire les mêmes douleurs que s'ils avoient encore leur main ou leur pié. Je me souviens que cete espece de paradoxe m'aïant un jour été proposé, & aïant peine à le croire, j'alai exprés aux Invalides pour m'éclaircir de ce fait ; & en aïant questioné un fort grand nombre ; j'en eus tant de témoignages que je m'en lassai. Hureux si j'eusse fait dés lors les réflexions que méritoit un fait si surprenant.

ce qu'on peut sentir la douleur d'une partie sans avoir cete partie.

On ne manquera pas de dire qu'il y a là de l'illusion. Il y en

a ſans doute, à croire avoir une main ou un pié qu'on n'a plus : mais il n'y en a point à ſentir la même douleur que ſi l'on avoit ce pié & cete main, quoiqu'on ne les ait plus. Cete douleur eſt tres-réêle, & abſolument la même que cêle qui ſeroit cauſée par la bleſſure de cete main & de ce pié, ſi on les avoit encore. En un mot, c'eſt le même *moi* qui ſent également la douleur de la main & du pié devant & aprés qu'on les a coupés. Y a-t-il rien de plus convaincant pour faire voir que ce *moi* n'eſt ni la main, ni le pié, ni aucune des parties du cors : mais que c'eſt quelque choſe de toute autre nature, ſuperieur à tout le cors, & qui abſolument pouroit ſentir, & être touché de divers ſentimens, ſans avoir aucun de ſes organes; en un mot, ſans avoir de cors ? Que ces réflexions me donent de joïe ! & que les découvertes que je fais,
me

me païent bien de la peine que j'ai eu à m'y metre ! Je conois certainement que je ne ſuis pas tout cors, come je l'avois crû jusqu'ici ; je ne doute point que je ne ſois composé d'un être qui en eſt tres-diférent ; & enfin j'ai fait cête découverte ſans avoir encore examiné que la ſeule fonction de ſentir, tant ce fond eſt fertile ; cela me done envie de tenter encore au premier loiſir, ſi ce fond ne me produira rien de nouveau.

QUATRIE'MES REFLEXIONS ſur le principe du ſentiment.

APRES un moment d'aplication ſur mes diverſes maniéres de ſentir, je m'aperçois que j'ai quelque choſe en moi qui juge tout d'un coup de mes divers ſentimens, qui diſcerne entre le ſon & l'odeur, entre la

douleur & le plaisir; que dis-je? qui discerne même entre douleur & douleur; qui me dit, de deux douleurs laquêle est la plus grande; & qui en marque l'excés d'une maniére assez précise. Cete réflexion me done, ce me semble, une assez bêle ouverture pour conoître quel est en moi le principe du sentiment; & j'espere y trouver une bêle preuve de la distinction & de la diférence de mon ame d'avec mon cors. Tâchons donc de la déveloper.

Que le cors, ni ses organes ne peuvent juger des divers sentimés que l'home éprouve dans l'usage des choses sensibles.

Certainement, il est necessaire que celui qui juge ainsi de mes divers sentimens, les éprouve : il faut que celui qui discerne entre plaisir & douleur, entre douleur & douleur, il faut dis je, que ce Juge, quel qu'il soit, sente & le plaisir & la douleur, & les diverses sortes de douleurs : car enfin pour juger juste, il faut comparer : puisque

le jugement n'eſt que la vûë du raport de deux choſes ; & pour comparer il faut conoître. Or pour conoître les ſentimens, il les faut ſentir : quelque deſcription qu'un home me faſſe d'un certain plaiſir, ou d'une eſpêce de douleur : je ne les conoîtrai point, ſi je ne les ſens, ou ſi je ne les ai ſentis. Quel eſt donc ce Juge ? car en le conoiſſant, je conoîtrai auſſi-tôt le principe du ſentiment. Qui eſt-ce qui décide ainſi de mes divers ſentimens ? eſt-ce l'œil ? eſt-ce l'oreille ? eſt-ce la langue ? eſt-ce le pié, ou la main ? quêle aparence ! quand il ſeroit vrai que toutes ces parties ſeroient capables de ſentiment, ce qui n'eſt pas ; l'œil ne pouroit juger que des couleurs, & non pas des ſons, ou des odeurs ; l'oreille ne pouroit juger que des ſons, & non pas des couleurs : la langue ne pouroit juger que des ſaveurs, & non pas des ſons ni

des couleurs ; la main ne pouroit juger que de ſa douleur, & non pas de cêle du pié ; enfin chaque partie du cors ne pouroit juger que du ſentiment qui lui convien-droit, & non pas des autres; puiſ-qu'êle ne les ſentiroit pas ; & que par conſequent êle ne les conoî-trois pas.

Mais je veux que la main, par exemple, jugeât de ſa douleur propre, & de cêle du pié. N'eſt-il pas vrai qu'êle ne manqueroit pas de juger ſa douleur, pour petite qu'êle fût, beaucoup plus grande que cêle du pié ? & qu'il n'y a pas une partie dans tout nôtre cors, quelque mépriſable qu'êle ſoit, qui ne ſe crût la plus malade ; qui ne jugeât ſon mal plus violent que celui de toutes les autres, & qui ne voulût qu'on l'aſſiſtât préférablement à la tête même ? Quels ſchiſmes cela ne produiroit-il pas dans l'œco-nomie du cors humain ? & dans

quel embaras cela ne nous jêteroit-il pas, lorſqu'il s'agiroit de les ſecourir ?

Il eſt certain cependant que ſans bruit, ſans diviſion, ſans embaras, j'ai quelque choſe en moi : ou plûtôt, j'ai un *moi* indiviſible, qui ſans preſque jamais ſe tromper, juge de mes divers ſentimens, & par mes ſentimens décide du bien & du mal, de la bone ou mauvaiſe diſpoſition de chaque partie. Et pourquoi en juge-t-il ſi juſte, ſinon parce que c'eſt lui ſeul qui en a le ſentiment? Et ainſi on me pique à la main ; mais c'eſt moi qui le ſens. L'air agité par un inſtrument bien touché, vient me fraper l'oreille : mais c'eſt moi qui en ai le plaiſir. Les parties d'une liqueur délicieuſe ébranlent en paſſant les filets de ma langue : mais c'eſt moi qui en ſens la douceur. C'eſt enfin ce *moi* unique qui ſent tout, qui diſcerne tout, qui juge de

Que ce qui en juge eſt quelque choſe de ſimple, & d'indiviſible, & d'incorporel.

tout. Que doit-on penser d'un tel *moi*, sinon que c'est quelque chose de tres-simple, tres-indivisible, & tres-diférent du cors & de toutes ses parties ?

Car enfin (pour recüeillir le fruit de tout ce que j'ai fait de réflexions sur ce sujet) si d'une part il est sûr que la main n'est pas le pié, ni que l'œil n'est pas l'oreille ; & si de l'autre il est évident que le *moi* qui répond à la main, est le même qui répond au pié ; & que le *moi* qui sent par l'œil est le même qui sent par l'oreille ; ne doit-on pas conclure que ce *moi* est quelque chose de diférent de toutes ces parties ; quelque chose qui ne se multiplie point à proportion de la quantité des organes ; quelque chose enfin qui n'est nulement corporel, mais qui est unique, simple & indivisible ?

Que cet être à qui convie-

Que si aprés cela je done à ce *moi* le nom d'ame, ne dois-je pas

demeurer persuadé que mon ame n'est pas simplement distinguée du cors : mais qu'êle en est toute diférente : & qu'ainsi n'étant ni corporêle, ni divisible, êle n'est nulement sujête aux divers changemens, ni aux diverses fortunes du cors ; & que par consequent êle ne doit pas perir avec lui ?

nent ces qualités, est ce qu'on apele ame.

Preuve de son immortalité.

Aprés cela, rien n'est capable de m'arêter sur le chapitre du sentiment. Je reconois la fausseté de mes préjugés : ce qui paroissoit paradoxe, m'est une verité : toutes mes dificultés s'évanoüissent, & je vois l'éclaircissement de tout.

Et premierement, je conçois qu'il n'y a que de la fausseté dans ces façons de parler : *Ma langue a du plaisir, mon pié a de la douleur*, & autres semblables ; puisque la langue & le pié n'étant que des parties du cors, êles sont incapables de plaisir & de douleur.

Expressions fausses ou confuses.

Je conçois en ſecond lieu, qu'il n'y a que de la confuſion dans ces autres expreſſions : *Je ſens de la douleur à la téte, du plaiſir aux mains*, & autres ſemblables ; parce que, quoiqu'êles marquent directement que c'eſt l'ame qui ſent le plaiſir & la douleur ; êles marquent auſſi indirectement que la tête & la main ont part à ces ſentimens : ce qui eſt confondre le vrai avec le faux. Aprés tout je ne voudrois faire procés à perſone ſur ces expreſſions : il importe peu de quêle maniére on parle, pourvû qu'on penſe bien.

Il ſeroit cependant plus juſte & plus exact d'uſer de cêles-ci : *J'ai mal au pié : la tête me fait mal*, & autres pareilles. Parce que la premiere de ces expreſſions, marque ſeulement qu'il y a quelque alteration & quelque déreglement dans la conſtitution des parties du pié, come quelque bleſſure, ou quelque contuſion ; ce

qui d'ordinaire n'a rien que de vrai, lorſqu'on uſe de ces expreſſions. Et la ſeconde marque ſimplement que le deſordre arivé à la conſtitution des parties de la tête, eſt la cauſe ocaſionêle du mal, c'eſt-à-dire, de la douleur que l'ame en reſſent : ce qui n'a encore rien que d'exact, pourvû qu'on en demeure là, & qu'on ne prétende pas marquer par là, que la tête & toutes les autres parties du cors aïent du ſentiment.

Mais, diſois-je, il y a quelque tems, eſt-ce que l'œil ne voit pas les couleurs, que l'oreille n'entend pas les ſons ? &c.

Mais, me répondrai-je aujourd'hui, eſt-il poſſible que des morceaux de chair, du moment qu'ils ſeront taillés, l'un en l'œil, l'autre en l'oreille, l'autre en bouche, &c. & que quelque fumée d'eſprits animaux coulera entre les filets dont ils ſont compoſés : eſt-il poſſible, dis-je, que

Qu'à proprement parler, l'œil ne voit point, &c.

ces morceaux de chair viendront à ſentir les couleurs, les ſons, les ſaveurs, & apercevoir les objets de dehors & leurs propres ſentimens ? Pour moi je ſuis perſuadé que ces morceaux de chair ſont abſolument incapables, & de ces ſentimens & de ces perceptions. Il eſt vrai que taillés come ils ſont, ils me paroiſſent tres-diſpoſés à recevoir & à tranſmêtre juſqu'au cerveau l'action des objets qui leur ſont propres ; & voila juſtement pourquoi ils ſont faits, & ce que l'on peut apeler, ſi on le veut, des noms de *voir*, *d'entendre*, *de goûter* & de *ſentir*, quoique ce ne ſoit pas parler fort juſte. Mais de prétendre que ces termes ainſi apliqués à ces organes, ſignifient quelque choſe de plus ; & de vouloir, par exemple, que le terme de *voir* atribué à l'œil, ſignifie qu'il aperçoit l'image que les objets de dehors impriment dans ſon fond

& qu'il en ſent les couleurs ; c'eſt ce que nul home de bon ſens, & qui l'aura un peu examiné, n'acordera jamais.

Mais enfin, diſois-je encore, ſera-t-il donc dit que les ſens ne ſentiront pas ?

Non cela ne doit pas ſe dire ; parce que cela eſt faux ; les ſens ſentent : mais il faut bien ſe garder de prendre les organes de nos ſens, pour nos ſens mêmes. L'œil, l'oreille, le nez, la langue, & toutes les parties du cors humain ne ſont que les organes de nos ſens : nos ſens ſont plus interieurs : ils ſont dans la partie la plus intime de nous-mêmes. En un mot, ils ſont dans nôtre ame ; & ces parties exterieures ne ſont ou que les fenêtres par leſquêles êle regarde ce qui ſe paſſe au dehors : ou que les inſtrumens dont êle ſe ſert pour en ſavoir des nouveles ; pour parler donc juſte, on doit dire qu'on voit par l'œil,

On ne doit pas conclure de là que les ſens ne ſentent pas.

qu'on entend par l'oreille, qu'on goûte par la langue, & ainsi du reste : mais non pas que l'œil voit, que l'oreille entend, que la langue goûte, &c. Il est aussi ridicule d'atribuer à ces organes de la conoissance & du sentiment, qu'il le seroit d'en doner au bâton d'un aveugle, parce qu'il s'en sert pour discerner le beau chemin d'avec le mauvais. Enfin ôtez l'ame du cors de l'home, cête ame, dis-je, que je comence à conoître, & que j'ai jusqu'ici si grossiérement méconuë; je ne vois plus rien dans ce cors que d'aveugle, que de sourd, que de stupide.

Je prévois neanmoins qu'on pouroit encore me demander d'où vient que je n'ai de sentiment que par l'entremise du cors, ou que lorsque quelques-unes de ses parties reçoivent quelque nouvel ébranlement.

Mais premiérement, outre

qu'il eſt faux que je n'aïe des ſentimens que par l'entremiſe du cors, puiſque j'en ai ſouvent qui n'y ont nul raport, come le plaiſir que j'ai quelquefois d'avoir fait une action loüable : ou le chagrin de n'avoir pas réüſſi dans une entrepriſe ; ce qui conſtament n'eſt point excité par le cors.

Je réponds en ſecond lieu, que cela feroit voir tout au plus qu'il y auroit union entre mon cors & cête partie de moi-même qui ſent : mais come cela ne feroit rien pour le dénoüement de la queſtion que j'examine préſentement, & qu'aparemment je tirerai plus de lumiere de certains ſchiſmes, certains combats interieurs que je remarque chez moi ; il faudra faire de ceux-ci à mon premier loiſir, le ſujet de mes réflexions, me reſervant à traiter en un autre tems le chapitre de l'union. Preuve de l'union.

CINQUIE'MES REFLEXIONS *sur le principe des combats interieurs & de la liberté.*

LA peine que j'ai euë à me rendre en ce lieu, & à resister au mouvement de mon cors que le divertissement entraînoit ailleurs, me conduit assez naturêlement au sujet que je me proposai la derniere fois d'examiner. En éfet, je sens en moi assez souvent de certains schismes & de certains combats interieurs. Il y a quelque chose qui combat fréquemment contre mon cors, qui le tient dans des situations contraintes, qui le fatigue par de grands travaux, qui fait violence à son temperament, qui s'opose à sa conservation, & qui l'exposé même quelquefois malgré lui, au peril évident d'ê-

Combats interieurs.

tre détruit. Combien de fois ai-je éprouvé ce combat dans des ocasions perilleuses où il y avoit quelque gloire à aquerir ? pendant que mon cors frapé de la présence des objets funestes qui le menaçoient, faisoit éfort pour les éviter, & se disposoit de lui-même à la fuite ; je sentois en moi quelque chose qui s'oposoit à son penchant, qui le retenoit, qui le fixoit, qui le soûtenoit par des vûës de gloire & d'ambition, & qui enfin ; malgré toutes ses dispositions au mouvement, le rendoit immobile ? Que si nonobstant l'éfort de ce je ne sai quoi contre mon cors, celui-ci venoit à chanceler ; que si au bruit têrible des coups de canon & à la vûë du carnage, il lui arivoit ou de pâlir, ou de baisser seulement la tête ; de quêle impression de honte & de confusion ne me sentois-je pas frapé, & quels éforts ne faisois-je point

pour lui faire prendre une ſituation & une contenance plus aſſûrée ? J'ai mile experiences de ces ſortes de combats interieurs.

Le cors ſeul n'en peut être le principe.

Mais quel en eſt le principe ? quels en ſont les Athletes ? il en faut du moins deux pour un combat. Si donc, je ne ſuis qu'un ſeul être, ſi je ſuis tout cors : ou, ce qui eſt la même choſe, ſi mon ame n'eſt que corporêle, qui eſt-ce qui combat ainſi contre mon cors ? un même être ſe combat-il ſoi-même ? ſe détruit-il ſoi-même ? il me ſemble que chaque être tend de ſoi à ſa conſervation; & je m'aperçois bien qu'en éfet mon cors a tout ce qu'il faut pour éviter les ocaſions perilleuſes, & qu'il eſt tout diſpoſé à s'en dégager lorſqu'il s'y trouve inopinément. Qui eſt-ce donc qui l'y retient ainſi malgré lui ? qui eſt-ce qui l'oblige à atendre ſa ruine, & à ſe faire tailler en piéces, plûtôt que de reculer ? eſt-ce la

matiére ſubtile qui combat contre la groſſiére ? eſt-ce le cœur ou le cerveau qui avec le ſang plus ou moins ſubtil, combatent contre le reſte du cors ? J'ai oüi parler d'un certain combat des quatre qualités dans le cors humain : n'eſt-ce donc point le chaud qui combat contre le froid ; ou le ſec qui s'opoſe à l'humide ? que tout cela eſt ridicule ! qu'il y auroit d'extravagance à expliquer ce combat de quelcune de ces maniéres ! & qu'il eſt impoſſible d'en trouver de moins déraiſonables, quand on ne reconoît dans l'home rien que de corporel !

J'ai remarqué que ce je ne ſai quoi qui combat contre le cors ſe ſoûtient & retient le cors par des vûës de gloire & d'ambition. Que peut-on donc trouver dans le cors qui ſoit capable de ces vûës ? quêle eſt cêle de ces parties qui ſoit propre à être tou-

Ils prouvent que nous ſomes cōpoſés de deux êtres dont l'un eſt tres diférent du cors.

chée de ces ſentimens, & à ſe piquer de gloire & d'honeur ? eſt-ce le cœur ? eſt-ce la tête ? les eſprits animaux à force de ſe remuer & de s'élever en haut, viendront-ils juſqu'à aimer la gloire, & à former un deſſein d'ambition ?

Nul de ces partis ne me paroît raiſonable ; & je me vois encore ici agréablement réduit à reconoître que je ſuis composé de deux natures tres-diférentes, ſavoir du cors, & d'un être qui n'eſt rien de corporel ; & qui eſt capable d'aimer la gloire & d'avoir de l'ambition : mais j'aperçois encore une autre preuve de cete verité.

Liberté. Quelques guêres & quelques troubles que je ſoufre chez moi, je ſens bien neanmoins qu'il y a toûjours quelcun qui eſt abſolument le maître, qui eſt *libre*, qui diſcerne, qui choiſit, & qui ſe détermine ſi librement à un parti,

qu'il peut en prendre un tout oposé. Je ſuis auſſi certain de cela, que je ſuis ſur de ma penſée, lorſque je penſe : le ſentiment interieur & inconteſtable que j'ai de ce qui ſe paſſe en moi, m'aſſûre également de l'un & de l'autre. Quel eſt donc le principe de ma liberté ? qui eſt le maître chez moi ? eſt-ce le cors ? eſt-ce par le cors que je ſuis libre ? mais il n'eſt rien de ſi aiſé que de le garoter & de l'enchaîner : au lieu que je ſens bien que toutes les creatures enſemble ne ſauroient enchaîner ma liberté. Je ſuis libre dans les fers ; & pendant que mon cors eſt à la cadêne, il y a quelcun chez moi qui joüit d'une pleine liberté ; qui paſſe ſans ceſſe d'un objet à un autre, qui parcourt avec une merveilleuſe facilité toutes les parties de la têre ; qui dans un clin d'œil ſe tranſporte dans les cieux, en meſure l'étenduë, & ſe précipite quand

Que le cors n'en peut être le principe.

il lui plaît dans les abîmes. Ne faut-il donc pas reconoître que ce quelcun n'est point cors, qu'il est beaucoup au dessus du cors, qu'il lui est superieur en toute maniére, & qu'il en est si diférent qu'il échape aux prises de toutes les puissances, & qu'il élude toutes les forces de la nature, pendant qu'il ne faut qu'un filet pour arêter le cors.

Qu'êle prouve dans l'home la necessité d'un être tout diférent du cors.

Mon cors est emporté dans toutes ses fonctions par une espêce de necessité : il ne se remuë pas proprement de lui-même : il est remué par les cors étrangers qui le frapent ; & ce n'est qu'une aveugle impetuosité qui le transporte vers les objets des sens : au lieu que je sens en moi quelcun qui se meut de lui-même, qui délibere, qui choisit, qui se détermine avec conoissance, qui se possede, qui est le maître de ses actions, qui n'agit en toutes choses que par le libre mouve-

ment de ſa volonté. Qui ne reconoîtroit, à ce coin, les caractéres de deux natures tres-diférentes ?

SIXIE'MES REFLEXIONS ſur le principe des idées ſpirituéles des jugemens, des réflexions, des raiſonemens & des inclinations.

Fonctions purement ſpirituêles.

PLUS je m'examine, & plus je trouve en moi de fonctions dont le cors ne peut être le principe. Je n'ai pas ſimplement des idées ſenſibles ; j'en ai de toutes ſpirituêles : j'ai l'idée de la ſageſſe, de la verité, de l'infini, de l'ordre, de Dieu même, & mile autres pareilles, qui conſtament n'ont rien de corporel. Je ne juge pas ſeulement des ſons & des couleurs, du plaiſir, de la douleur, & de tous les autres ſentimens : mais je juge des cieux,

des astres, des planêtes, de la têre, des plus sublimes verités, de Dieu-même; & j'ai quelque chose en moi dont je me sers, come d'une mesure universêle, pour conoître les raports de toutes choses: je ne conois pas simplement le raport des choses; j'aperçois aussi le raport qui se trouve entre les raports des choses; c'est-à-dire, que je raisone: le raisonement n'étant que la vûë du raport des raports des choses; & come je puis apercevoir le raport qui se trouve entre les raports des raports des choses à l'infini, je dois reconoître que je suis capable d'une longue suite de raisonemens, qui par la liaison qu'ils ont entr'eux, forment une espêce de chaîne infinie.

Non seulement je conois la verité, mais je sens que j'aime le bien, & que je me porte à tout ce qui me paroît tel; je l'aime si invinciblement, que je ne puis

aimer le mal, s'il ne prend les livrées du bien ; & ce n'est que que par cet amour du bien indéterminé que je veux tout ce que je veux. En un mot, cela veut dire que je suis capable de desirs, d'inclinations & de volontés.

Enfin je ne suis pas simplement capable d'idées spirituêles, de jugemens, de raisonemens & d'inclinations ; je suis capable de réflexions & de retours sur moi-même. Je réflechis sur mes idées, pour voir si êles sont nêtes ; je réflechis sur mes jugemens, pour voir s'ils sont vrais ; je réflechis sur mes raisonemens, pour voir s'ils sont justes & exacts ; je réflechis sur mes inclinations, pour voir si êles sont droites. Toutes ces fonctions se trouvent en moi, & j'en suis persuadé par un sentiment interieur si certain que je ne puis le desavoüer.

Quel est donc le principe de cés grandes fonctions ? sera-ce le

Que le cors n'en peut être

le principe. cors, ou une ame corporêle? Peut-on concevoir que le cors, c'est-à-dire, une masse de chair taillée & figurée de têle & têle façon, je veux dire, de maniére à former des yeux, des oreilles, un nez, une bouche, &c. que cete masse de chair, dis-je, puisse former des idées spirituêles, apercevoir la justice, la sagesse, la verité, s'apercevoir ou se conoître êle-même? Peut-on penser serieusement qu'un vent, une vapeur, une fumée d'esprits animaux qui coule dans mes chairs, & se répand dans mes organes, soit capable de juger; c'est-à-dire, d'apercevoir le raport des choses? Est-ce que ces esprits en boüillonnant & circulant dans ma tête, composent la suite des démonstrations, & font cet admirable enchaînement de consequences qu'on aperçoit quelquefois d'une simple vüë? Y a-t-il enfin quelque aparence que tout

tout ce composé d'organes materiels & d'esprits animaux soit capable de réflexions, de revûës, de retours, d'examens, de volontés, de desirs, d'inclinations pour le bien? que ce tout, dis-je, pétri de bouë, soit quelque chose de propre à résoudre des questions & des problêmes? mais si cela est, d'où vient que dans la résolution des questions un peu abstraites & dificiles, on bouche les organes des sens autant qu'on le peut, on se dégage de la matiére, on arête ses mouvemens, & on empêche que par leur moïen, êle ne fasse quelque impression sur cête partie de nous-mêmes qui entreprend de résoudre les questions? tout cela ne prouve-t-il pas clairement que cête partie n'est rien de corporel?

Pour moi je n'aime pas à changer légerement de sentiment; quelque plaisir que je sente dans

les découvertes que je fais, j'ai quelque honte de quiter mon premier ſyſtême; je voudrois bien pouvoir raiſonablement m'en défendre, & conſerver au cors & à une ame corporêle, le droit que j'ai crû qu'ils avoient, d'apercevoir, de douter, de juger, de raiſoner & de réflechir: mais de bone foi, je n'en vois pas le moïen. Car enfin, que ne me dit-on donc en quêle ſituation mon cors ſe doit mêtre, pour former une conoiſſance? que ne me dit-on de quêle figure doit être une perception ou un doute: de quêle longueur doit être un jugement? quel débandement de reſſorts il faut pour former un raiſonement? & enfin, quêle eſpêce de mouvement doit avoir cête vapeur d'eſprits, que j'apelois mon ame, pour former des deſirs, des inclinations, des réflexions? Plus j'y penſe, plus je cherche, plus je m'y aplique, &

moins je vois qu'une matiére, de quelque maniére qu'êle puiſſe être figurée, en rond, en quarré, en ovale, puiſſe être une perception, ou un doute: plus je médite, moins je comprens qu'une vapeur, de quelque maniére qu'êle ſoit agitée, en ligne droite, ou circulaire, ſpirale, ou parabolique; de bas en haut, ou de haut en bas, puiſſe devenir un raiſonement, ou une réflexion; & enfin, ce n'eſt que l'impoſſibilité d'expliquer ces fonctions par le cors qui me contraint pour ainſi dire, à reconoître que j'ai une ame qui ne tient rien du cors, & qui eſt dans un degré bien éminent au deſſus de lui. Mais come ce fait, ainſi qu'on me l'a fait remarquer, eſt abſolument déciſif pour l'immortalité, il faut doner à cête découverte tout le jour dont êle eſt capable, en dévelopant tout ce que je pourai conoître de la na-

ture de cête ame. Ce ſera pour mes premiers momens de réflexion.

SEPTIE'MES REFLEXIONS *ſur la nature de l'Ame.*

LA premiere penſée dont je me ſens frapé à mon retour chez moi, & dans le plus intime de moi-même, c'eſt le ſouvenir d'une de mes réflexions de ces jours paſſés. Je remarquai que je pouvois ſentir la douleur des piés & des mains, ſans avoir ni mains ni piés; & come il en eſt de même de toutes les autres parties du cors, j'inférois qu'abſolument je pouvois avoir tous les mêmes ſentimens auſquels je ſuis ſujet, quand je n'aurois point d'organes, point de cors.

A ne conſulter que la

Mais ſi cela eſt, d'où puis-je donc ſavoir ſi j'ai un cors? je ne

J'ai crû jusqu'ici que sur la foi des sentimens que j'en avois : & je vois présentement qu'il n'est pas sûr de s'y fier. Cela est étrange ! il n'y a que quelques jours que je ne croïois être, que parce que je pensois être cors ; & aujourd'hui il se trouve que je ne suis pas même sûr d'avoir un cors. Mais suis-je bien sûr d'exister moi-même? Puisque l'existence de ce cors que je prenois pour moi-même n'est pas sûre ; qui m'assûrera de l'existence de têle autre chose que je voudrai prendre pour moi-même ?

raison & le sentiment, l'existence du cors nous est bien moins certaine que cêle de l'ame.

Car enfin, quel est ce moi-même, & que suis-je présentement ? je ne puis trop me faire cête question.

J'ai remarqué dans mes premieres réflexions, & tout fraîchement encore dans les dernieres, que mon moi-même est un *moi sentant*, *cherchant*, *doutant*, *jugeant*, *raisonant*, *voulant*, *refle-*

chiſſant: mais qui m'aſſurera que mon exiſtence ſoit plus en ſûreté ſous ces livrées, que ſous cêle d'un cors que peu s'en faut que je ne prêne pour un fantôme? Ce qui fait que je doute ſi j'ai un cors, c'eſt que je puis me concevoir ſans cors: je puis ſentir ſans cors : juger ſans cors, raiſoner ſans cors, réflechir ſans cors : mais ne puis-je pas auſſi me concevoir ſans ces diverſes fonctions que je viens de marquer? ne puis-je pas ne point *ſentir?* ne puis-je pas ne point *chercher*, ne point *douter*, ne point *juger*, ne point *raiſoner*, ne point *réflechir*? oüi, ſans doute. Je ne *ſens* pas toûjours ; je ne *cherche* pas toûjours; je ne *juge* pas toûjours : je ne *raiſone* pas toûjours ; je ne *réflechis* pas toûjours. Qui m'aſſurera donc de l'exiſtence de mon *moi ſentant*, *cherchant*, *jugeant*, *raiſonant*, *&c*? J'avouë que cête réflexion me déſole, & je co-

mence à craindre que je ne ſois pas, moi qui réflechis.

Mais que je ſuis bon ! ſi *je crains* ; ne vois-je pas que *je ſuis* ? ſi *je réflechis* ; n'eſt-il pas viſible que *je ſuis* ? ce qui n'eſt pas, peut-il ou craindre ou réflechir ?

Cependant je puis ceſſer de craindre ; je puis ceſſer de réflechir ; qui m'aſſurera donc alors de mon exiſtence ? Peut-être que ceſſant de craindre & de réflechir, je ſentirai, je jugerai, je raiſonerai ; & ſoit que je ſente, que je juge, ou que je raiſone, j'en inférerai toûjours ſûrement que je ſuis.

Mais ne puis-je pas auſſi ceſſer de ſentir, de juger & de raiſoner ? ceſſerai-je donc d'être alors : & l'exiſtence de mon *moi* deviendra-t-êle auſſi journaliere & auſſi changeante que ces diverſes livrées dont je l'habille ?

D'ailleurs je cherche qui je ſuis : je cherche ce que je ſuis :

je cherche la nature & l'eſſence de mon *moi*. L'eſſence des êtres, doit ce me ſemble, être quelque choſe de fixe & de conſtant : & je ne produis pour la mienne, rien que d'inconſtant & de changeant. Sûrement je ne me conois pas encore.

La perception eſt ce qu'il y a de plus fixe & de plus conſtant dans l'home.

Cependant, il me ſemble qu'au travers de cête étrange mutabilité j'entrevois quelque choſe de fixe, de conſtant & d'uniforme. Si je ſens du plaiſir ou de la douleur ; *je m'aperçois* de mon plaiſir ou de ma douleur ; ſi je doûte de quelque choſe ; *je m'aperçois* de mon doute : ſi je juge ; j'ai *perception* de mon jugement : ſi je raiſone ; j'ai *perception* & ſentiment interieur de mon raiſonement : ſi je réflechis ; je *m'aperçois* de mes réflexions mêmes. Et ainſi dans toutes mes autres fonctions, la *perception* eſt ſi néceſſairement enfermée, qu'on perd l'idée de ces fonctions dés qu'on

en ôte la *perception*.

Ne ſerois-je donc point un *moi apercevant*? En éfet, je me ſouviens préſentement de l'avoir remarqué plus d'une fois dans mes réflexions précedentes : & dans le détail que je viens de faire des facultés & des fonctions qui m'apartienent, je ne devois pas avoir omis cêle-ci ; puiſqu'aparement êle me ſervira plus que pas une à m'aſſurer de mon exiſtence & de mon eſſence. Continuons donc de faire ſur les fonctions de l'ame, la même analiſe dont je me ſuis ſervi à l'égard des fonctions du cors ; & voïons ſi je puis me concevoir ſans *perception*, ſans faculté d'apercevoir ; & ſi je puis être ſans être *apercevant*.

On ne peut pas concevoir un eſprit ſans perception.

Je vois tout d'un coup qu'il y a contradiction, que je me conçoive ſans faculté d'apercevoir : car il eſt viſible que ſi je me conçois, je m'aperçois ; & plus vi-

ſible encore, que ſi je m'aperçois, j'ai la faculté d'apercevoir.

Il n'eſt pas plus poſſible que je me conçoive come étant actuêlement ſans *perception* : puiſque ma conception ſeroit êle-même une *perception actuêle.*

Mais ne pourois-je point me concevoir come pouvant être un jour ſans perception, come pouvant ceſſer *d'apercevoir.*

L'un & l'autre ſont impoſſibles, s'il eſt vrai que je ne puiſſe avoir nule conoiſſance certaine, ni de mon exiſtence, ni de mon eſſence, que par le ſentiment interieur que j'ai de ma *perception*, & qu'en me regardant come un *moi apercevant*; encore une fois je ne puis me concevoir, s'il eſt vrai que par de-là la perception, je ne trouve plus en moi rien de réel : car cela ſuposé, il eſt viſible que la *perception* ôtée, je ne pourois plus me concevoir come pouvant être ſans perception.

Or il eſt ſûr que par de-là la perception, je ne trouve plus en moi rien de réel ; non plus que par de-là l'étenduë, je ne découvre plus rien dans le cors. Il eſt ſûr que je n'ai de conoiſſance certaine de mon eſſence, ni de mon exiſtence, que par le ſentiment interieur que j'ai de ma perception. Ce n'eſt qu'en me regardant come un *moi apercevant* que je me puis convaincre que je ſuis : par quelqu'autre endroit que je me prêne, ſoit par le cors, ou par les autres perfections que je conçois m'apartenir; il s'en faut beaucoup que la preuve de mon exiſtence ſoit convaincante. Car à l'égard du cors, pourquoi ne pourois-je pas me laiſſer ébranler par les raiſons des Académiciens, qui ſoûtienent qu'il n'eſt pas ſûr que j'en aïe un ? Il m'eſt quelquefois arivé pendant le ſomeil, de croire en avoir un de dix ou douze piés de hauteur:

Ce n'eſt que ſur la perception qu'on peut s'aſſurer de ſon exiſtence.

& j'ai reconu à mon réveil, que ce n'étoit qu'une illusion. Que sai-je si ce n'en est pas aussi une, de croire pendant la veille, que j'ai un cors de cinq ou six piés? La plûpart des Invalides ont été un tems à croire, pendant la veille même, qu'ils avoient encore les bras & les jambes qu'ils n'avoient éfectivement plus. Y a-t-il donc tant de diférence entre les parties & le tout, que qui tombe ainsi dans l'erreur à l'égard des parties, n'y puisse pas tomber à l'égard de tout le cors? n'y suis-je pas éfectivement tombé moi-même, en me prenant pendant un fort long-tems pour le cors, quoique sûrement je ne sois rien du cors? & si je me suis trompé en me prenant pour un cors, moi qui ne suis point cors, ne puis-je pas me tromper de même croïant en avoir un, quoique peut-être je n'en aïe point? Que deviendra donc la

certitude de mon exiſtence, ſi êle n'eſt fondée que ſur le cors ? je ne la trouve pas plus ſolidement établie, en l'apuïant ſur les autres fonctions ſpirituêles dont j'ai fait tantôt le dénombrement. Car enfin, come je l'ai déja remarqué, je ne *ſens* pas toûjours, je ne *juge* pas toûjours, je ne *raiſone* pas toûjours. Tout cela pouroit donc bien m'ébranler, & me faire craindre l'erreur, lorſque je prouve mon exiſtence par cêle du cors & de mes autres perfections.

Mais je ſuis ſûr que rien ne peut m'ébranler dans la certitude que j'ai de mon exiſtence, pourvû que je ne la fonde que ſur la *perception*, & que par le *moi* qui exiſte, je n'entende que le *moi apercevant*. Quoiqu'il arive, & quelque ſupoſition qu'on faſſe : que je veille ou que je dorme : que je rêve ou que je

raiſone : que je réflechiſſe, ou que je ne réflechiſſe pas : il n'y aura jamais d'erreur, ni d'illuſion à croire que *je ſuis*, & que *je ſuis un être apercevant*. Mais pourquoi ne puis-je pas me tromper en cela, come dans le reſte ? c'eſt que ſi je me trompe, *je ſuis*; ce qui n'eſt pas, ne pouvant ſe tromper. Si je me trompe, *je ſuis un être apercevant*, puiſque l'erreur n'eſt qu'une fauſſe perception. Et ainſi la ſupoſition de mon erreur même, établiroit mon exiſtence. Tant il eſt vrai que ce n'eſt que ſur la *perception* que je puis établir ſûrement cête exiſtence.

La perception ſeule eſt eſſentiêle à l'eſprit.

Mais ce n'eſt auſſi que ſur la même perception que je puis établir ſolidement mon eſſence & ma nature. L'un ſuit néceſſairement de l'autre. Car puiſque ce n'eſt qu'en me regardant come un être *apercevant*, que je puis avoir une entiere certitude de mon exiſ-

tence ; il s'enſuit que la perception eſt l'unique atribut ſur lequel je puiſſe ſolidement apuïer mon eſſence.

L'eſſence des choſes, come je l'ai déja remarqué, doit être immuable ; & de tous les atributs que je conois m'apartenir, je ne vois guéres que celui-ci qui ſoit fixe & invariable.

Si tous les autres atributs le ſupoſent néceſſairement, & qu'il n'en ſupoſe aucun ; il doit être le premier, & celui duquel dépendent tous les autres, come de leur principe. Or *les autres atributs le ſupoſent* : car ces conſéquences ſont néceſſaires. *Je juge : donc j'aperçois. Je raiſone : donc j'aperçois. Je ſens : donc j'aperçois. Je réflechis : donc j'aperçois* : & ainſi du reſte. *Il n'en ſupoſe aucun* : car je ne puis pas retourner ces conſequences, & dire ; *j'aperçois : donc je juge. J'aperçois : donc je raiſone* : & ainſi du reſte. Car

je puis apercevoir, ſans juger, ou raiſoner. La perception eſt donc le principe & le ſujet de tous mes divers atributs.

Enfin j'ai déja remarqué que je pouvois me concevoir ſans les autres atributs : mais jamais ſans celui-ci, jamais ſans perception. L'eſſence d'une choſe peut-êle être marquée à plus de divers caractéres ? & ainſi j'explique en deux mots toute l'eſſence de mon *moi*, en diſant que c'eſt un *moi apercevant*.

Aprês tout ce que j'ai découvert de cet admirable *moi*, je ne dois plus heſiter à l'apêler du nom *d'eſprit* ou *d'ame*; & je ne doute plus que ce ne ſoit ce même être dont veulent parler ceux qui tienent pour l'immortalité. Quoique c'en ſoit, je veux deſormais pour mon uſage, le regarder & l'apêler ainſi.

Par cête hureuſe découverte, je me vois tout d'un coup afran-

chi de bien des préjugés & des erreurs sur le sujet de mon ame. Je ne la prendrai plus desormais ni pour quelque configuration des parties du cerveau, ni pour un air, ni pour un vent, ni pour une flâme, ni pour le mouvement des esprits animaux qui raïonent entre les parties les plus grossiéres du cors : mais je la regarderai come *un être essentiélement apercevant*.

Ele est la source d'où émanent les proprietés de l'ame.

Je ne sai si j'en ai toute l'idée qu'on en peut avoir : mais instruit par le sentiment interieur que j'en ai, qui me paroît incontestable, je la conois ce me semble assez, pour en démontrer par la seule perception, non seulement les proprietés que j'ai jusqu'ici découvertes dans mon *moi*, come son immaterialité, ou sa distinction réële d'avec le cors; son unité, son indivisibilité, sa spiritualité, & sa liberté: mais aussi son immortalité,

dont j'ai neanmoins déja eu tant de fortes preuves. Ce ſera le ſujet de mes premieres réflexions, aprês avoir pris un peu halene.

HUITIE'MES REFLEXIONS ſur les proprietés de l'Ame.

COME l'eſſence d'une choſe doit être la ſource des proprietés qu'on y remarque ; j'aurai une nouvêle & excelente preuve que l'eſſence de mon ame conſiſte dans la *perception*, ſi par êle ſeule j'en puis démontrer toutes les proprietés qui me ſont conuës, & que j'ai marquées dans mes dernieres réflexions. Voïons donc ſi j'en pourai venir à bout.

Et premiérement pour l'*immaterialité* de mon ame, ou ſa diférence d'avec le cors, je la vois ce me ſemble, clairement renfermée dans l'eſſence que je viens

de lui atribuer, c'eſt-à-dire, dans la *perception* : car plus je compare cêle-ci avec l'idée que j'ai du cors, je veux dire avec *l'étenduë*, plus je vois qu'êles ne tienent rien l'une de l'autre, & que par conſequent l'être *apercevant* & l'être *étendu* ſont réêlement diſtingués & diférens l'un de l'autre.

En éfet, je ne puis pas ſimplement concevoir l'un ſans l'autre, je puis même les concevoir avec mutuêle excluſion, & les nier formêlement l'un de l'autre ; je veux dire, que je puis non ſeulement concevoir diſtinctement l'être étendu, ſans l'être apercevant ; & l'être apercevant ſans l'être étendu ; je puis même exclure formêlement de l'idée que j'ai de l'être étendu, tout ce qui apartient à l'être apercevant ; come de ſentir, de juger, de vouloir, de raiſoner, &c. ſans perdre pour cela

l'idée du cors : & au contraire je puis exclure de l'être apercevant tout ce qui apartient à l'être étendu, come d'être figuré, d'être situé, d'être grand, ou petit, &c. sans afoiblir ou obscurcir la conoissance que j'ai de mon ame. Peut-il y avoir une marque plus certaine de distinction réêle entre deux substances ?

J'ai remarqué dans mes dernieres réflexions, qu'absolument je pouvois douter de l'existence de mon cors; sans pouvoir neanmoins jamais douter de l'existence de mon ame prise pour un être apercevant; en faut-il davantage pour faire voir que ces deux êtres peuvent être conçûs l'un sans l'autre; exclus l'un de l'autre ? & que par consequent ils sont réêlement distincts & diférens l'un de l'autre ?

Mais cela prouve aussi que mon ame ne peut être une modalité, ou une maniére du

cors, come quelques-uns le prétendent. Car, ſans comter que mon ame n'a nulement l'air d'une *modalité*; mais plûtôt celui d'une *ſubſtance*; puiſqu'êle eſt, come nous l'avons vû, le ſujet d'un ſi grand nombre d'atributs; il faut ſavoir de plus, qu'une *maniére d'être* n'étant, ainſi que je l'ai remarqué dans mes premieres réflexions, que l'être même de têle façon; il n'eſt pas poſſible de concevoir une maniére d'être, ſans l'être dont êle eſt maniére, & beaucoup moins en excluant cet être. L'idée de la rondeur, par exemple, échape à l'eſprit dés qu'on en exclud l'étenduë; parce que la rondeur n'eſt que l'étenduë même terminée de têle façon, que tous les points de ſa ſurface ſoient également diſtans du centre. On conçoit cependant parfaitement bien l'ame, ou *l'être apercevant*, ſans le cors, & même en ex-

cluant tout cors, & ſupoſant à plaiſir qu'il n'y en a point, ainſi que je l'obſervai dans mes dernieres réflexions ; il n'eſt donc pas vrai que mon ame ſoit une maniére du cors.

Enfin faut-il tant d'éforts pour reconoître l'extrême diférence qu'il y a entre l'ame & le cors ? la plus petite réflexion ſur la nature de l'étenduë, & ſur cêle de la perception ne devroit-êle pas ſufire pour reconoître que ces deux ſubſtances n'ont preſque rien de comun : car come tous les atributs du cors dont j'ai fait la revûë au comencement de mes réflexions, enferme nécellairement *l'ètenduë* : & que ceux de l'eſprit dont je viens de faire un petit détail, enferment également la *perception* ; il eſt viſible que ces deux ſubſtances ne diférent pas moins par le reſte de leurs atributs, que par la perception & l'étenduë, qui pour-

tant ſont têlement diférentes, que je puis les concevoir diſtinctement l'une ſans l'autre, & même avec excluſion mutuêle.

En deux mots, je comprens tout ce que j'ai penſé là-deſſus. On ne peut pas concevoir un être ſans ſon eſſence, c'eſt-à-dire, ſans lui-même : je conçois tres-bien mon ame ſans le cors & ſans rien de corporel : donc mon ame n'eſt ni cors, ni rien de corporel : êle eſt donc parfaitement immateriêle.

2. Il ne me paroît pas moins aiſé de me convaincre de ſon *unité*, c'eſt-à-dire de me convaincre qu'êle eſt *unique*, & que je n'ai qu'une ame : car come toute ſon eſſence eſt d'apercevoir ; non ſeulement je ſens bien qu'il n'y a en moi qu'un être *apercevant*, qu'un *j'aperçois* : je conçois même qu'on n'y en peut mêtre un ſecond, qu'il ne ſoit tout diférent de moi-même : en L'unité.

un mot, que l'idée de mon moi apercevant, exclut tout autre *moi apercevant*, & qu'il y a contradiction qu'il y en ait plus d'un en moi.

La liberté. 3. Pour la *liberté*, je veux dire cête puissance que j'ai de vouloir ou de ne pas vouloir, d'aimer un bien particulier ou de ne le pas aimer, ou même d'aimer tout le contraire : il me paroît qu'êle n'est qu'une suite de la puissance que j'ai d'apercevoir. Car 1°. je conçois qu'un être essentiêlement apercevant doit avoir la puissance de se porter vers les objets de ses perceptions, & d'aimer le bien qu'il aperçoit; & c'est ce qui s'apêle capacité de vouloir. 2°. Un esprit essentiêlement apercevant, ou intelligent, doit pouvoir apercevoir & se representer successivement tout ce qui est intelligible, come il peut aimer tout ce qui est aimable, Il n'en faut pas plus,

ce

ce me ſemble, pour prouver ſa liberté par raport aux biens particuliers ; car come nul de ces biens ne renferme tous les biens qu'il eſt capable d'aimer ; quelque bien particulier qui ſe preſente à lui, il n'eſt point porté invinciblement à l'aimer : & ainſi il peut par cête puiſſance qu'il a de ſe repreſenter & d'apercevoir divers biens ; il peut, disje, par la diverſité de ſes idées, faire diverſion à ſon amour, lui doner le change, & s'empêcher d'aimer ce qui paroiſſant aimable, ne l'eſt pas aſſez pour le remplir. Et ainſi il eſt viſible que l'eſprit peut aimer, ou ne pas aimer. Mais come le bien univerſel eſt capable de le remplir, il eſt invinciblement porté à l'aimer lorſque ce bien eſt clairement conu, & que cête évidence n'eſt point traverſée par des ſentimens & des goûts contraires. Il n'a point alors de liberté

d'indiférence par raport à ce bien; & c'eſt pourquoi je n'ai parlé de ſa liberté que par raport aux biens particuliers.

L'indiviſibilité.

4°. *L'indiviſibilité* de l'ame eſt encore une ſuite néceſſaire de ſa nature. Le *moi apercevant*, ou, pour parler ainſi, le *j'aperçois* ne ſoufre point de partage; & je défie qu'on me done, ou qu'on conçoive la moitié, le tiers, ou le quart d'une perception.

D'ailleurs ce qui n'a nule étenduë n'eſt point diviſible; l'être apercevant n'a nule étenduë; puiſque, come je viens de le prouver, il n'eſt ni cors, ni rien de corporel; & qu'enfin il eſt parfaitement immateriel.

La ſpiritualité.

5°. La ſpiritualité de mon ame ne me done pas plus d'embaras: car où l'on entend par une ſubſtance ſpirituêle, une *ſubſtance penſante*; & rien n'eſt plus penſant qu'un être eſſentiêlement apercevant; où l'on entend une ſubſ-

tance qui n'a point de parties; & il n'eſt pas poſſible d'en concevoir dans un être auſſi indiviſible que je viens de prouver que l'eſt mon ame, ou le *moi apercevant*; & c'eſt pour cela que je l'apêle indiférement du nom *d'ame*, ou *d'eſprit*.

6°. Enfin j'ai préſentement tout ce qu'il faut pour démontrer inconteſtablement *l'immortalité* de mon ame. La queſtion de fait eſt pleinement réſoluë. Je ſuis ſûr que je ne ſuis pas tout cors. J'ai une ame qui n'eſt rien du cors, c'eſt-à-dire, ni partie, ni modalité du cors : qui ne tient rien du cors : qui m'eſt beaucoup plus eſſentiêle que le cors; & qui n'en eſt pas ſimplement diſtincte; mais même ſi diférente, qu'à la réſerve des atributs généraux *d'être* & de *ſubſtance*, êle n'a rien de comun avec lui. Je ſai certainement que cête ame eſt *immatériéle*, *indiviſible* & *ſpirituêle* : en

L'immortalité.

faut-il davantage pour résoudre la question de droit, je veux dire, pour décider si cête ame est immortêle ou non ? Car puisque jusqu'ici je ne l'ai crûë mortêle, que parce que je l'ai crûë materiêle, & que je l'ai prise pour quelque partie, quelque configuration, ou quelque modalité de mon cors ; présentement que je suis persuadé qu'êle n'est rien du cors, qu'êle n'en tient rien, & qu'êle est immatériêle & spirituêle; seroit-il raisonable de l'atacher à la fortune de ce cors, de l'assujêtir à ses décadences, & de la faire mourir avec lui ?

L'ame ne se peut coromprе.

Mais quand je le voudrois, cela ne m'est nulement libre. C'est la nature de ces deux êtres qui décide de la diférence de leur sort. Le cors ne se détruit & ne meurt que parceque ses ressorts se débandent, ses parties se dérangent, se divisent, se détachent les unes des autres, & se

résoudent en vapeur & en fumée; & c'est ce qui s'apêle se corompre : mais l'ame n'aïant ni étenduë, ni parties, & étant parfaitement indivisible, êle est incapable de se corompre ainsi, & de se résoudre en vapeur & en fumée.

Enfin de quelque maniére que je prêne le mot de *mortel*, soit pour ce qui peut se corompre; ou pour ce qui peut périr par les forces de la nature; ou pour ce qui peut perdre la vie; mon ame me paroît toûjours également *immortéle*.

Ele ne peut perir par les forces de la nature.

Car 1°. le grand principe de toutes les forces de la nature, c'est le mouvement. Eles ne vont qu'à choquer, qu'à déranger, qu'à briser, qu'à diviser, qu'à pulveriser; mais que peut-on choquer dans un être qui n'a point d'étenduë? Que peut-on déranger ou briser dans un être qui n'a point de parties? que divi-

ser & pulveriser dans un être aussi indivisible & aussi immateriel qu'est mon ame ? Que toute la nature s'arme donc contre moi ; qu'on emploïe le fer, le feu, les tenailles & les rouës ; mon cors poura être disloqué, haché & réduit en poudre : mais rien de tout cela n'ira jusqu'à mon ame : êle en est à une distance infinie, & êle échape aux prises de tout ce qu'il y a d'agens naturels.

Êle ne peut perdre la vie.

2. La vie de mon ame est sa perception, c'est sa pensée. Qu'on fasse donc, si on la veut faire mourir, qu'êle ne pense plus. Qu'on fasse, si on le peut, qu'êle n'aperçoive plus rien de ce qui se fait au dehors, ni de ce qui se passe au dedans d'êle-même. Mais quels instrumens, quêle adresse, quel artifice emploïera-t-on pour cela ? On peut bien par quelque breuvage enivrer mon cors : on peut l'endormir,

on peut le faire pâmer, on peut enfin lui ôter la vie, en l'épuisant de sang & d'esprits animaux: mais par quêle sorte de breuvage peut-on enivrer mon ame, l'endormir, la faire pâmer, l'épuiser de perceptions & de pensées, êle dont l'essence consiste dans la perception, & qu'on ne peut pas concevoir sans perception? On peut bien déranger & boulverser ses pensées, leur ôter cête suite & cet ordre qui en font la beauté: mais on ne peut les enlever toutes absolument. En un mot, mon ame n'étant que vie & que perception, il n'est pas possible de lui ôter la vie sans l'aneantir.

Mais qui aura ce pouvoir? Toutes les forces de la nature peuvent-êles aneantir, je ne dis pas une ame, mais un ciron? Eles peuvent bien le briser, l'écraser, le diviser, le pulveriser: mais la division d'un tout n'en

L'aneantissement passe les forces de la nature.

aneantit point les parties, & tous les agens naturels ne sauroient par toute leur violence, & par tous les coups qu'ils doneront à ce ciron, empêcher que les parties qui le composoient, ne subsistent toûjours dans la nature. Que feroient-ils donc pour aneantir une ame qui par sa spiritualité & son indivisibilité, échape à toutes leurs prises & à tous leurs éforts ?

Mais (dira-t-on) peut-être que si êle échape au pouvoir des creatures, êle n'échape pas à celui du Createur.

Non, sans doute, êle n'échape pas au pouvoir du Createur; il ne faut point de *peut-être*. Dieu aïant créé librement mon ame, il peut absolument l'aneantir. Come sa volonté est toute la puissance qui la conserve, & qui la fait subsister; il n'a pour l'aneantir, qu'à cesser de vouloir la conserver. Mais aprês tout, si mon

ame n'est mortêle & périssable que de ce côté-là ; je tiens sa vie fort à couvert, & je suis fort sûr de son immortalité : car enfin, sans vouloir trop pénétrer dans les desseins que Dieu a eus en créant mon ame, ni dans les motifs qui l'y ont porté, dans lesquels, peut-être, je pourois découvrir qu'êle ne doit jamais périr ; par le peu de conoissance que j'ai de cet être souverain, il me paroît que mon aneantissement seroit tout-à-fait indigne de lui ; je veux dire, indigne de son immutabilité, de sa sagesse, de sa bonté & de sa justice.

L'aneantissement de l'ame raisonable oposée à l'immutabilité de Dieu.

Dieu doit être également constant & immuable dans ses desseins & dans ses actions, come dans sa nature. Tout changement ou dans le dessein ou dans l'action : produire aujourd'hui, détruire quelques jours après : en un mot, faire & défaire, marque ou méprise dans ses mesu-

res, ou ſurpriſe dans l'éfet, ou ou dégoût de l'ouvrage, ou défaut d'adreſſe & de puiſſance dans l'ouvrier, ou enfin bizarerie, légereté & inconſtance d'eſprit : tous défauts tres-indignes de l'être tout parfait, & fort incompatibles avec ſa ſouveraine perfection. Quêle aparence y auroit-il donc de prétendre que Dieu dût aneantir mon ame quelques jours aprês l'avoir créée; & ſi cela étoit, pourois-je me diſpenſer de lui atribuer du changement & quelques-uns des défauts que je viens marquer ?

On dira peut-être qu'on voit tous les jours aſſez de viciſſitudes & de changemens dans la nature, pour croire que ces ſortes de changemens ne ſont pas indignes du Createur, puiſqu'ils ne peuvent s'executer ſans ſes ordres, & ſans qu'il y mête la main.

Mais premiérement, il faut

prendre garde que ces prétendus changemens n'arivent que dans les maniéres d'être des ſubſtances, come dans le mouvement & le repos, dans la figure, la ſituation & l'arangement des parties de la matiére : mais nulement dans les ſubſtances. On n'a pas encore vû depuis que le monde eſt monde, que le moindre petit grain de matiére ait péri ; & on défieroit bien qu'on pût juſtifier l'aneantiſſement d'un ſeul atôme. Et cela ſeul devroit me répondre que Dieu n'aneantira jamais mon ame ; car êle ne lui eſt aſſûrément pas moins conſiderable que la matiére & que le cors. Quêle aparence donc qu'il aneantît tous les jours des ames, lui qui n'a pas encore aneanti le moindre cors. On ſait bien qu'il y a des gens aſſez ſimples pour croire que le bois qu'on jête dans le feu y eſt aneanti ; & il eſt vrai qu'il diſparoît à

nos ſens : mais il ne diſparoît pas à l'eſprit & à la raiſon. Ele ſait que le feu ne fait que diviſer les parties des ſujets ſur leſquels il agit, & que la diviſion n'aneantit rien ; mais qu'êle ſépare ſeulement les parties : & qu'ainſi ſi les parties qui compoſoient le bois ne gardent plus aprês l'action du feu, cet arangement propre à former du bois, & à fraper nos ſens d'une certaine maniére ; il ne s'enſuit pas que ces parties ne ſoient plus dans la nature. La maniére dont êles y ſont n'eſt peut-être pas ſenſible : mais êle n'en eſt pas moins réêle. Je mets un pot plein d'eau ſur le feu : je prens garde à ce qui ſe paſſe : je n'en vois rien ſortir, & cependant au bout d'une heure ou deux je ne trouve pas une goute d'eau dans le pot. Qu'eſt-êle devenuë ? eſt-êle aneantie ? qui le croiroit ! le feu en a enlevé les parties les unes aprês les

autres d'une maniére si insensible qu'aucune n'a frapé mes sens : mais une marque qu'êles ne sont pas aneanties, c'est que je les vêrai peut-être former des nuës, & retomber sous la même forme qu'êles avoient auparavant, c'est-à-dire en eau. Mais on peut voir ceci d'une maniére encore plus sensible, parce qui se passe dans les distillations que l'on fait par le moïen des alambics ; car dans le tems que le feu détache & & dissipe d'une maniére insensible les parties d'une liqueur, on a trouvé le secret, par le moïen d'un couvercle ou d'un chaperon que l'on met au dessus du vaisseau, de rallier ces parties qui se dissipent, & de les faire retomber sous la même forme qu'êles avoient auparavant dans un autre vaisseau ; & ainsi quelque changement qui arive dans les cors, quelques insensibles qu'ils nous devienent, de sensi-

bles qu'ils étoient ; on peut bien dire qu'ils ont perdu cête forme & cet arangement de parties qui les faisoit être tel & tel cors : mais non pas qu'aucunes de leurs parties ait été aneantie.

Secondement, à proprement parler, il est faux qu'il y ait des changemens dans la nature par raport même aux maniéresd'être. Tout ce qui nous y paroît changement, n'est que la forme, la beauté, l'état & l'essence même de l'Univers. Est-ce changement dans un horloge, que son balancier se porte sans cesse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ? que ses rouës tournent & retournent incessament ? qu'èle marque & qu'èle sone tantôt une heure, tantôt quatre, tantôt dix ? non : rien de tout cela ne marque du changement dans l'horloge : c'est son état, c'est sa forme, c'est son essence que de marquer & de fraper ainsi les difé-

rentes heures du jour, & de continuer les divers mouvemens qui sont propres à cet éfet. Tout de même est-ce changement dans la nature, que nous soïons tantôt dans la lumiére & tantôt dans les tenebres; que les jours & les nuits, le Printems, l'Eté, l'Autonne & l'Hiver se succedent sans cesse? non: tout cela ne dépend que du cours constant & uniforme du Soleil ou de la têre; & ce cours lui-même & tous les autres mouvemens de la nature ne dépendent que de quelques loix constantes & invariables.

Troisiémement, enfin quand on voudroit s'opiniâtrer à faire passer tout cela pour des changemens, il est toûjours sûr qu'il n'y en auroit point en Dieu; puisque ce n'est que par un ordre constant, égal & uniforme que Dieu l'execute: tout ce qu'il y a de prétendus changemens dans

l'Univers n'étant que des ſuites du mouvement ; & tous les divers mouvemens ne dépendans que de deux loix tres-ſimples que Dieu s'eſt impoſées dés le comencement ; qu'il a établies pour la formation & pour la conſervation du monde, & qu'il obſerve toûjours d'une maniére conſtante. Où trouvera-t-on donc l'ombre de changement dans toute la conduite de Dieu ? Pour moi je n'y en vois point : & ainſi je n'ai garde d'apréhender ce grand changement par lequel il aneantiroit mon ame.

Il faut pourtant l'avoüer de bone foi ; ſi l'on pouſſe la queſtion juſqu'à la puiſſance abſoluë de Dieu ; je reconois que Dieu auroit pû *abſolument* ne créér les ames que pour un certain tems, aprés lequel éles auroient ceſſé d'être, ſans changement de la part de Dieu & par une pure ſuite des bornes libres de ſon de-

cret. Mais dans l'état present des choses, l'idée que j'ai de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, m'assûre qu'il ne l'a point fait; & que ses desseins sur nos ames, n'ont point été ainsi bornés; mais qu'ils passent jusques dans l'éternité.

1°. Quêle sagesse en éfet y auroit-il à créer aujourd'hui une ame pour l'aneantir au bout de vingt, quarante, soixante années? Où est le but & la fin d'une têle action? Dieu ne peut agir sans fin, puisqu'il est sage: il ne peut avoir de fin qui lui soit inferieure: il ne peut donc agir que pour lui-même & pour sa gloire: or quêle gloire lui reviendroit-il de la durée si courte de nos ames, sur tout à ne faire, en ce monde que la figure que nous y faisons. La plûpart passent leur vie à offenser Dieu, à violer ses ordres, à vivre dans l'impieté. Ceux qui sont moins A sa sagesse.

déréglés donent preſque tout leur tems à ſervir aux beſoins de la nature, je veux dire à boire, à manger, dormir, ſe vêtir, vaquer aux afaires; où eſt donc la gloire de Dieu en tout cela ? Où eſt l'honeur qui lui en revient ? Dieu n'aura-t-il donc créé des ames que pour boire, manger, dormir, en atendant le grand ſomeil de l'aneantiſſement ? quêle fin ! quêle ſageſſe ! Il doit y avoir quelque raport entre l'action d'un ſage ouvrier & ſon ouvrage; l'ouvrage doit valoir la peine de l'action, & païer l'ouvrier de ſon travail. L'action par laquêle Dieu crée nos ames eſt infinie & d'un prix infini : quêle proportion donc & quel raport y a-t-il entre des ames têles que je les viens de repreſenter & l'action de Dieu ? & y auroit-t-il quelque ſageſſe à avoir emploïé une têle action pour un ſi pitoïable éfet, qu'on doit même aneantir

dans deux jours ?

2°. Je dis plus : y auroit-il même quelque *bonté* & quelque *justice* ? Tous les homes vivent ou dans l'assujêtissement, ou dans la rébellion aux ordres & aux volontés de Dieu : ils marchent ou dans la justice, ou dans l'injustice : le vice ou la vertu les distinguent tous : en un mot, ils sont ou agréables ou desagréables à leur Createur. Quêle bonté y auroit-il donc à laisser sans récompense l'obeïssance, la fidelité & l'afection des gens de bien ? Quêle justice à ne païer leur vertu & leur merite que d'un aneantissement & d'un oubli éternel ? Peut-être que les biens dont on joüit en cête vie, tienent lieu de cête récompense. Quêle aparence ! quoi ! de l'or, de l'argent, des têres, des troupeaux, de pitoïables grandeurs, de fades loüanges, des roïautés d'enfans, des souverainetés de deux jours ; A sa bonté & à sa justice.

en un mot, des biens passagers ; fragiles, périssables ; des biens de chair & de sang seront la récompense de la vertu & du merite, & pouront païer un seul acte d'amour de Dieu ? Quêle proportion ! & seroit-ce là récompenser en Dieu ? Si par l'amour qu'on a pour Dieu on le préfere à tout ce qu'il a de périssable & de passager, y auroit-il à Dieu quelque justice ou quelque bonté de ne païer cet amour que par des biens que ce même amour a fait mépriser pour lui ? non ; la vertu, je veux dire l'amour de Dieu, ne peut avoir de récompense qui soit inferieure à Dieu même : & s'il veut que pour son amour on méprise tout ce qu'il y a de temporel & de créé ; il me paroît qu'il ne peut païer cet amour d'une maniére digne de Dieu, que par quelque chose d'éternel & d'incrée. Mais quand on voudroit que les biens

temporels tinssent lieu de quelque récompense, n'est-il pas vrai que les plus gens de bien ne sont pas ceux qui en sont les mieux partagés ? Ne les voit-on pas le plus souvent dans la pauvreté, dans l'indigence, dans les travaux, dans les aflictions, dans la persecution, dans les traverses, dans l'opression, pendant que tout prospere aux impies, & qu'ils vivent dans l'abondance, dans le luxe & dans la volupté ? Quêle justice y a-t-il donc dans cête distribution ; & si les biens de cête vie passagere sont des récompenses, pourquoi les doner aux méchans, & les ôter aux gens de bien ?

3°. Mais retournons la médaille. Il n'est pas moins de la justice de punir la rébellion, le peché & le desordre, que de récompenser l'obeïssance & la vertu ; & Dieu ne se doit pas moins la satisfaction des injures qu'il re-

çoit, qu'il doit à ceux qui l'honorent, la récompenſe de leur fidelité. S'il n'y a donc point d'autre vie que cêle-ci; ſi en la finiſſant les ames doivent retomber dans le neant, quêle punition Dieu fait-il du crime; quêle vengeance tirera-t-il de ſes injures, puiſque nous voïons que les plus criminels ſont les mieux partagés des biens de cête vie, & qu'il ſemble que la proſperité ne ſoit que pour eux? Peut-être que l'aneantiſſement leur tiendra lieu de punition & de ſuplice. Mais ne voit-on pas que l'aneantiſſement eſt trop doux pour ſatisfaire à un Dieu ofenſé. L'ofenſe croît à proportion de la dignité de la perſone ofenſée: ainſi l'ofenſe d'un Dieu étant infinie, êle demande une ſatisfaction infinie: mais la creature finie & bornée come êle eſt, étant incapable de faire une ſatisfaction infinie en êle-mê-

me ; l'ordre demande qu'êle en faſſe du moins une qui ſoit infinie en ſa durée. Or l'aneantiſſement ne peut tenir lieu de cête ſatisfaction : il faut être pour ſatisfaire : il faut être pour ſoufrir: il faut enfin être & ſubſiſter éternêlement, pour ſoufrir & ſatitfaire éternêlement. On peut donc s'aſſûrer qu'il n'y auroit rien de plus contraire à l'ordre, à la juſtice, à la ſageſſe, à l'immutabilité & à la bonté de Dieu, que ce monſtrueux aneantiſſement ; & loin de le craindre, nous trouvons plûtôt dans la conſideration de ces divins atributs, des preuves ſolides de nôtre immortalité, come il paroît par les réflexions que je viens d'y faire. Mais ſans ſortir de mon fonds, j'en aperçois encore d'autres tres-propres à juſtifier que Dieu a créé nos ames immortêles. C'eſt ce qui demande de nouvêles réflexions, qu'il faut remêtre à une autrefois.

NEUVIE'MES REFLEXIONS *sur l'amour de la gloire & de l'élevation, & sur l'estime qu'on fait de l'ame des autres & de la siene propre.*

PLUS je m'examine & m'étudie, plus je découvre en moi d'incontestables caracteres d'immortalité. Mon esprit m'en a fourni un bon nombre, par ses sentimens, ses jugemens, ses raisonemens, & ses autres fonctions : mais je vois bien que pour peu que j'observe mon cœur, il ne m'en fournira pas moins par ses inclinations. J'en remarque trois ou quatre principales qui meritent bien qu'on s'y aplique : savoir, 1°. L'amour de la gloire ou de l'élevation. 2°. L'amour de la verité ou de la sagesse. 3°. L'amour du plaisir ou du bonheur. 4°. L'amour de la perfection : co-

començons par la premiere.

Je ſens en moi une paſſion ſi violente pour la gloire & pour l'élevation, que plus on m'abaiſſe, plus je m'éleve. Je voudrois être conu & eſtimé de toute la têre, & même de ceux qui ne l'habiteront qu'aprés que je ne ſerai plus. Je voudrois perpetuer mon nom, éterniſer ma memoire, immortaliſer mon merite, & que toute la poſterité ne parlât que de moi, lors même que je ne ſerai plus en état d'en rien entendre. En un mot, la gloire me paroît ſi aimable, que la mort même toute afreuſe qu'êle eſt, me devient deſirable, dés qu'êle eſt glorieuſe.

Amour de la gloire preuve de l'immortalité.

Cête inclination ne m'eſt pas particuliere. Les autres homes en ſont frapés come moi : un païſan veut être conſideré dans ſon vilage, & en devenir le cocq : les valets afectent la gloire de devenir *maîtres valets* ; ils

ont leur point-d'honeur come les maîtres qu'ils ſervent.

Que veut dire cête inclination ſi univerſêle pour la gloire, & pour une gloire immortêle? certes une impreſſion ſi univerſêlement répanduë ne peut venir que de l'Auteur de nôtre être, & il n'y auroit rien de moins raiſonable que de s'imaginer qu'il nous la donât en vain; & qu'il ne voulût jamais la ſatisfaire. Or il eſt viſible que ce ſeroit nous la doner en vain que de nous aneantir aprês vingt, quarante, ſoixante années de vie; car de quoi, par exemple, nous ſerviroit de chercher de la gloire dans une mort génereuſe, ſi cête mort nous réduiſoit au neant? ce ſeroit donc nous faire illuſion, que de nous doner une têle inclination: ce ſeroit ſe joüer de nous, & ſe divertir à nos dépens; ce qui eſt infiniment éloigné de la ſageſſe & de

la droiture de l'être tout parfait: & ainsi cête inclination nous doit tenir lieu d'une excêlente preuve de nôtre immortalité.

Mais j'en découvre encore une dans cête extrême passion que nous avons pour l'estime des homes. Car je voudrois bien demander à ceux qui veulent faire mourir leurs ames avec le cors, & qui n'ont pas de honte de les ravaler jusqu'à la condition des bêtes, d'où vient qu'ils ont tant d'amour pour l'estime & la consideration, qu'ils content pour rien tous les autres avantages au prix de celui-ci? d'où vient qu'ils ont tant de passion d'être bien dans l'esprit des homes, que quelque bien placés qu'ils soient dans le monde, fût-ce sur le trône, ils se croïent mal situés & malhureux, s'ils ne sont avantageusement placés dans l'esprit de l'home? D'où vient enfin qu'ils craignent tant d'être méprisés

Autre preuve dans l'amour de l'estime des homes.

d'une ſeule ame, que cête crain-te eſt capable de troubler tous leurs plaiſirs ? craignent-ils de même de n'être pas bien dans l'eſprit des bêtes ? non aſſûrément : ils craignent plus leurs dents & leurs grifes, que leur indiférence & leur mépris. Coment donc égalent-ils l'home aux bêtes dans le point de la mort, eux qui font tant de cas de l'eſprit de l'home, qu'ils mêtent tout leur bonheur à en être eſtimés & conſiderés ? n'eſt-ce pas viſiblement ſe contredire ? & cête contradiction du cœur & de l'eſprit, ne juſtifie-t-êle pas que le ſentiment de la grandeur & de l'excêlence de l'ame eſt inéfaçable ? que, quoi qu'en diſe l'imagination, le cœur la croit bien élevée au deſſus de la condition du cors, de beaucoup ſuperieure à l'ame des bêtes, & d'un ſort bien diférent ; & qu'enfin la nature fournit plus de

mouvemens pour la rehausser & l'immortaliser, que le libertinage n'invente de raisonnêtes pour la ravaler & l'aneantir ?

En éfet, qui est-ce qui ne se sent pas touché de ces sentimens de grandeur & d'excêlence ? si peu qu'on s'y aplique, ils nous parlent si éloquement en faveur de nôtre ame, que loin de penser qu'êle doive suivre la fortune du cors, ou qu'êle doive jamais périr, on se sent au contraire assez porté, si l'on n'y prend garde, à outrer son merite & son excêlence ; & j'ai oüi parler d'un Auteur de ce siecle, qui frapé de ces sentimens, a eu l'extravagance de diviniser cête ame, je veux dire, d'en faire une partie de l'être divin ; de ne lui doner ni fin ni comencement ; en un mot, de la rendre en tout sens éternêle. Il seroit donc bien étrange, que pendant que quelques esprits ou-

Le sentiment de la grandeur de l'ame, autre preuve.

trent ainsi le caractere de l'ame, il s'en trouvât d'assez aveugles pour la plonger dans la matiére, pour l'arêter, la confondre avec le cors, l'acabler & l'aneantir sous ses ruïnes, & enfin, pour ne lui doner qu'une durée de quelques jours, & une mort pareille à cêle des bêtes ? que chacun consulte son cœur, & il y trouvera des sentimens plus conformes à l'excêlence de son ame.

L'estime que chacun fait de son ame en particulier, autre preuve.

En éfet quelque estime qu'on fasse, come je l'ai remarqué, de l'ame des autres homes, chacun en a encore plus pour la siêne en particulier. C'est quelque chose de prodigieux que l'excés où l'on porte cête estime. Il sufit de dire qu'il n'y a point d'home, pour disgracié qu'il soit de la fortune & de la nature, fût-ce le dernier des crocheteurs & des marmitons qui voulût avoir changé son ame avec

cêle ou du plus ſage Filoſofe, ou du plus riche Magiſtrat, ou du plus puiſſant Souverain de la têre.

Il eſt vrai qu'on changeroit volontiers condition pour condition, emploi pour emploi, place pour place, rang pour rang, fortune pour fortune, cors pour cors; on conſentiroit même agréablement à l'échange de quelques qualités d'eſprit; & on doneroit avec joie, une memoire infidêle pour une hureuſe; une imagination peſante pour une vive; du ſombre pour du brillant, & du morne pour de l'enjoüé: mais de doner ame pour ame, de changer ce fond & ce principe de toutes nos penſées, je veux dire, ce que chacun entend par le mot de *moi*, je ne conois perſone qui voulût paſſer ce marché, tant ce *moi* nous eſt cher & préferable à toutes choſes; & tant nous rehauſſons nôtre ame

au dessus du cors & de l'ame même des autres homes. Puisque c'est la nature qui nous done ce sentiment, ne nous dit-êle pas assez par-là que cête ame est quelque chose de bien grand? & n'est-ce pas visiblement s'oposer à un sentiment si naturel & si universel, que de confondre l'ame avec le cors, de la réduire à la condition des bêtes, & de ne lui doner que trois jours de vie, & d'une vie, le plus souvent tres-miserable & tres-languissante?

DIXIE'MES REFLEXIONS *sur l'amour de la verité & de la sagesse.*

Violente inclination pour la verité & pour la sagesse.

UNE des violentes inclinations dont je me sente agité, c'est l'amour de la verité & de la sagesse. Je ne conois pas distinctement la verité ; & je ne sai même, si êle est diférente de

la ſageſſe : mais je ſai bien que plus j'aime la verité, plus je participe à la ſageſſe : je ſai que come je ne les trouve jamais l'une ſans l'autre, mon amour ne les diſtingue guéres : je ſai enfin que toute inconuë que me ſoit la verité, ſa rencontre quoique rare, me done toûjours tant de plaiſir, que je voudrois ne la perdre jamais de vûë, & qu'à l'entrevoir ſeulement, je me ſens tout tranſporté d'amour & de paſſion de m'en aprocher. Et ainſi par un cercle merveilleux, j'éprouve que l'amour de la verité m'engage à ſa recherche ; ſa recherche me la fait quelquefois trouver ; ſa découverte me comble de plaiſir ; ce plaiſir redouble mon amour, & l'amour r'anime ma recherche. C'eſt ce que j'ai éprouvé plus d'une fois en ma vie: mais ſur tout depuis que je m'aplique aux réflexions & à la conoiſſance de mon être. Je ne

doute pas même que tout ce que j'ai fait d'études, de lectures & de recherches jusqu'à present, ne prenent leur source de cet amour & d'une inclination secrête pour la verité. C'est encore de-là que vient cête extrême curiosité que je sens pour tous les ouvrages d'esprit, pour tout ce qui porte le caractere de l'ordre, pour tout ce qui marque intelligence, & même pour tout ce qui a l'air de nouveauté : ce n'est pas que la verité que j'aime soit nouvêle : mais c'est que sa découverte peut être nouvêle, & que lassé de ne la pas trouver dans les idées comunes & ordinaires, on se laisse aisément aler à l'esperance de la trouver dans les nouvêles. La vanité peut avoir part à cête conduite : mais je sai bien que l'amour de la verité y a la meilleure. Enfin la verité me paroît l'unique nouriture solide de l'esprit. Les contes

& les fables ne ſont que l'amaigrir & le deſêcher : les opinions & les vrai-ſemblances ne ſont que des viandes creuſes & inſipides qui l'amuſent : la ſeule verité le nourit, le fortifie, & lui done la vie.

La verité que l'eſprit de l'home aime tant, eſt une verité éternêle, immuable & necessaire.

Mais quêle eſt cête verité ? j'ai déja dit que je ne la conoiſſois pas diſtinctement ; & certes c'eſt quelque choſe de ſurprenant que de chercher & d'aimer avec tant d'ardeur ce qu'on ne conoît que confuſément ; je ſens bien cependant que des verités paſſageres & changeantes ſeroient peu de mon goût.

Je n'y trouve point de priſe, point de ſolidité, ni rien qui merite mes pourſuites & mon atachement. Plus je fais de réflexion ſur la faculté que j'ai d'apercevoir, plus je vois qu'êle eſt faite pour la verité ; & plus je réflechis ſur l'inclination que j'ai pour la verité, plus je conois que

pour la ſatisfaire, il faut une verité *neceſſaire, éternéle & immuable*. Mais où trouver une têle verité ? où rencontrer quelque choſe de neceſſaire & d'immuable dans une têre où tout eſt variable, contingent & ſujet à l'inſtabilité ? où trouver quelque choſe d'éternel dans une région où tout eſt ſujet au tems & à la décadence ? que me ſerviroit même de découvrir cête éternêle, neceſſaire & immuable verité, ſi aprês ma découverte j'étois obligé à l'abandoner, & ſi l'aneantiſſement mêtoit entr'êle & moi le mur d'une ſéparation éternêle ? Il faut donc que cête verité ſoit d'un autre païs ; ou du moins il faut que la joüiſſance de cête charmante verité ſoit le partage d'une autre vie qui ne ſoit ſujête ni au tems, ni à l'inſtabilité, ni à la décadence. Il faut que l'Auteur de mon être, qui m'a doné & cête capacité & cê-

Preuve de l'immortalité de l'ame.

te violente inclination pour la verité increée, & pour la sagesse éternêle, ait formé sur moi des desseins éternels ; il faut enfin que pour agir sagement, il ait créé mon ame immortêle & capable de joüir éternêlement de cête éternêle verité. Ainsi, quoi qu'on me dise, je ne crains plus l'aneantissement, ou plûtôt, je ne suis plus assez extravagant pour faire de ce monstre le sujet de mes espérances. J'aime la verité éternêle : cet amour m'assûre de mon immortalité ; & me fait même esperer une hureuse éternité ; il est du moins bien certain que je la desire avec une passion extrême ; car le bonheur & un bonheur immuable est encore une de mes plus fortes inclinations : mais come j'espere en tirer une nouvêle preuve de mon immortalité, il faut remêtre à un autre tems à y faire les réflexions que meri-

te un ſujet de cête importance.

ONZIE'MES REFLEXIONS *ſur l'amour du plaiſir & du bonheur.*

Violente inclination pour le plaiſir & pour le bonheur.

JE ne rentre jamais chez moi à faux ; j'ai un fond fertile en nouvêles découvertes. Un moment de réflexion ſur mes diverſes inclinations me fait d'abord découvrir que je ne deſire pas avec moins de violence *le plaiſir* & *le bonheur*, que la ſageſſe & la verité. Je ne fais preſque rien que par l'amour du plaiſir : je cours avec une extrême ardeur à tout ce qui a l'ombre du bien ; & je veux ſi invinciblement être hureux, que je ſens bien que c'eſt uniquement ce que je cherche naturêlement en tout ce que je cherche : c'eſt uniquement ce que

je desire sourdement en tout ce que je desire : c'est uniquement ce que j'aime, d'un amour naturel,en tout ce que j'aime : de sorte que si j'aime la grandeur & l'excêlence ; c'est que je veux être hureux : si j'aime l'honeur & l'estime des homes ; c'est que je veux être hureux : si j'aime les richesses ; c'est que je veux être hureux : si j'aime la sagesse & la verité ; c'est que je veux être hureux : si j'aime le plaisir & la joie ; c'est que je veux être hureux : si je m'engage quelquefois à des travaux & des peines ; c'est que je veux être hureux : si je me suis condamné depuis quelques jours à la solitude & au travail des réflexions ; c'est que je veux être hureux : enfin cet amour de la felicité est mon inclination dominante : c'est l'amour de mes amours ; & je sens bien que je cesserois plûtôt d'être, que d'ê-

tre ſans cet amour.

Ele eſt comune à tous les homes.

Mais cête inclination ne m'eſt point particuliere ; ce que j'ai de comerce avec les homes me fait aſſez conoître qu'ils ont tous une même impreſſion pour le plaiſir, pour le bonheur, pour la felicité. Car qui eſt-ce qui ne deſire pas, & qui eſt-ce qui ne cherche pas d'être hureux ? on en voit qui fuient les plaiſirs de la vie, & qui s'expoſent même à de grands maux & à de grandes incommodités : mais de leur propre aveu, c'eſt qu'ils trouvent, ou qu'ils prétendent par-là de plus grands plaiſirs que ceux qu'ils mépriſent ; c'eſt que par-là ils achetent, à ce qu'ils diſent, une éternité de bonheur. Mais ceux mêmes qui conteſtent cête hureuſe éternité, ne le font que parce qu'ils veulent être hureux, & qu'ils croïent devoir préferer des plaiſirs de quelques jours, mais preſens & cer-

tains, à des plaiſirs éternels qu'-ils croïent incertains, & qu'ils ne regardent que d'une vûë fort éloignée & fort confuſe.

Ele n'eſt point ſatisfaite en cête vie.

Cependant avec cête inclination ſi violente & ſi univerſêle qu'ont tous les homes pour le bonheur, en voit-on qui devienent éfectivement hureux en cête vie ? Rois, Princes, Ducs, Souverains, qu'on regarde come petits Dieux ſur la têre, je vous prens ici à témoins : êtes-vous hureux ? l'avez-vous été un ſeul de vos jours ? avez-vous joüi d'un ſeul plaiſir ſans diſtraction, ſans inquietude, ſans trouble, ſans dégoût ? parlez franchement : ne déguiſez rien : il y va d'une afaire de la derniere conſéquence pour vous. Mais non : n'heſitons point ; aprés les experiences inutiles que nous avons faites de toutes les eſpêces de plaiſir ; avoüons de bone foi que les creatures ſont trop peti-

tes, trop minces, trop étroites, pour remplir la capacité du cœur de l'home. Eles peuvent bien l'amuser pour quelques momens; mais non pas le rassasier.

Et en éfet; ne voïons-nous pas que l'home se dégoûte peu-à-peu de toutes les choses du monde, & de cêles même dont il a été le plus charmé: il en découvre par degrés les défauts & les foibles; & avec le tems ses plus sensibles ataches lui devienent onereuses. La dépendance le chagrine; le comandement le fatigue, les courones & les thiares lui devienent trop pesantes. Il se dégoûte de tout; il se rebute de tout; il se lasse de tout; tout l'enüie; tout le blesse; tout lui devient insuportable; & enfin il en vient quelquefois jusqu'à ce point de délicatesse, de ne trouver plus rien qui soit digne d'être aimé; rien qui puisse faire la premiere ébauche de la

felicité qu'il desire.

Quêle est donc cête felicité ? si l'ame est distinguée du cors : si êle est come je l'ai remarqué dans mes réflexions précedentes, beaucoup plus noble & plus élevée que le cors, quêle pensons-nous que doive être la fin & la felicité de cête ame ? Sera-ce la joüissance des cors ? c'est le parti que prênent tous ceux qui ne reconoissent point d'autre vie que cêle-ci : mais Dieu auroit bien mal reglé son ouvrage, d'avoir destiné l'ame à une fin si indigne d'êle. Qu'on dise ce qu'on voudra de l'ame : il faut du moins, si l'on n'est pas encore athée, croire que Dieu est sage & qu'il agit sagement. Ce qui rend plus parfait & plus hureux doit être plus noble que ce qui reçoit son bonheur & sa perfection : quêle ombre de sagesse y auroit-il donc à avoir doné à l'ame pour sa fin, sa perfection

La fin & la felicité de l'home ne peuvent être ni dans le cors.

& ſa felicité, la joüiſſance des cors qui ſont ſi fort au deſſous d'êle ?

Ni dans les eſprits créés.

Que ſi la joüiſſance des cors n'eſt pas la fin & la felicité de mon ame, où la trouverai-je donc ? Sera-ce en d'autres ames pareilles à la miêne ? mais ſi ces ames ſont égales à la miene, êles ne ſont donc pas plus nobles qu'êle ; & cependant il eſt ſûr que ce qui rend plus parfait & plus hureux, doit être plus noble que ce qui reçoit ſon bonheur & ſa perfection : ainſi puiſque ni les cors, ni les eſprits créés ne peuvent faire ma felicité, come la raiſon & l'experience continuêle que j'en fais me l'aprenent ; que puis-je conclure, ſinon, que Dieu ſeul eſt la fin & la felicité de mon ame, puiſqu'il n'y a que Dieu au deſſus d'êle ?

Mais en Dieu ſeul.

Autre preuve de l'immortalité de l'ame.

Mais joüit-on de Dieu en cête vie ? en peut-on joüir pendant que les cors nous environent &

nous étourdiſſent ; pendant que les objets ſenſibles nous entraînent ; pendant que les beſoins & les ocupations de la vie nous partagent en mile maniéres ? Il y a donc une autre vie deſtinée à la joüiſſance de Dieu : ou bien il faut dire que ſi Dieu eſt aſſez ſage pour deſtiner les ames à l'unique fin qui eſt digne d'êles : il eſt auſſi (ce qui fait horeur à penſer) aſſez cruel pour les en exclure à jamais ; & ainſi il n'y a point de milieu, il faut avoüer, ou que Dieu n'eſt pas ſage d'avoir deſtiné les ames à une fin qui ne leur eſt nulement proportionée : ou qu'il eſt cruel de les avoir deſtinées à une fin également digne de ſa ſageſſe & de leur excêlence, & de leur avoir doné un penchant invincible pour le bonheur ; & aprés cela de leur en fermer éternêlement la porte : ou enfin, ſi l'on ne peut ſe réſoudre de faire ces outrages

à Dieu ; il faut reconoître une autre vie que cêle-ci, une vie de plaisirs & de joüissance ; vie d'un bonheur immuable & éternel ; & par consequent il faut confesser de bone foi que nos ames sont immortêles.

DOUZIE'MES REFLEXIONS sur l'amour de la perfection.

CE n'est pas la moindre de mes inclinations que cêle que je sens pour la perfection. Rien n'est plus vaste que l'idée que je me forme de la perfection en general ; puisqu'êle est infinie, & que ce n'est que par-là que j'ai l'idée de Dieu. J'ai à plus forte raison l'idée de la perfection qui convient à ma nature ; & c'est sur cête idée que je juge de ce qui m'est, ou ne m'est pas convenable ; que j'aperçois

Forte inclination pour la perfectiō.

mes défauts; que je m'en aflige; que je desire d'en être délivré; & que j'aspire aux perfections qui leur sont oposées.

Ce n'est pas que la coruption de mon cœur ne me fasse souvent illusion sur cela; & n'afoiblisse ou ne défigure extraordinairement l'idée de ma perfection. Cela va quelquefois si loin, que je me fais une perfection des vices les plus grossiers; & que l'amour du plaisir l'emportant sur celui de la perfection; me fait regarder come perfectionant tout ce qui me plaît; & me déguise ou me palie tous les défauts de mes ataches.

Mais aprés tout, je ne me plais nulement à me voir imparfait. Il ne m'est pas possible d'aimer l'imperfection come imperfection, & c'en est une bone preuve, que le vice n'ose se presenter à moi avec ses défauts; & qu'il a besoin que mon amour

propre me le déguise, & le fasse passer sous les livrées de quelque perfection. Tant il est vrai que l'amour de la perfection m'est si naturel, qu'il ne m'est pas possible d'y renoncer.

Ele est comune à tous les homes.

Les autres homes ne sont pas en cela diférens de moi. Les soins que je leur vois si souvent prendre à cacher leurs défauts & étaler leurs perfections, me disent assez qu'ils souhaiteroient être tous parfaits : & certes il faut avoüer que pour peu qu'on ait entrevû l'excêlence de la nature de l'home, l'état de perfection dont il est déchû & celui auquel il peut parvenir ; il est bien mal aisé de se défendre de gémir. 1°. Des tenebres & des doutes, des incertitudes & des erreurs de l'entendement. 2°. De la coruption du cœur & de ses mauvais penchans. 3°. De la révolte du cors contre l'esprit ; & de ces schismes si fréquens entre les

sens

ſens & la raiſon. 4°. Enfin du ſoûlevement de la raiſon même contre Dieu. Ces gémiſſemens ſi juſtes & ſi univerſels ſur tous ces diférens ſujets ſont autant de vives expreſſions de l'amour qu'ont les homes pour la perfection, & autant de preuves que cête noble inclination leur vient de l'impreſſion de l'Auteur de leur être.

Ele prouve encore l'immortalité de l'ame.

Mais ce ſont auſſi de bones preuves que cête inclination, toute divine qu'êle eſt dans ſon origine, n'eſt point ſatisfaite en cête vie. Car qui eſt-ce qui eſt parfait? qui ſont ceux qui rentrant ſérieuſement en eux-mêmes, & tirant pour un moment le voile impoſteur des qualités exterieures & étrangeres qui les environent, pour ne conſiderer que l'home en l'home, ſont parfaitement contens d'eux-mêmes, & ne trouvent rien à deſirer pour leur perfection? Helas! on

ne trouve dans ce fond si secret ; que foiblesses, que défauts, que cupidité, que corruption & que sujets de gémissemens. Et c'est justement la mortification qu'on reçoit de ce spectacle, qui done aux homes un si grand éloignement de rentrer en eux-mêmes, & une si étrange aversion de se conoître. On voudroit se voir parfait, & l'on ne trouve qu'imperfection : le moïen de se soufrir ?

Et ainsi il est évident, que ce n'est point en cête vie que nôtre inclination pour la perfection est satisfaite.

Mais que deviendra-t-êle donc, s'il n'y a point d'autre vie aprés cêle-ci ? Dieu aura-t-il pris plaisir à nous agiter de ces desirs les soixante & quatre-vingt années, sans avoir dessein de jamais nous satisfaire ? le penchant invincible qu'il nous a doné pour la perfection, de-

meurera-t-il éternêlement ſans éfet ? Il eſt certain que nous ne pouvons être parfaits, que par nôtre union avec l'être infiniment parfait. Puis donc que le tems de cête vie n'eſt pas deſtiné à cête union ; y auroit-t-il de la ſageſſe à Dieu, de ne nous reſerver pas une autre vie, où nous puiſſions trouver nôtre perfection dans cête union ?

Et ainſi que l'on me diſe tout ce que l'on voudra ; rien ne peut deſormais m'ébranler dans la perſuaſion, & même dans le ſentiment où je ſuis de mon immortalité. Je veux être parfait ; & je le veux invinciblement. Je ne le ſuis pas ; & je ne puis même l'être en cête vie : Il y en a donc une autre où je le dois être : je ſuis donc *immortel*.

CONCLUSION.

Que ces verités me donent de

joïe ! que ces découvertes me charment ! que je m'étois peu conu jusqu'ici ! que je suis diférent de ce que je croïois être ! que j'ai de confusion d'avoir si long-tems vêcu dans l'égarement ! que d'obligation à ceux qui m'ont doné lieu d'en sortir ! car enfin j'ai présentement tant de preuves de mon immortalité, & ces preuves me sont si naturêles, si familieres, si essentiêles, & si fort prises de mon fond, & de ce que je sens intimement, que toute la têre ne m'obligeroit pas d'en douter, & que rien n'est capable de m'ébranler sur ce sentiment. Je m'atends bien que ce changement me va atirer bien des afaires : que les libertins me traiteront d'esprit foible, timide & superstitieux ; car je conois leur stile : que je deviendrai un sujet de raillerie aux prétendus esprits forts ; & un objet de compassion

à mes meilleurs amis. Mais rien de tout cela ne m'étone : je plaindrai l'égarement des premiers : j'aurai pitié des mauvaiſes plaiſanteries des ſeconds ; & je me rirai de la fauſſe compaſſion des derniers.

Cependant aprés m'être ſi bien trouvé de mes réflexions, je veux deſormais en faire ma principale ocupation : je veux continuer dans l'étude & dans la conoiſſance de moi-même, & come aprés l'importante découverte que j'ai faite, je dois prendre pour ma conduite des meſures bien diférentes de cêles que j'ai priſes juſqu'ici ; je veux à quelque prix que ce ſoit m'inſtruire de mes devoirs, & de ce que j'ai à faire pour ariver à cête hureuſe verité, & à cête vraie felicité pour leſquêles mon ame a été créée immortêle.

INTRODUCTION à l'étude de soi-même.

II. PARTIE.

OU L'ON EXAMINE CE QUI regarde l'union de l'esprit avec le cors.

DANS mes premieres réflexions, j'ai fait une têle analise, & une si severe dissection de tout mon être, que je l'ai presque mis en pieces, pour découvrir s'il y avoit en moi plus d'une substance. Et en aïant trouvé deux, je les ai têlement distinguées l'une de l'autre par leurs divers caracteres; & j'ai remarqué entr'êles une si prodigieuse diférence, tant de distance & d'oposition entre leurs atributs, que si je n'y avois aperçû de la

relation par quelques endroits : je ne pourois soupçoner qu'êles eussent entr'êles la moindre union : & je ne regarderois le cors que come un étranger qui ne m'apartient nulement : ou que come une desagreable prison à laquêle je serois réduit malgré moi.

Il est vrai cependant que mes premieres réflexions m'ont fait entrevoir assez de relation entre ces deux êtres, pour me doner lieu d'examiner du moins s'ils sont éfectivement unis ; & pour traiter avec quelque soin ce Chapitre de l'union. Afin donc de le faire métodiquement, je rechercherai premierement s'il y a vraiment union entre ces deux êtres. 2°. Au cas qu'il y en ait, en quoi êle consiste. 3°. Quel en est l'Auteur. 4°. Le détail de cête union. 5°. Je ferai un paralele de cête union avec d'autres qui y ont quelque raport. 6°. Je rechercherai les proprietés de

cête union. 7°. Ses défauts. 8°. Ses avantages.

PREMIE'RES REFLEXIONS où l'on examine s'il y a vraiment union entre le cors & l'esprit.

Dificulté de se persuader qu'il y ait union entre l'esprit & le cors.

JE l'ai déja dit, & je ne puis trop le redire : plus je considere la nature de l'esprit & cêle du cors, moins j'aperçois la possibilité de leur union. Qui dit union, dit étroite relation & corespondance entre deux êtres. Cête relation & cête corespondance ne peuvent se trouver, ou que dans le fond des êtres, ou dans leurs maniéres. Et cependant avec quelque soin que j'examine l'esprit & le cors ; je ne puis découvrir ni dans leur fond, ni dans leurs manieres, par quels endroits ils peuvent avoir relation, convenance, ou corespon-

dance. Je n'y remarque au contraire qu'une extrême diversité, qu'une étrange disproportion, & & qu'une oposition qui me paroît insurmontable; sur tout lorsque je regarde cête union par raport aux autres unions qui me sont conuës.

Deux cors, par exemple, sont unis autant qu'ils le peuvent être lorsqu'ils ont une têle corespondance par leur étenduë, qu'ils se touchent immédiatement dans toutes les parties de leurs surfaces: & éfectivement l'experience aprend que plus cet atouchement est exact, plus la separation de deux cors est dificile. On ne conçoit point de plus grande union entre deux esprits, que lorsque non seulement ils convienent dans les mêmes pensées & les mêmes inclinations pour les mêmes objets; mais encore qu'ils tournent leurs plus vives perceptions & leurs plus

fortes afections l'un vers l'autre : car alors l'union est plus immédiate.

Mais nule de ces deux sortes d'unions ne peut intervenir entre l'esprit & le cors ; le cors n'est rien, & ne tient rien de l'esprit ; non plus que l'esprit n'est & ne tient rien du cors. Le cors est étendu ; & par-là il est capable de division, de parties, de figure, de situation, de mouvemens & de repos.

Mais l'esprit n'a nule étenduë, ainsi que je l'ai démontré dans mes premieres réflexions. Il est donc par consequent incapable d'avoir avec le cors aucune corespondance de parties, de figure, de situation, de mouvement local & de repos.

Au contraire l'esprit est un être pensant, ou apercevant : & par-là il est capable de jugemens, de raisonemens, d'inclinations, de plaisirs, de douleurs, &c.

Mais le cors est come je l'ai démontré dans mes premieres rêflexions, incapable de perception & de pensée; il est donc par consequent incapable d'avoir avec l'esprit aucune corespondance de jugemens, de raisonemens, d'inclinations, de plaisirs, de douleurs, &c.

L'esprit & le cors sont donc deux êtres de genres tres-diférens, & extrêmement éloignés: & come les manieres d'être tienent de la nature de l'être dont êles sont manieres; on ne peut douter que l'esprit & le cors ne soient autant diférens & éloignés l'un de l'autre par leurs manieres, que par le fond. De sorte que je ne comprens pas qu'il se soit jamais trouvé, & bien moins, qu'il se trouve encore aujourd'hui des gens qui ne fasde l'ame qu'une pure maniere du cors. C'est visiblement confondre les êtres les plus diférens,

& ne ſavoir proprement ce que c'eſt qu'*être*, & *maniere d'être*.

Une maniere d'être n'étant que l'être même de têle façon ; il ne faut pas être fort éclairé pour voir qu'il eſt impoſſible de concevoir clairement une maniere, ſans l'être dont êle eſt maniere. L'idée claire de cêle-là envelope neceſſairement l'idée de celui-ci. Rien cependant n'eſt plus aisé que de concevoir l'eſprit ſans le cors : & l'idée d'un être penſant enferme ſi peu cêle d'un être corporel ; qu'on peut nier formêlement de l'être penſant, ſans bleſſer ſon idée, tout ce qui apartient à l'être corporel. Rien peut-il avoir plus l'air d'une ſubſtance? & peut-on trouver une plus grande diſtinction & une plus grande diference entre deux êtres ? Coment donc concevoir aprés cela, qu'il y ait entr'eux une union veritable !

Mais aussi coment puis-je m'aveugler, & me séduire moi-même jusqu'à croire qu'il n'y en ait point? Car enfin, répondez-moi mon esprit, vous qui vous regardez presentement come le maître & le souverain dans mon essence; & peut-être même come faisant seul tout mon être: répondez-moi, dis-je, ce cors que vous aviez regardé jusqu'ici come vous apartenant, vous est-il devenu depuis que vous êtes plus éclairé, come un étranger avec qui vous n'aïez rien à démêler; sur qui vous n'aïez nul pouvoir; incapable de recevoir vos ordres, & d'avoir avec vous plus de corespondance que n'en ont les piêres, les souches & tous les autres cors que vous apercevez? voïez, faites-en l'experience: dites à cet arbre qu'il se retire à cent pas du lieu où il est; & à cête muraille qu'êle se renverse: faites les mêmes co-

Impossibilité de méconoître cête union; lorsqu'on s'examine avec soin.

mens à ce cors dont nous ſomes en queſtion ; & voïez lequel de ces cors vous ſera le plus ſoûmis. Les premiers malgré vos ordres, me paroiſſent également immobiles : & à peine ce cors que vous traitez d'étranger les a-t-il reçûs, que je l'ai vû ſe retirer, ſe renverſer, & s'agiter de toutes les manieres que vous l'avez ſouhaité. Il eſt ſi ſouple & ſi ſoûmis à vos volontés, que vous pouvez à vôtre choix lui faire remuer les piés, ou les mains ; les yeux, ou la tête ; la langue, ou les lévres, ſans preſque jamais nule opoſition de ſa part. Pouvez-vous ſouhaiter ſur quelcun une autorité plus abſoluë ? & vous peut-il doner des marques plus ſenſibles de la relation & de la coreſpondance qu'il a avec vous ?

Mais vous-même qui faites tant le fier, croïez-vous n'en avoir nule avec lui ? vous eſt-il auſſi indiférent que les rochers

& les arbres des forêts ? pouriez-vous le voir tranquilement mêtre en pieces à coup de serpes, come l'on fait ceux-ci ? pouriez-vous bien même sans vous troubler, le voir percer d'une épingle ? voïons, faisons-en l'épreuve. Hé, qu'est-ce que cela ? à peine ai-je percé la premiere peau, que vous voila dans l'impatience & dans les convulsions; qu'avez-vous à faire de ce qui se passe dans un cors qui vous est si étranger ? qu'on le perce, qu'on le divise, qu'on le mête en pieces : que vous importe, qu'est-ce que cela vous fait, si vous n'avez avec lui nule relation ? Vous avez quelquefois vû déchirer vos habits, & briser des bijoux qui vous plaisoient : en avez-vous été touché come vous l'êtes d'une legere incision que l'on fait à ce cors ? quêle diférence entre les douleurs que vous causent ces divers accidens ?

Il y a plus : c'eſt qu'on pouroit fort bien déchirer vos habits & briſer vos bijoux, ſans que vous vous en aperçuſſiez : & alors, ni ce déchirement, ni ce briſement ne vous cauſeroit pas le plus petit chagrin. Mais je vous défie (à moins d'un cas fort extraordinaire) de ne vous pas apercevoir d'une incision qu'on fera ſur le cors dont nous diſputons : je vous défie de n'en reſſentir pas de douleur : quand vous ſeriez fortement apliqué ailleurs, cête douleur vous rapêlera à ce cors : êle vous avertira de ce qui s'y paſſe : êle vous fera quiter priſe à l'égard des plus agreables objets de vôtre contemplation : êle vous en ſéparera : êle vous ramenera à cête portion de matiere que vous mépriſez tant : êle vous intereſſera dans ſes beſoins : êle vous fera regarder les plus petits dérangemens de ſes parties come vos propres

maux ; & enfin si cête douleur est un peu violente, je crains fort qu'êle ne vous trouble assez pour ne pouvoir plus vous distinguer de cête portion de matiere ; pour vous obliger à lui atribuer vos sentimens, & pour vous faire croire que c'est êle seule qui soufre, & non pas vous.

Ce que je dis de la douleur qui vous revient de quelque mouvement du cors, est également vrai des sentimens de plaisir qui resultent de quelques autres de ses mouvemens : tout cela vous aplique malgré vous à ce cors, souvent jusqu'à vous méconoître vous-même, & jusques à le prendre pour vous.

Reconoissez donc mon esprit, non seulement que ce cors a relation & corespondance avec vous ; mais aussi que vous en avez une três-étroite avec lui ; & ne lui faites plus le tort de le regarder come un étranger : regar-

dez-le plûtôt come quelque chose qui vous apartient ; ou du moins come vôtre associé : & ne doutez plus qu'il n'y ait entre vous deux une vraie union. Il s'agit presentement d'examiner en quoi cête union consiste. C'est ce qu'il faut réserver à de nouvêles réflexions.

SECONDES REFLEXIONS *où l'on examine en quoi consiste l'union de l'esprit & du cors.*

Ils ne peuvent être unis ni à la façon des cors, ni à la maniere des esprits.

J'AY trouvé dans mes dernieres réflexions une si prodigieuse diférence entre l'esprit & le cors, que si de secondes réflexions n'étoient survenuës, je ne me serois jamais persuadé qu'il y eût quelque union entre ces deux êtres : car j'ai vû & je vois encore clairement qu'ils ne peuvent être unis ni à la façon des cors, ni à la maniere des esprits :

puiſque les cors ne pouvant être unis que par le raport de leurs étenduës & de leurs parties ; l'eſprit n'a ni étenduë, ni parties par leſquels il puiſſe avoir raport au cors ; & qu'au contraire les eſprits ne pouvant être unis que par le raport de leurs penſées, le cors n'a point de penſées par leſquêles il puiſſe avoir raport à l'eſprit.

Et de-là il me paroît évident que ces deux êtres étant unis, come ils le ſont en éfet, je ne dois imaginer dans leur union, ni amitié, ni conſpiration, ni conſentement, ni inclinations, ni ſympathie proprement dite : tout cela marque comerce de penſées ; & il eſt certain qu'il n'y a que l'eſprit qui en ſoit capable.

Je dois auſſi peu me repreſenter cête union ſous l'idée de quelque mêlange pareil à celui qui ſe trouve entre diverſes pou-

dres, ou diverſes liqueurs : moins encore ſous l'idée de quelque inſinuation ou pénetration pareille à cêle que le feu fait dans le fer, ou l'eau dans une éponge : & moins enfin ſous l'idée de quelque acrochement, de quelque inſertion, ou de quelque entrelacement, pareils à ce qu'on remarque dans la vigne, le lierre, ou les branches entées ſur un arbre. Tout cela marque liaiſon des parties, atouchement réciproque, raport de ſurface entre des étenduës : toutes relations qui ne ſe peuvent trouver qu'entre les cors.

Qu'il paroît bien par-là, que c'eſt être fort éloigné de concevoir l'union de l'eſprit avec le cors, que de s'imaginer avec le comun des Filoſofes, que l'eſprit deviêne cors par ſon union avec ce cors : ou que le cors deviêne eſprit par ſon union avec l'eſprit. Non, non, l'ame n'eſt point ré-

panduë dans toutes les parties du cors (come l'imagination ſe le figure) afin de lui doner la vie & le mouvement : il avoit l'un & l'autre avant la création & la jonction de l'ame. Tout de même le cors par ſon union avec l'eſprit, ne devient point come nos ſens nous le font acroire capable de ſentiment : c'eſt une erreur dont je me ſuis pleinement détrompé dans mes premiéres réflexions : chaque être demeure ce qu'il eſt, nonobſtant l'union : il garde inviolablement les mêmes proprietés ; & come l'ame n'en devient capable ni d'étenduë, ni de mouvement ; le cors en devient auſſi peu capable de ſentiment & d'inclination.

Mais en quoi donc conſiſte cête union ? je vois & je dis aſſez ce qu'êle n'eſt pas, & ce qu'êle ne peut être : mais je ne vois pas ſi aiſément ce qu'êle eſt : ne ſe trouveroit-il point quelque

milieu capable d'aprocher des ſubſtances ſi éloignées ; quelque être moïen entre l'un & l'autre, qui nous donât le ſecret de les reconcilier ? J'ai oüi parler de certaines entités uniſſantes: c'eſt-à-dire, de certains petits êtres que l'on diſoit tres-propres à ce deſſein ; & qui auroient le même éfet ſur ces deux êtres, que la colle forte ſur deux pieces de bois. Mais je me dois extrêmement défier de ces entités qui ne ſont que l'ouvrage de l'imagination de quelques Filoſofes ; & dont on ne me done point d'autre idée, que cêle d'être la cauſe de quelque éfet.

Cête union ne ſe fait point par l'entremiſe de ce qu'on apêle entités uniſſantes.

Et certes, plus j'examine quêle peut être la nature de ces entités ; plus je les trouve inintelligibles, ou inſufiſantes pour l'éfet qu'on leur atribuë ; car êles ſeroient ou ſpirituêles, ou corporêles ; ou quelque choſe de diférent du cors & de l'eſprit. Les

ſpirituêles n'auroient pas moins d'éloignement du cors que l'eſprit même : les corporêles n'auroient pas moins d'opoſition avec l'eſprit que le cors même : & ainſi ni les unes, ni les autres ne pouroient être cête colle uniſſante. Enfin ce *quelque choſe* de diférent du cors & de l'eſprit, eſt quelque choſe dont on n'a point d'idée : puiſque le cors & l'eſprit avec leurs proprietés miſes à part, il ne reſte plus nul être vraiment réel dont nous aïons quelque idée. Or coment ſavoir, ou conjecturer à quoi ſeront propres des entités dont on n'a nule idée, & qui ſont parfaitement inintelligibles ?

Ces entités inintelligibles dans leur nature, & inſufiſantes pour cet éfet.

Mais ces entités ne ſeroient-êles point quelque choſe qui tînt partie de l'eſprit & partie du cors ? un pareil dénoüement pouroit ſervir à ſe tirer d'afaires dans ces diſputes publiques où l'on ne veut jamais paroître s'ê-

tre trompé : mais come je ne cherche pas à me séduire moi-même ; j'avoüe de bone foi, que cête pensée ne me contente point.

Car enfin ces entités seroient ou simples, ou composées : si êles étoient simples, leur nature seroit encore inintelligible ; puisqu'il y a une manifeste contradiction à être simple, & être cependant partie corporel & partie spirituel : si êles étoient composées, ce ne pouroit être que par l'union du spirituel avec le corporel ; qu'on me dise donc coment cête alliance s'est pû faire dans ces entités. Si êle a eu besoin d'une autre entité unissante : par ce chemin nous irons à l'infini d'entités en entités. Si êle n'en a pas eu besoin, & qu'êle se soit faite immédiatement & sans une entité moïenne ; pourquoi l'esprit & le cors en auroient-ils besoin ?

Mais loin d'en avoir besoin ; il

il me paroît que leur union ne seroit point veritable, si êle ne subsistoit que par l'entremise d'une entité créée : car alors ce seroit à cête entité qu'ils seroient unis, & nulement entr'eux. Au contraire : de même que deux pieces de bois entre lesquêles on met de la colle forte, ne sont point unies à proprement parler : mais que cête colle qui est un vrai cors, met entr'êles une vraie séparation (car il importe peu pour cela, que le cors qui est entre deux autres, ait beaucoup ou peu d'épaisseur.) Ainsi une entité créée entre l'esprit & le cors, loin de les unir, ne seroit propre qu'à les séparer.

Toute entité créée plus propre à séparer l'esprit d'avec le cors, qu'à les unir.

Quêle est donc cête union ; & en quoi consiste-t-êle ? est-êle incomprehensible ? est-êle inexplicable ? je sai qu'êle a paru têle à quelques Peres, * & qu'ils l'ont traitée de prodige ; mais je sai cependant qu'êle est ;

* Mentis corporisque nexus & societas ta-

tionem quamdã conjunctionis habet, quæ explanari dicendo & intelligi cogitando non potest. *Gregor. Nyss. l. de Hominis opificio. c. 15.*

Solides fondemens de la réalité de l'uniõ de ces deux êtres.

& dans les réflexions précedentes je m'en suis convaincu à n'en pouvoir douter. Il me semble donc que pour découvrir en quoi êle consiste, je n'ai qu'à examiner sur quels fondemens je me suis persuadé de sa réalité: ils me fourniront aparement ce que je cherche?

En éfet, l'un de ces fondemens est que mon esprit se sent tout autrement troublé de ce qui arive à ce cors, que de tout ce qui se passe dans tous les autres cors de l'Univers: car il n'arive presque nule altération & nul changement à ce cors, que mon esprit n'en soit averti par le plaisir, ou par la douleur; par des sentimens agréables ou desagréables. L'autre fondement est que ce cors est tout autrement soûmis à mon esprit, que tous les autres cors de l'Univers. J'ai beau comander à ceux-ci, ou les prier de se remuer conformément

à mes desirs & à mes besoins : je ne trouve en eux qu'une immobilité, une résistance, & une inflexibilité désesperante : au lieu que le cors dont j'examine les raports, respecte même jusqu'à mes desirs, & me rend maître si absolu de la plûpart de ses mouvemens ; qu'à peine ai-je souhaité, que je le vois se remuer & se plier suivant mes souhaits. En un mot, les mouvemens qui arivent à ce cors, interessent les sentimens de mon esprit ; & les pensées de mon esprit excitent des mouvemens dans ce cors : en faloit-il davantage pour conclure qu'il y avoit relation & corespondance entre ces deux êtres ? & le conclure sur de tels fondemens, n'est-ce pas le conclure d'une maniére évidente & incontestable ?

Si donc l'union de deux êtres, n'est come je l'ai remarqué, que l'étroite corespondance qui se

Ele consiste dans une corespondance

mutuêle des pensées de l'esprit & des mouvemens du cors.

trouve entr'eux ; n'est-il pas évident, que ce qui forme la corespondance de l'esprit & du cors, est cela même qui forme leur union ? & qu'ainsi l'ūnion de l'esprit & du cors consiste dans une corespondance étroite & mutuêle des pensées de l'esprit avec les mouvemens du cors ; & des ébranlemens de celui-ci avec les pensées de celui-là ?

Voila ce qui établit formêlement une vraie aliance & une societé réêle entre deux êtres si diférens & même si oposés : car de cête maniére ces deux êtres sont unis autant & aussi immédiatement qu'ils le peuvent être. Ils ne peuvent être unis par le raport des substances mêmes : puisque la substance étenduë & la substance pensante sont tres-diférentes. Ils ne le peuvent non plus par le raport des mêmes maniéres d'être : puisqu'ils n'en ont nule semblable ; &

qu'enfin ils n'ont rien de comun. Ils ne peuvent donc être unis que par le raport réciproque de leurs diverſes modalités : & pourvû que ce raport ſoit tel, qu'êles s'excitent mutuêlement, ou que les unes acompagnent, ou ſuivent neceſſairement les autres; on ne peut douter qu'il n'y ait union entre les ſubſtances. Or c'eſt ce qu'on remarque évidemment & constament entre les maniéres de l'eſprit & du cors : ils ſont donc unis par-là auſſi étroitement & auſſi immédiatement qu'ils le puiſſent être.

Et ainſi cête union qui m'avoit paru d'abord ſi impénetrable, pour ne pas dire ſi impoſſible, me paroît préſentement ſi aiſée & ſi évidente, que je ne comprens pas coment êle ne ſaute pas aux yeux de tout le monde. Car enfin, qu'on y prêne garde, ce n'eſt point à force de raiſonemens, ni de ſubtilités, que

je l'ai amenée à ce point de vûë: ce n'eſt qu'en réflechiſſant médiocrement ſur ce que je ſens, & ce que j'éprouve dans l'étenduë de mon être. On ne peut pas non plus traiter cête découverte de ſimple conjecture, ou d'opinion probable: je ne devine point: je ne conjecture point: je n'opine point: je ne dis & ne produis, ſur le chapitre de l'union de l'eſprit & du cors, que ce que je trouve évidemment chez moi, & dans la ſphére de mon être; & que ce que je ſuis ſûr que chaque home trouvera auſſi aiſément dans le ſien, pour peu qu'il veüille bien ouvrir les yeux de l'eſprit, & ſe conſiderer avec quelque atention.

Pourquoi cête union a paru inexplicable à quelques Peres.

Mais d'où vient donc que cête union a paru ſi inintelligible, ſi inexplicable, & ſi prodigieuſe à quelques Peres? Ce n'eſt pas qu'ils n'aïent aperçû cête coreſpondance que je viens de voir ſi

clairement : mais c'eſt que comprenant fort bien coment deux êtres peuvent s'unir par leurs maniéres, lorſqu'êles ſont ſemblables ; par exemple, coment deux goutes d'eau s'uniſſent ſi parfaitement, parce que leurs parties convienent dans les mêmes figures & les mêmes mouvemens : ils n'ont pû comprendre coment deux ſubſtances dont toutes les maniéres d'être ſont extrêmement diférentes les unes des autres, ont pû s'unir par les mêmes maniéres ; ni coment par exemple, une ſimple penſée d'un eſprit créé pouvoit faire naître un mouvement dans un cors ; ou coment quelques legers ébranlemens de ce cors pouvoient faire naître de ſi vives penſées dans l'eſprit. C'eſt ce qui a fait leur ſurpriſe & leur admiration ; & c'eſt ce qui doit également cauſer la mienne, juſqu'à ce que j'aïe examiné quêle peut être la

cauſe d'un éfet ſi prodigieux. C'eſt ce qu'il faut reſerver à de nouvêles réflexions.

TROISIE'MES REFLEXIONS où l'on examine qu'êle eſt la cauſe éfective, ou quel eſt l'Auteur de l'union de l'eſprit & du cors.

Sentimens des Filoſofes ſcholaſtiques.

SI je voulois m'en tenir au ſentiment comun de la plûpart des Filoſofes, j'aurois bien-tôt terminé mes recherches ; puiſqu'ils ſont perſuadés 1°. Qu'il ne faut point chercher d'autre cauſe de cête union, que la nature même des choſes. 2°. Qu'il y a entre l'eſprit & le cors une extrême afinité. 3°. Que ce ne ſont que des êtres incomplets. 4°. Qu'ils ont une eſſentiêle relation l'un avec l'autre. 5°. Que come le cors exige l'influence de l'ame pour la plûpart de ſes fonc-

tions ; l'ame exige l'apui & les organes du cors pour exiſter & pour operer. 6°. Que l'ame a une merveilleuſe inclination de s'unir au cors. 7°. Qu'êle en eſt la perfection & la forme, ſelon quelques-uns ; 8°. Que le cors (ſelon quelques autres) n'eſt viſiblement que le moule de l'ame dans lequel êle ſe forme & trouve ſa perfection. 9°. Qu'aprés cela il ne faut pas s'étoner ſi ces deux êtres s'uniſſent d'eux-mêmes, ni chercher d'autre cauſe éfective de leur union ; puiſqu'ils n'ont beſoin pour cela, que de l'action conſervatrice du Créateur qui eſt comune à tous les êtres.

C'eſt ainſi que j'ai vû pluſieurs Filoſofes s'en expliquer ; & j'avouë qu'avant que j'euſſe comencé à filoſofer par moi-même, je m'acomodois aſſez de ces explications & de ces dénoüemens. Mais le peu de réflexion

que j'ai fait jusqu'ici sur la nature de l'esprit & du cors, m'ont ôté tant de préjugés, & détrompé de tant d'illusions, que j'avouë qu'il ne me paroît nule solidité dans ces diverses explications filosofiques, & que je n'y remarque au contraire que de la fausseté.

On refute ces sentimens.

Car premiérement, loin qu'on ne doive point chercher d'autre cause de l'union de l'esprit & du cors, que la nature des choses; c'est cête même nature qui me persuade qu'il faut une autre cause. J'ai reconu dans mes premieres réflexions tant de distinction, tant de diférence, & tant d'oposition entre les natures de ces deux êtres, que sur cête énorme diférence, peu s'en est falu que je ne les aïe crû inaliables, & que je n'aïe jugé leur union absolument impossible.

2°. Quêle afinité, ou quêle relation peut-on donc trouver

entre ces deux êtres qui n'ont rien de comun ? qui ne sont, ni de même espèce, ni de même genre prochain, & qui ne convienent que dans le degré d'être : je veux dire, qu'en ce qu'ils sont quelque chose de réel, & non pas un rien ? Si une si mince convenance sufit pour avancer qu'il n'y a point d'autre cause de l'union de ces êtres, que leur nature ; quêls sont les êtres qui ne seront pas essentiêlement unis les uns aux autres.

30. Mais, dit-on, ces êtres sont *incomplets* : ils ont donc par consequent une essentiêle relation l'un avec l'autre. Pures équivoques, ou faussetés grossieres. Si par *êtres incomplets* on entend que chacun de ces êtres n'est pas l'home entier, mais qu'il n'en est qu'une partie ; il faut convenir que l'esprit & le cors sont incomplets en ce sens. Mais si par êtres incomplets on prétend que

Que l'esprit & le cors sont par eux-mêmes des êtres parfaitement complets.

l'eſprit n'ait pas tout ce qu'il faut pour être un vrai eſprit & une vraie ſubſtance penſante indépendamment du cors; ou que le cors n'ait pas tout ce qu'il faut pour être un vrai cors humain indépendamment de l'eſprit; c'eſt de toutes les prétentions la moins aparente & la plus inſoûtenable : puiſque la diſtinction de nos idées, qui nous marquent ſi juſte cêle des êtres, nous aprend qu'on peut concevoir parfaitement l'eſprit ſans penſer à aucun cors, & même en excluant tout cors : come au contraire on peut ſe former une idée claire du cors, ſans penſer à l'eſprit, & même avec excluſion de tout eſprit. Rien peut-il avoir plus l'air *d'être complet* ?

4°. De-là il eſt aiſé de voir ce que je dois juger de ce qu'on ajoûte que ces êtres incomplets ont une eſſentiêle relation l'un à l'autre. Car il eſt vrai que ſi on

les prend dans l'état de leur union actuêle, on ne peut pas douter qu'ils n'aïent relation ; puisque ce n'est même que dans cête relation & cête corespondance que consiste leur union. Mais que cête relation leur soit essentiêle : je veux dire, qu'êle resulte de leur essence ; qu'à considerer ces êtres selon leur nature, & précisément en eux-mêmes, ils aïent l'un avec l'autre une essentiêle relation : c'est come je l'ai déja tant dit, la plus chimérique prétention qu'on puisse se former.

Qu'ils n'ont entr'eux nule relation essentiêle.

5°. Je vois encore ce que je dois penser de ce que l'on dit que le cors exige l'influence de l'ame pour la plûpart de ces fonctions, & que l'ame exige l'apui & les organes du cors pour exister & pour operer. Car puisque ces deux êtres sont si diférens l'un de l'autre, que leurs idées s'excluent mutuêlement : il est évident qu'à les regarder préci-

Que nî le cors n'exige l'influence de l'ame pour ses fonctions : nî

l'ame n'exige l'influéce du cors pour les siennes,

sément en eux-mêmes, & selon leur nature ; ils sont parfaitement indépendans l'un de l'autre dans leur être, dans leurs maniéres d'être & dans leurs fonctions : & qu'ainsi nul d'entr'eux n'exige la presence, l'apui, ou l'influence de l'autre pour exister ou pour operer.

Le cors a son existence & ses fonctions indépendamment de l'ame raisonable. Cela paroît non seulement par l'exemple des bêtes, dont le cors presque tout semblable au cors humain, exerce parfaitement ses fonctions sans l'influence d'aucune ame raisonable ; mais aussi en ce que ces fonctions se passoient dans le cors humain, avant même que l'ame raisonable y fut unie. Et certes l'ame n'aïant point d'autres actions ni d'autres influences que cêle de ses pensées, je défie qu'on me dise de quêle influence peuvent naturêlement être des pen-

ſées pour des fonctions qui come cêles du cors ne conſiſtent que dans des mouvemens ?

Tout de même l'ame raiſonable de ſa nature, a ſi peu beſoin du cors & de ſes organes pour exiſter & pour operer, qu'il eſt certain qu'êle peut non ſeulement exiſter & vivre ſéparée du cors ; mais même exercer facilement & constament dans cet état de ſéparation, ſes plus nobles fonctions par raport aux plus éminens objets. Ce qui ſeul ſufiroit pour perſuader que ſon union avec le cors, ne lui eſt ni eſſentiêle, ni une ſuite de ſon eſſence: puiſque ce qui eſt eſſentiel eſt inamiſſible. Et certes je ne conçois pas coment la penſée & l'étenduë étant auſſi diférentes qu'êles ſont, on a pû s'imaginer qu'un eſprit, dont toute l'eſſence ne nous eſt conuë que par la penſée, eût beſoin pour penſer, du ſecours des organes du cors, c'eſt-à-dire, de quel-

que portion d'étenduë figurée.

Fondement de ces bizares imaginations.

Toutes ces bizares imaginations ne ſont venuës que de ce que, ſans conſiderer la nature de ces êtres, on n'a jêté les yeux que ſur leur état d'union actuêle: car come on s'eſt aperçû d'une part que l'ame avoit la direction de certains mouvemens dans le cors; & de l'autre, que le cors par quelques-uns de ſes mouvemens, ou par le dérangement de certains organes, étoit quelquefois un obſtacle aux fonctions de l'ame, on en conclu, 1°. Que l'ame raiſonable qui ne ſait que penſer, & qui ne fait rien que par la penſée, étoit la vraie cauſe non ſeulement de ces mouvemens dont êle n'a que la direction; mais auſſi de tous ceux qui ſe paſſent dans le cors: & qu'ainſi êle faiſoit le batement du cœur, celui des artêres, la circulation du ſang, la digeſtion, la diſtribution, la nutrition,

l'acroissement, &c. fonctions ausquêles il y a des millions d'ames qui n'ont jamais pensé.

On a conclu en second lieu, que l'ame pour bien penser, avoit besoin des organes du cors : come si la disposition de ces organes contribuoit & concouroit positivement aux pensées. Au lieu qu'il faloit simplement conclure que le dérangement des organes pouvoit être à l'ame une ocasion de trouble dans ses fonctions: car il y a bien de la diférence entre contribuer & concourir positivement à une fonction : & ne lui être pas un obstacle & un sujet de trouble. Un Avocat qui plaide actuêlement une cause peut bien être troublé & interrompu par les clameurs de ses parties : mais il ne s'ensuit pas de-là que leur silence & leur retenuë contribuë & concoure positivement à la force de son plaidoïer.

6°. Je comprens aussi peu ce

Que l'ame considerée selon sa nature & indépendamment de l'institution qui la lie au cors, n'a nule inclination de s'unir à lui.

qu'on entend par cête merveilleuse inclination de s'unir au cors qu'on atribuë à l'ame. Je comprens bien que dans l'état de l'union actuêle, l'ame recevant divers sentimens agréables à l'ocasion de certains ébranlemens du cors, êle peut bien sentir de l'inclination à s'y unir de plus en plus, & à entretenir & fortifier même l'union. Mais que l'ame considerée en êle-même selon sa nature, & indépendamment des loix établies par l'Auteur de son union, quel qu'il soit, ait inclination de s'unir au cors, substance qui lui est si inferieure & d'une nature si diférente, & même si oposée à la sienne; c'est ce que je ne comprens pas qui puisse tomber dans l'esprit d'un home de bon sens.

7°. Ce sentiment ne peut être fondé que sur la fausse idée qu'on se forme de l'ame; & sur ce qu'on ne la regarde que come

une pure dépendance, & pure maniére du cors. Je ſai bien qu'on dit qu'êle en eſt la perfection & la forme: Mais dans le fond, ces beaux termes ne marquent qu'une ſimple maniére du cors: & ainſi c'eſt transformer en un vil & bas accident, une des plus parfaites ſubſtances que Dieu ait créés. N'eſt-ce pas lui faire bien de l'honeur, & s'en former une juſte idée?

8°. Ce n'eſt pas en avoir un ſentiment diférent, ni plus relevé, que de prétendre come les derniers Filoſofes dont nous avons parlé, que le cors ſoit le moule de l'ame, dans lequel êle ſe forme & trouve ſa perfection: c'eſt ſeulement s'en expliquer plus baſſement & plus indignement; & il y a tant d'abſurdités & de pauvretés en de pareils ſentimens, que loin de s'éforcer de les refuter, leurs Auteurs ne meritent que d'être plaints. Loin

donc de les ſuivre pour découvrir la cauſe éfectrice, ou l'Auteur de l'union de l'eſprit & du cors : il me paroît que je ne puis mieux faire que de m'en éloigner. Mais par quêle voie pourai-je donc ariver où je tends ? c'eſt ce qu'il faudra rechercher dans de nouvêles réflexions.

QUATRIE'MES REFLEXIONS ſur le même ſujet.

JE viens encore à la recherche de la cauſe éfectrice de l'union de l'eſprit & du cors. Car enfin quêle ſera donc cête cauſe ? ne ſe trouvera-t-êle point dans la nature ? faudra-t-il pour la trouver, ſortir de la ſphére des êtres créés ? ſerai-je obligé de monter juſqu'au Créateur ? cela ſeroit embaraſſant : car le comun

des Filosofes regarde come un crime d'avoir recours à Dieu pour l'explication des éfets naturels.

Voïons donc : cherchons dans toute la nature & dans toute l'étenduë des êtres créés, si nous n'en trouverons point quelcun qui ait pû faire l'aliance, ou causer l'union dont nous somes en peine.

Chose étrange ! me voici tout d'un coup à bout dans ma recherche ; à peine ai-je jêté les yeux sur tous les êtres créés dont j'ai conoissance, que je les ai tous vûs réduits à deux classes ; cêle des esprits & cêles des cors : & ni dans l'une, ni dans l'autre, je ne trouve point ce que je cherche.

Premiérement, come l'union de l'esprit & du cors, & les loix qui l'entretienent sont visiblement un ouvrage d'intelligence & de sagesse, il est bien clair que

Que nule creature ne peut être la cause de l'union de l'esprit & du cors.

les cors qui ſont privés de l'une & de l'autre n'en peuvent être la cauſe.

Secondement, pour les eſprits créés, il eſt vrai qu'ils ne manquent pas de ces perfections ; mais ce n'eſt pas aſſez pour produire cête union. Come êle ſe trouve entre des êtres de nature extrêmement diférente , & en quelque façon opoſée : il faut pour former cête union pouvoir ſurmonter l'éloignement & l'opoſition des natures ; raprocher des êtres d'une ſi grande diſtance ; établir quelque comunauté entre deux ſubſtances qui n'ont rien de comun ; & ſans corompre ou alterer leurs natures, établir une étroite aliance & une parfaite ſocieté entre deux êtres naturêlement inaliables, & pour ainſi dire inſociables : en un mot, il faut rendre réciproques des maniéres d'être tout-à-fait diférentes, & faire que certains é-

branlemens du cors ſoient neceſſairement acompagnés ou ſuivis de certaines penſées dans l'eſprit, & qu'au contraire certaines penſées de celui-ci ſoient neceſſairement ſuivies de certains mouvemens dans celui-là.

Or qui peut ainſi ſurmonter l'éloignement & l'opoſition des natures, que le Maître & l'Auteur même de la nature ? qui peut découvrir les moïens d'établir une eſpêce de comunauté, ou de comunion entre des êtres ſi diférens, que celui qui ſeul eſt le lien de toutes les creatures ? qui peut inventer les loix d'une têle union, qu'une ſageſſe infinie ? & qui peut les mêtre en execution, que le Tout-puiſſant ?

Il n'y a que Dieu qui puiſſe en être Auteur.

Qu'on ne me diſe donc plus que ce n'eſt pas filoſofer que de recourir à Dieu dans les explications des éfets de la nature : ce ſeroit extravagance que de n'y pas recourir dans l'explication

Neceſſité de recourir à Dieu pour l'explication des éfets qui ne revelent que de ſa puiſſãce.

des éfets qui ne relevent essentiêlement que de sa puissance & de sa sagesse. S'il ne s'agissoit que de quelque éfet particulier & ordinaire; par exemple, du dessechement d'un linge moüillé par le fèu : je conviens qu'on auroit tort de recourir à la volonté de Dieu, & de dire que le linge se seche parce que Dieu le veut, & qu'il emploïe sa toute-puissance à le secher : il faut aléguer la cause prochaine, & dire que les petites parties du bois qui se détachent par l'action du feu poussées avec violence contre le linge moüillé, en enlevent peu-à-peu en vapeur toute l'eau qui s'y étoit atachée; & par consequent le laissent sec.

Mais lorsqu'il s'agit d'un éfet general & extraordinaire, d'un éfet qui passe les forces de tout ce qui nous est conu dans l'étenduë de la nature (tel qu'est celui de l'union de l'esprit & du

cors)

cors) ce ne ſeroit pas filoſofer, que de ne recourir pas à l'Auteur même de la nature : parce qu'alors on ſe mêtroit dans la neceſſité de n'alleguer que des cauſes chimériques d'un éfet tres-réel & tres-parfait.

Me voici cependant frapé d'une penſée qui merite bien quelque réflexion. Car enfin, ne pouroit-on pas dire que l'eſprit agit ſur le cors, en produiſant en lui des mouvemens ; & que le cors agit ſur l'eſprit, en lui donant des idées ou des penſées : & qu'ainſi il ne faut point chercher d'autre cauſe éfectrice de cête union que les vertus éficaces & l'action réciproque de ces deux ſubſtances l'une ſur l'autre. J'ai conu des Filoſofes aſſez diſtingués qui ne m'ont pas paru éloignés de cête penſée.

J'avouë cependant, que ni leur ſufrage, ni toute la couleur avec laquêle êle s'ofre à mes yeux, ne

me la rend ni plus venerable, ni plus recevable : au contraire, plus je le regarde, plus il m'y paroît d'illusion & de fausseté.

Que l'ame ne peut agir sur le cors par son éficace propre.

Car pour comencer par l'esprit, conçoit-on qu'un esprit créé, je veux dire, un être qui ne sait que penser, qui n'a point d'autre action que sa pensée ; & qui d'ailleurs est si foible, si borné & si impuissant, qu'il ne se sent pas assez de force pour pouvoir répondre de sa conservation pendant quelques momens : conçoit-on, dis-je, qu'un tel esprit puisse agir come cause veritable sur un cors, & y produire des mouvemens ? les mouvemens sont des maniéres d'être du cors : on ne peut donc pas causer des mouvemens dans le cors sans agir sur son être, & sans avoir la force de le changer : est-il donc concevable qu'un esprit qui n'a la force, ni de se conserver un seul moment, ni de changer ses pro-

pres maniéres, ou de se causer de nouvêles sensations, ait le pouvoir de causer tous ces changemens dans un être aussi éloigné de sa nature qu'est le cors ?

Qu'ële ne sçait pas même le moïen de produire un seul de ses mouvemens.

Il est vrai (& voila ce qui fait illusion) que dés que l'ame veut que le bras soit mû, le bras est mû : mais une marque certaine que l'ame ne fait point ce mouvement come cause veritable ; c'est qu'ële ne fait pas même ce qui est necessaire pour son execution. Il faut pour cela faire agir les muscles antagonistes ausquels le bras est ataché : pour l'action de ces muscles ; il faut détacher du cerveau une certaine quantité d'esprits : entre un grand nombre de tuyaux qui aboutissent au cerveau, come au réservoir comun, il faut choisir ceux qui conduisent aux muscles des bras qu'on veut remuer ; faire ensuite couler les esprits par ces tuyaux ; & leur

doner diverſes ſecouſſes ſuivant les diverſes agitations que l'on veut produire dans le bras. Or de tous ceux qui remuënt les bras avec le plus de facilité, qui ſont ceux dont l'ame ſait & conoît toutes ces choſes ? de mile à peine en trouvera-t-on un ? Et n'eſt-il pas ridicule d'atribuer à un être qui n'agit que par intelligence, un éfet dont l'execution dépend de pluſieurs moïens deſquels il n'a pas la moindre conoiſſance ?

Que le cors a auſſi peu le pouvoir d'agir ſur l'eſprit & de lui cauſer des penſées.

Il ne ſe trouve pas moins d'abſurdité à atribuer au cors le pouvoir d'agir ſur l'eſprit, de le modifier, & de lui doner des penſées & des idées. La plûpart des raiſons qui m'ont perſuadé que l'eſprit ne peut agir ſur le cors, ont encore plus de force pour me perſuader que le cors qui eſt ſi inferieur à l'eſprit, ne peut agir ſur lui, changer ſon état, lui doner de nouveaux ſentimens,

de nouvêles pensées & de nouvêles idées.

Le cors n'agit que par ses mouvemens : or un mouvement n'est pas une idée ; & tous les mouvemens ensemble ne peuvent produire la moindre pensée. Le mouvement d'un cors n'est qu'un successif changement de place : or qu'un cors change de place tant que l'on voudra, il poura bien en déplacer & en déranger d'autres ; je ne vois pas qu'à force de changer, il viêne ou à former une pensée ; je veux dire, qu'il viêne ou à se conoître lui-même, ou à produire une réalité capable de se conoître têle qu'est la pensée : car chaque pensée est virtuêlement réflechie sur êle-même.

Qu'ils ne sont par raport l'un à l'autre, que des causes ocasionêles.

C'est donc une chose que je dois tenir pour constante, que l'esprit & le cors n'agissent point l'un sur l'autre come causes veritables ; je veux dire, par une é-

les qui détermi-nent l'é-ficace de la puis-sance di-vine.

ficace & une puissance qui leur soit propre : s'ils y agissent donc en quelque maniére ; ce ne peut-être que par la puissance qu'ils empruntent des volontés du Createur : ce ne peut-être que come causes ocasionêles qui déterminent l'éficace de ces volontés : ce ne peut-être que parce que Dieu a bien voulu se faire une loi de joindre l'action de sa toute-puissance aux desirs impuissans de l'esprit, & aux mouvemens imbeciles du cors : & ce n'est qu'en ce sens que Dieu peut comuniquer sa puissance aux creatures. C'est aussi en cête maniére qu'on peut dire que l'esprit humain & le cors agissent l'un sur l'autre : & c'est même dans cête action réciproque prise en ce sens, que Dieu a établi leur union, leur alliance & leur corespondance par le moïen de certaines loix generales toûjours éficaces. Ainsi par l'une de ces

loix, Dieu a voulu que mon bras fut remué dans l'inſtant que je le ſouhaiterois moi-même. Ma volonté détermine alors come cauſe ocaſionêle l'éficace de la volonté de Dieu ; êle fait l'aplication de cête loi ; & Dieu lui-même execute ce qu'il a réglé.

Dieu a voulu que j'euſſe certains ſentimens, dés qu'il y auroit dans mon cerveau certains ébranlemens d'eſprits. Ces ébranlemens alors déterminent come cauſes ocaſionêles l'éficace des decrets divins ; & Dieu obeït à ſes propres ordres.

Cauſes éficientes & formêles de cête union.

En un mot, Dieu a voulu que les modalités de l'eſprit & du cors fuſſent réciproques : ſes volontés ſont éficaces & immuables. Voila ce qui fait l'union & la dépendance naturêle de l'eſprit & du cors. *La relation mutuêle de ces modalités eſt come la forme de cête alliance, ou la cauſe formêle de cête union : & l'éficace des*

volontés divines en est la cause éfectrice. Voila tout le mystere : & il n'y a que l'experience sensible que nous avons de l'union de ces deux êtres ; & l'ignorance où nous somes des operations continuêles, mais insensibles de Dieu sur ses creatures, qui nous fassent imaginer d'autre cause de cête union.

Extrême dépendance où nous somes de l'action de Dieu, dans tout ce qui nous arive dans le cors, ou dans l'ame.

Que cête découverte me done de joie ! & que j'ai de plaisir de me voir dans une dépendance de Dieu beaucoup plus essentiêle, & plus immédiate que je ne l'avois crû jusqu'à present ? Je m'étois imaginé être cause veritable de la plûpart des mouvemens de mon cors, & maître absolu du jeu de ses organes : je m'étois figuré par exemple, que rien ne dépendoit plus de mon savoir faire, que le jeu des parties qui servent à la parole : & je vois présentement que je ne sai pas même exactement le dé-

tail & le nombre de ces parties ; & bien moins, les dispositions qu'êles doivent avoir, & les mouvemens qu'on leur doit doner pour former le son de la voix, le rendre plus ou moins fort, plus ou moins aigu, ou grave, plus ou moins doux, ou aigre : & enfin, que je sai aussi peu ce qu'il faut faire pour le rendre articulé & expressif, & pour prononcer sans hesiter, tout ce qui me plaît. La varieté des paroles, des tons & des mesures rend ce détail come infini : & cependant il a été un tems, que ne sachant absolument rien de tout ce détail, je parlois avec encore plus de facilité que je ne fais présentement que j'en sai quelque chose. Tant il est vrai que Dieu seul qui sait parfaitement le détail de ces parties, en régle tous les mouvemens dans l'instant même de mes desirs. C'est lui seul qui par les dispositions mécaniques qu'il

a miſes dans la poitrine & dans les organes, repouſſe l'air qu'il m'a fait reſpirer, & qui dans le moment de ſa ſortie, en produit les vibrations & les ſecouſſes. C'eſt lui ſeul qui les répand au dehors, & qui dans le moment de ſon paſſage par la bouche, lui done toutes les modifications & les déterminations propres à former la parole.

Tout de même, je m'étois imaginé que mes organes agréablement ou deſagréablement remués par les objets ſenſibles, me faiſoient part de leurs plaiſirs & de leurs douleurs, en m'en donant les ſentimens; & produiſoient ainſi dans mon ame, ou par leur mouvement, ou par l'impreſſion des qualités des objets ſenſibles, tous les ſentimens agréables ou deſagréables dont ėle ſe ſent frapée, & formoient enfin la plûpart des penſées. Et je vois préſentement, non ſeu-

lement que mon cors ne peut agir par son éficace propre sur mon esprit ; mais aussi que tous les cors ensemble ne peuvent y produire un sentiment ou une pensée : & je conois enfin qu'il n'y a que Dieu & une puissance infinie qui puisse m'éclairer, me modifier, & me doner veritablement tous les sentimens dont je me sens frapé à l'ocasion du choc des cors du dehors, & des ébranlemens du mien.

Et ainsi agité dans le cors, ou touché dans l'ame, il m'est évident que je suis toûjours sous la main de Dieu. Tous mes sentimens agréables ou desagréables, ne sont que des impressions de cête main : & come je ne suis jamais sans en porter quelqu'une & dans le cors & dans l'ame ; si j'étois home de réflexion, je ne devrois jamais être un moment sans m'apercevoir de la présence de Dieu, sans sentir son action,

& ſans reſpecter ſa main adorable ſi inceſſament apliquée à mes beſoins. C'eſt à quoi je prétens deſormais faire atention: & c'eſt le fruit principal que je veux tirer de ces derniéres réflexions.

Mais, mon Dieu! en prétendant ainſi faire honeur à l'être ſouverain, ne le deshonorerai-je point? n'eſt-ce point le ravaler que de l'aſſujêtir ainſi à avertir ſans ceſſe l'eſprit de ce qui ſe paſſe dans ſon cors: ou à faire joüer les reſſorts du cors dés que l'eſprit le veut? n'eſt-ce pas demander à Dieu de continuels miracles? & ne ſeroit-il pas beaucoup plus digne de ſa ſageſſe (ainſi que le prétend un illuſtre Filoſofe*) d'avoir tout d'un coup doné à l'eſprit & au cors la vertu & la force de ſe modifier eux-mêmes par raport aux diſpoſitions l'un de l'autre? c'eſt ce qu'il faut que j'examine en de nouvêles réflexions.

* Monſieur Leibnits.

CINQUIE'MES REFLEXIONS sur la maniere dont Dieu execute l'union de l'eſprit & du cors.

JE l'avouë franchement : je trouve quelque choſe de fort ſpecieux dans la penſée dont je me ſenti frapé à la fin de mes derniéres réflexions ; car on ne peut, ce me ſemble, imaginer que trois voyes d'executer l'union de l'eſprit & du cors. * 1. Cêle d'une comunication réciproque d'eſpêces & de qualités entre ces deux ſubſtances ; & cête voye s'apêleroit *voye d'influence*. 2. Cêle d'un ſurveillant perpetuel qui auroit à chaque moment ſoin de produire dans chacune de ces ſubſtances des impreſſions coreſpondantes à cêles qui ſe paſſeroient dans l'autre ; & cête voye pouroit ſe no-

* Tout ce qu'on raporte de ce nouveau Syſtême dãs ces 5. réflexions eſt tiré de ce que M. Leibnits en a doné. 1. dans le Journal des Savans de 1695. au mois d'Août,

2. du même Journal 1696. au mois de Novembre. 3. de l'histoire des ouvrages des Savans. 1698. au mois de Juillet.

mer *voye d'assistance*. 3. Cêle de l'acord naturel & divinement préétabli, c'est-à dire, qui resulteroit précisement de la constitution de la nature que ces deux substances auroient reçuë de Dieu dés le comencement ; à peu prés come celui qui seroit entre deux horloges fort exactes : & cête voye pouroit s'apêler voye d'*harmonie préétablie*.

La premiere de ces trois voyes, qui est cêle qu'adopte la Filosofie vulguaire, m'a paru dans mes dernieres réflexions absolument insoûtenable ; & j'ai si clairement conu que l'ame ne peut doner come cause veritable des mouvemens au cors ; ni le cors agir vraiment sur l'esprit en lui donant des pensées ; qu'il m'est impossible de reconoître entre eux aucune vraye influence.

La seconde qui est cêle des causes ocasionêles, m'a veritablement paru tres-solide & tres-

recevable : mais ſans conter qu'-êle rabaiſſe en quelque façon la divinité ; qu'êle la rend eſclave de ſon ouvrage, & qu'êle ne fait agir Dieu que par miracles dans un éfet tout naturel ; La troiſiéme voye n'eſt-êle pas infiniment plus ſimple & plus ſage ; & ne marque-t-êle pas une intelligence & une pénetration incomparablement plus grande dans le ſouverain ouvrier ?

En éfet, que conçoit-on de plus ſimple & de plus aiſé que d'avoir d'abord doné à ces deux ſubſtances (l'eſprit & le cors) une *nature*, ou *force interne*, par laquêle êles ſe modifient êles-mêmes, & *produiſent par ordre tous les changemens qui lui arivent ; en ſorte que tout leur naiſſe de leur propre fond par une parfaite ſpontaneité, & que ne ſuivant que leurs propres loix qu'êles ont reçûës avec leur être ; êles s'acordent pourtant l'une avec l'autre come s'il y avoit entre*

êles une influence mutuêle : ou come ſi Dieu y mêtoit toûjours la main au de-là de ſon concours general ?

De cête maniere le cors humain, par exemple, ne faiſant que ſuivre les loix de la machine corporêle, ſe trouvera preſt à agir & à remuer ou la main, ou le pié ; non pas à cauſe que l'ame le voudra : mais préciſement dans le moment qu'en vertu de ſes propres loix, & de ſa conſtitution naturêle, êle ſera déterminée à le vouloir, ou à produire cet acte de volonté ; & qu'êle le produiroit éfectivement quand il n'y auroit au monde que Dieu & êle. Et au contraire les diverſes penſées & les perceptions de l'ame ſe dévelopant ſucceſſivement en vertu de ſes propres loix, *come dans un automate ſpirituel*, la perception de douleur lui arivera à point nomé dans le moment que le cors en vertu des loix mécaniques de la

matiére, recevra un coup d'épée.

De-là on voit bien que cête maniere d'unir ces deux ſubſtances, & de rendre réciproques leurs modalités, renfermant la prévision du détail de tous leurs divers changemens, & l'établiſſement des loix qui doivent les produire dans un ordre propre à faire rencontrer chaque modalité de l'une, avec la modalité de l'autre qui lui convient; on voit bien, dis-je, que cête voye renferme une intelligence & une ſageſſe infinie. En faut-il davantage pour la rendre recevable, & pour la faire préferer aux deux autres, come plus propre à honorer la ſageſſe & la puiſſance de l'être infiniment parfait?

Mais que je prens facilement mon parti? & qu'il eſt dangereux de ne regarder un Syſtême que par un côté! en éfet, à

regarder celui-ci par un autre endroit, un moment de réflexion m'y fait entrevoir des dificultés & même des impossibilités qui meritent bien que je les examine, & que je les regarde de plus prés.

Et 1°. Ou ces deux substances ont été dés le comencement destinées, préétablies & faites l'une pour l'autre; de sorte que Dieu leur ait doné une nature têle qu'il faloit pour établir entre êles une parfaite corespondance; & en vertu de laquêle l'ame par exemple eût une impression de douleur précisement dans le moment que le cors devoit recevoir un coup d'épée en consequence des loix mécaniques de la matiere: ou bien sans avoir été destinées l'une pour l'autre, êles ont reçu chacune à part, & come si êle étoit seule avec Dieu, une têle nature, que venant ensuite à exister en même tems;

êles ſe trouvent dans une exacte coreſpondance de leurs modalités.

Si c'eſt le premier : ce Syſtême, à cet égard eſt peu diférent de celui des cauſes ocaſionêles : car de cête façon Dieu à l'ocaſion de la ſuite des mouvemens qu'il a prévûs devoir ariver au cors en conſequence des loix de la nature qu'il lui a donée, a deſtiné à l'ame une autre nature, des loix de laquêle devoient naître autant de diverſes penſées pour répondre aux divers mouvemens du cors. Toute la diférence qu'il y aura donc de ce Syſtême à celui des cauſes ocaſionêles des Carteſiens, ſera que dans celui-ci c'eſt Dieu qui ſuivant les ocaſions des modalités de l'une de ces deux ſubſtances, produit immédiatement des impreſſions dans l'autre : au lieu que dans le nouveau Syſtême, il ne produit ces impreſſions que mé-

diatement en ce qu'il a doné à ces ſubſtances des vertus & des forces propres à ſe les produire d'êles-mêmes chacune dans ſon propre ſein.

Si c'eſt le ſecond, & que ces ſubſtances n'aïent nulement été faites l'une pour l'autre; la ſuite des penſées & des perceptions que Dieu aura donées aux eſprits ne ſera nulement ſage, mais purement capricieuſe. Quêle ſageſſe en éfet & même quêle juſtice par exemple, de faire tout d'un coup paſſer une ame de la joye à la douleur par les ſeules loix de la conſtitution de ſa nature, ſans qu'êle ait merité cête peine par aucune faute? car quand Adam par exemple n'auroit jamais peché; les douleurs que ſon ame a ſoufertes depuis ſa faute, n'étant dans ce Syſtême qu'une ſuite naturêle de la conſtitution de ſon ame, l'auroient toûjours également tour-

menté. Qu'il y auroit de choſes à dire là-deſſus par raport à la Religion !

2°. Mais quelque parti que l'on prêne dans cête alternative ; come l'Auteur de ce Syſtême veut toûjours que ce ſoient ces ſubſtances qui par leurs propres forces ſe modifient êles-mêmes, & qui par je ne ſai quêle *ſpontaneité* produiſent tous les changemens & tous les ſentimens qui leur arivent : il ne paroît pas bien ſi cête production eſt libre ou neceſſaire dans la ſubſtance intelligente. Si êle eſt libre, & que ce ſoit librement que l'ame, par exemple, ſe done ſes ſentimens ; coment s'en done-t-êle de ſi deſagreables & de ſi douloureux ? quel plaiſir prend-êle à ſe tourmenter êle-même ? ſi au contraire tous ces changemens lui échapent par un ordre neceſſaire, en vertu de la conſtitution de ſa nature, ſans qu'êle puiſſe

les empêcher quelques desagreables qu'ils soient ; où est la sagesse de Dieu de faire ainsi passer cête ame sans cause, ni sans raison par cête varieté infinie : mais bizare & capricieuse de pensées, de sentimens & de perceptions ?

3°. De plus, cet ame n'est donc point libre. Et en éfet il ne paroît pas que la liberté des esprits puisse subsister dans ce Systême quoiqu'en dise l'Auteur. Il est vrai qu'il prêtend y *trouver cet avantage, qu'au lieu de dire que nous ne somes libres qu'en aparence & d'une maniere sufisante à la pratique ; comme plusieurs persones d'esprit ont crû ; il faut dire plûtôt que nous ne somes entraînés qu'en aparence ; & que dans la rigueur des expressions Metafisiques nous somes dans une parfaite indépendance à l'égard des influences de toutes les autres creatures.* * Mais aprés tout, il ne paroît pas qu'il reconoisse dans l'ame une vraye liberté : car 1°.

* Dans le Journal des Savans de 1695. 4. d'Août.

il dit qu'*il ne dépend pas d'éle de se doner toûjours les sentimens qui lui plaisent : puisque les sentimens qu'éle aura, ont une dépendance de ceux qu'éle a eus.* *

* Dans sa lêtre à l'Auteur de l'histoire des Savans au mois de Juillet 1698.

2°. Il ajoûte que l'*état present de chaque substance est une suite naturel de son état précedent.* * Or une suite naturêle d'un état précedent est une suite necessaire.

* Ibid.

3°. Il dit enfin que *chaque perception précedente a de l'influence sur les suivantes conformement à une loy d'ordre qui est dans les perceptions come dans les mouvemens.* * Or la loy des comunications des mouvemens est necessaire. Donc l'influence des perceptions précedentes sur les suivantes est aussi necessaire.

* Ibid.

4°. Quand on conviendroit absolument de la possibilité de ce Systême ; on ne pouroit au moins ne pas voir que ce n'est point celui que Dieu a suivi ; & qu'il a vraiment établi celui des

causes ocasionêles : car, par exemple, lors qu'un home reçoit un coup d'épée ; je veux que l'on puisse dire que ce n'est pas à cause de ce coup, ni à son ocasion que l'ame ressent de la douleur ; mais qu'en consequence de ses propres loix, êle l'auroit sentie précisement dans ce moment, quand il n'y auroit eu que Dieu & êle ; peut-on dire de même quand un home devient fou, que ce n'est pas à cause du renversement qui s'est fait dans son cerveau que son esprit extravague ? peut-on nier que ce ne soit à cause du déreglement des esprits animaux causé par l'excés du vin, que l'esprit d'un home yvre n'a plus que des pensées dérangées, bizares, & insolentes &c ? & est-il vrai-semblable que de pareilles extravagances ne soient que des suites naturêles de la constitution de cête ame ; & qu'êle ne fasse en cela, que se conformer

conformer aux loix de la nature que Dieu lui a donées ? que cela feroit d'honeur à sa sagesse ! Digne spectacle de l'être infiniment parfait, qu'une ame qui sort de ses mains avec une nature qui la met dans une vraye necessité d'extravaguer les soixante & quatre-vingt années, & peut-être même toute l'éternité : puisque ce qui naist de la nature & de l'essence d'une chose doit durer autant que cête chose. Ne seroit-ce pas visiblement rendre Dieu auteur de ces desordres ? & un tel Systême lui feroit-il bien de l'honeur ?

J'en dis à peu prés autant de ce qui se passe dans le cors. Quand un home prend & mange un morceau de pain ; je veux qu'on puisse dire que sa volonté n'a nule part à ces mouvemens, & que ce n'est point parce qu'êle le veut & qu'êle l'ordone que le cors les execute ; mais

qu'en vertu des loix mécaniques il étoit de lui-même déja tout dispofé à les executer lors que l'ame en a eu la volonté ; & qu'il les auroit éfectivement executés quand il n'y auroit point eu d'ame au monde ; en peut-on dire autant de l'action d'écrire ; & peut-on soûtenir avec quelque couleur que ce n'est pas par la direction de l'esprit & par le comandement de la volonté que se font les divers mouvemens qui sont necessaires pour former les divers caracteres des lêtres ; & que dans le tems par exemple que je me suis apliqué à écrire ces réflexions contre le nouveau Systême, ma main en vertu de ses propres loix & de sa constitution naturêle, étoit déja toute disposée à former d'êle-même tous les divers mouvemens necessaires pour exprimer sensiblement mes pensées ; & qu'êle les auroit éfectivement formés

quand il n'y auroit point eu d'ame ? n'eſt-il pas viſible que céte prodigieuſe diverſité de mouvemens ſi réguliers en un ſens, & ſi bizares en un autre, ne peut venir des loix generales des mécaniques ? & qu'ainſi il faut que le cors à cet égard dépende de la direction & de l'empire de l'ame ?

5°. Ce Syſtême ſupoſe que Dieu a doné à chacune de ces ſubſtances, je veux dire à l'eſprit & au cors, des loix en vertu deſquêles tout ce qui lui doit ariver ſe dévelope ſucceſſivement indépendemment de l'influence de toute autre creature. Mais qui eſt-ce qui regle l'execution de ces loix ? Sont-êles ſages ? & ſi êles le ſont, ces ſubſtances les ſuivent-êles ? voyons. Une de ces loix eſt, ſelon tout le monde, que les êtres tendent d'eux-mêmes à leur conſervation, & fuïent du moins méca-

niquement, tout ce qui va à les détruire, la ſageſſe de Dieu le demande ainſi. Et cependant on voit des cors qui ſe jêtent dans les flâmes, qui ſe précipitent, qui ſe coupent par morceaux. On voit des eſprits qui vivent perpetuêlement dans les douleurs & dans les amertumes. Plaiſante loy que cêle par laquêle dans le tems qu'une ame eſt apliquée à un raiſonement abſtrait ſur la Religion, ou à contempler la divinité, êle ſe trouve ſaiſie d'une vive douleur qui lui fait lâcher priſe & abandoner ſon ſujet ! Sage loy que cêle par laquêle une ame apliquée à témoigner ſon amour à Dieu, ſe trouve ſurpriſe d'une penſée de blaſphême, & portée par là à la haine de ce divin objet auquel êle vouloit faire ſa cour ! on ne voit donc là rien de ſage, rien de reglé, rien de digne de Dieu; & ce Syſtême qui d'abord m'avoit ébloüi par je ne ſai quel air

de ſimplicité & d'uniformité, me paroît préſentement ſi diſloqué, ſi ruïneux & portant à faux par tant d'endroits, que malgré toute l'étenduë d'eſprit de ſon illuſtre Auteur, je le croi préſentement inſoûtenable.

6°. Mais un dernier endroit par lequel il me paroît le plus porter à faux, & qui eſt pourtant le plus capital & le plus fondamental dans le Syſtême, c'eſt la ſupoſition d'une certaine *nature agiſſante*, d'une *puiſſance*, d'une *force*, d'une *énergie* diſtinguée de la puiſſance de Dieu, en vertu de laquêle les êtres *produiſent par ordre tous les changemens qui leur arivent, en ſorte que tout leur naiſſe de leur propre fond par une parfaite ſpontaneité* : car cête ſupoſition eſt directement contraire à la foibleſſe & à la dépendance eſſentiêle à la creature, & à la puiſſance ſouveraine eſſentiêle au Createur,

C'eſt une fauſſe idée que de s'imaginer qu'il ſoit indigne de Dieu de s'aſſujêtir à agir à tous momens dans ſes creatures, & à produire par lui-même tous les changemens qui leur arivent. Come rien ne marque mieux la dépendance infinie de la creature, & la ſouveraineté & l'étenduë de la puiſſance du Createur, rien ne lui eſt plus honorable; & ce n'eſt point lui demander de perpetuels miracles, que de lui faire ainſi produire toutes les impreſſions qui arivent à l'eſprit & au cors: puiſqu'il ne le fait qu'en conſequence de certaines loix generales & ordinaires, & que les miracles ne ſont que des exceptions de ces loix.

Enfin il me paroît que faire une perfection à Dieu de ſe déſaiſir de ſa puiſſance pour la comuniquer aux creatures, c'eſt le dépoüiller d'une perfection eſ-

ſentiêle & incomunicable pour en faire part à la creature. En un mot, c'eſt apuyer un Syſtême ſur des idées contradictoires & chimériques ; étant certain que Dieu fait tout ce qui ſe paſſe de réel à tous momens dans ſes creatures ; & qu'il n'y a que lui qui puiſſe agir en êles, & produire leurs changemens come cauſe veritable. Je me ſouviens d'avoir un écrit de la façon d'un d'un de mes amis, où ces verités ſont prouvées & clairement démontrées par la métode des Geometres. Il faut que je le reliſe au premier jour pour me fortifier de plus en plus contre le faux brillant de ce nouveau Syſtême.

SIXIE'MES REFLEXIONS sur le détail de l'union, de l'esprit & du cors, où l'on examine par quêles modalités ou quêles parties ils sont particuliérement unis.

L'Union de l'esprit & du cors ne consistant, come je l'ai remarqué, que dans la corespondance réciproque de leurs modalités, il me paroît, à ne consulter que mon experience, que l'esprit est & n'est pas uni à tout le cors : & que le cors est, & n'est pas uni à tout l'esprit, si cela se peut dire.

Que l'esprit est uni passivement à tout le cors ; mais non pas activement.

L'esprit est uni à tout le cors : parce que le cors n'a nule partie, qui par ses mouvemens ne puisse exciter certaines pensées dans l'esprit. L'esprit n'est pas uni à tout le cors : parce que le cors a tres-peu de mouvemens qui soient

ſoûmis à la volonté de l'eſprit. En éfet, il en a de trois ſortes : les uns en ſont parfaitement indépendans, come la toux, le vomiſſement, le baillement, le hoquet, l'éternuëment, le mouvement du cœur & des artêres, celui du chile & du ſang.

Les ſeconds peuvent bien être quelque peu moderés, ou même ſuſpendus pour quelque tems : mais non pas régis d'une maniére abſoluë, ni ſuſpendus pour longtems : tels ſont le ſomeil & la veille, la reſpiration, l'ouverture des yeux, les mouvemens des inteſtins & de la veſſie, &c.

Les troiſiémes come le mouvement de la tête, de la langue, des mains & des piés, &c. ſont à la verité abſolument ſoûmis à l'empire de l'eſprit : mais il faut pour cela qu'il ne ſe trouve, ni dans les nerfs, ni dans les eſprits, aucun obſtacle à cête ſoûmiſſion : car on voit tous les jours des gens

à qui la tête & les mains tremblent malgré eux. Je vois donc clairement que l'eſprit eſt, & n'eſt pas uni à tout le cors. Mais peut-on voir clairement une contradiction : & n'en eſt-ce pas ici une formêle. J'avouë qu'êle m'a d'abord ſurpris : mais un moment de réflexion m'a bien-tôt fait voir que le terme d'union n'eſt pas pris en même ſens dans les deux parties de ces propoſitions ; & qu'il eſt pris paſſivement dans l'une, & activement dans l'autre. Il eſt vrai que l'eſprit eſt uni paſſivement à tout le cors : parce que celui-ci n'a nule partie, du mouvement de laquêle l'eſprit ne puiſſe recevoir quelque impreſſion, quelque paſſion. Et il n'eſt pas vrai que l'eſprit ſoit uni activement à tout le cors, parce que le cors a un fort grand nombre de parties ſur leſquêles l'eſprit ne peut agir, & un fort grand nombre de mouvemens que l'eſprit

ne peut ni arêter, ni moderer.

C'est à-peu-prés en la même maniére qu'on peut dire que le cors est uni à tout l'esprit, & qu'il n'est pas uni à tout l'esprit.

Car il est vrai que le cors est uni activement à tout l'esprit ; puisque l'esprit étant, come je l'ai remarqué dans mes premieres réflexions, parfaitement indivisible ; le cors ne peut le toucher en nule maniére, qu'il ne le touche tout entier.

Que le cors est uni activement à tout l'esprit, mais non passivement.

Et il n'est pas vrai que le cors soit uni passivement à tout l'esprit ; parce que l'esprit a plusieurs pensées, come ses pures intellections, ses pures joïes, dont le cors ne reçoit nule impression du moins sensible. Et ainsi l'esprit est uni passivement à tout le cors : mais le cors n'est pas uni passivement à tout l'esprit.

Et au contraire, le cors est uni activement à tout l'esprit : mais l'esprit n'est pas uni active-

vement à tout le cors.

Que le cors agit beaucoup plus ſur l'eſprit, que l'eſprit n'agit ſur le cors.

Et de-là il paroît que le cors agit beaucoup plus ſur l'eſprit, (agit, dis-je, à la maniére que je l'ai expliqué dans les précedentes réflexions) que l'eſprit n'agit ſur le cors : puiſque le cors agit de tout lui-même ſur tout l'eſprit, & que l'eſprit n'agit que par une partie de lui-même (ſi cela ſe peut dire ainſi) ſur une partie du cors.

Mais il faut voir de plus ſi l'eſprit eſt uni également, je veux dire auſſi immédiatement & auſſi étroitement à toutes les parties du cors : ou s'il y en a quelcune dans laquêle il réſide d'une maniére ſinguliére. Et il faut de plus examiner ſi le cors eſt uni à l'eſprit également par toutes ſes modalités & ſes perfections : ou s'il y en a quelques-unes qui rendent cête union plus étroite.

Quant au premier, il me paroît déja bien clair qu'il ne s'a-

git ni d'une proximité de lieu entre l'ame & les parties du cors, ni d'une résidence locale dans aucune de ses parties. L'ame n'aïant nule étenduë; il est visible qu'à proprement parler êle n'a nule situation dans les parties du cors; & qu'en un mot, êle n'est ni dehors, ni dedans le cors: l'ici, ou le là ne convenant pas plus à l'ame ni aux autres esprits, que la rondeur & la quarure; & c'est pour le dire en passant, à quoi l'on ne prend pas assez garde. Il n'en est pas *d'être dans le lieu*, come *d'être dans le tems*. Celui-ci convient à tous les êtres, esprits & cors: car pour cela il sufit qu'ils aient quelque durée aprés avoir été créés; mais être dans le lieu ne convient qu'aux cors. Les esprits à parler exactement ne sont nule part. Si l'on prenoit bien cela, on se délivreroit aisément de beaucoup de dificultés sur le lieu des esprits &

Que les esprits ne sont point dans le lieu.

ſur l'immenſité de Dieu : du moins ne tomberoit-il jamais dans la penſée que *la ſubſtance divine dût être étenduë, ou répanduë par tout dans le monde & audelà.*

Il ne s'agit donc que de ſavoir ſi l'ame exerce ſes fonctions actives & paſſives immédiatement dans toutes les parties du cors : par exemple ſi êle ſent de la douleur au pié, la ſaveur ſur la langue, le ſon dans les oreilles, les couleurs dans les yeux, &c. Sur cela j'avouë que j'ai peine à croire que mon ame n'exerce pas ſes fonctions immédiatement dans toutes les parties du cors : car ſans conter que j'ai remarqué dans les réflexions précedentes, que ſon union avec le cors eſt immédiate ; l'experience m'aprend que je raporte tout naturêlement mes ſentimens à ces parties, & que je ſens la douleur & le plaiſir, le

froid & le chaud, &c. come dans les diverses parties de mon cors. Or ce raport étant une espêce de jugement naturel, qui ne peut venir que de l'Auteur de la nature; il n'y a nule aparence qu'il soit faux.

Que l'ame n'exerce pas ses fonctions immédiatement dans les diverses parties du cors.

Cependant je me souviens que de pareils jugemens m'ont déja engagé dans l'erreur : car j'ai autrefois jugé, non seulement que mon ame sentoit dans les diverses parties de mon cors; mais même, que ces diverses parties sentoient êles-mêmes le froid & le chaud, le plaisir & la douleur : & j'ai parfaitement reconu dans mes premiéres réflexions la fausseté & l'illusion de ces jugemens. Qui m'assurera donc que je me trompe moins dans celui que je fais, que mon ame sent immédiatement dans toutes les parties du cors ? ce dernier jugement pouroit bien être semblable au premier. En éfet, j'ai

quelquefois éprouvé qu'aïant fait une forte ligature entre la tête & quelques parties de mon cors, je pouvois piquer ces parties au dessous de la ligature & les blesser même jusqu'à en faire sortir le sang, sans en recevoir nule douleur, & sans que mon ame en sentît rien. Cela n'est-il pas décisif, & ne fait-il pas voir clairement que si mon ame résidoit, ou exerçoit ses fonctions immédiatement dans les parties du cors, la ligature ne l'empêcheroit pas de sentir les mauvais traitemens qu'on leur feroit ?

De plus je sai par l'experience d'un grand nombre de persones (ainsi que je l'ai remarqué ailleurs) que nous pouvons sentir de la douleur dans des parties de nôtre cors que nous n'avons plus, & que le fer ou le feu a enlevées. Rien peut-il faire mieux voir d'une part la

foiblesse du fondement sur lequel j'ai jusqu'ici jugé que mon ame sent immédiatement dans les diverses parties de mon cors : & de l'autre, la fausseté de ces jugemens par lesquels je raporte mes sentimens à ces parties ? Mais où sera donc mon ame, où résidera-t-êle, ou, pour parler plus juste, dans quêle partie exercera-t-êle immédiatement ses fonctions ? les raisons que je viens d'aléguer me donent de grands soupçons que ce ne peut être que dans le cerveau : car faites à un bras si haut qu'il vous plaira cête violente ligature dont j'ai parlé, vous ne sentirez rien au dessous, pendant que le sentiment sera tres-vif au dessus : ce sentiment vient donc de plus haut. Tout de même, puisque ce n'est pas dans un bras coupé & qui n'est plus, que mon ame sent la douleur, il faut donc qu'êle la sente plus haut. Mais j'entrevois

Qu'êle les exerce uniquement dans le cerveau.

d'autres raiſons qui me paroiſſent abſolument déciſives.

Si ſans faire mourir un home on pouvoit lui couper la tête, come on lui couperoit les bras & les jambes, on ſauroit par bien des experiences ſi c'eſt immédiatement dans la tête ou dans les autres parties que l'ame exerce ſes fonctions: car ſi ces autres parties demeuroient alors ſans ſentiment, ce ſeroit une preuve inconteſtable que l'ame n'exerce que dans le cerveau les fonctions de ſentir.

Mais il ne faut couper la tête à perſone pour s'éclaircir de ce fait: il ne faut que trouver le moïen de bleſſer conſidérablement le cerveau, & obſerver enſuite ce qui arivera. Qu'on lui cauſe ſeulement le délire ou quelque vertige violent: on eſt ſûr par-là d'ôter aux autres parties tout ſentiment. Que dis-je bleſſer le cerveau? le ſomeil ſeul qui

ne fait que le fermer & qu'interompre la comunication qu'il a avec les autres parties par l'entremiſe de quelques filets ou de quelques tuïaux, ſuſpend tous les jours le ſentiment à ces parties. Ne ſont-ce pas des preuves inconteſtables, que ce n'eſt que dans le cerveau & non dans ces parties que l'ame exerce immédiatement ſes fonctions ?

Cela eſt ſi vrai que ſans bleſſer le cerveau, ni ſans lui cauſer le ſomeil, pourvû qu'on trouve le moïen, ou par quelque obſtruction dans les nerfs, ou par quelque violente ligature, d'empêcher la comunication que les autres parties ont avec lui ; on eſt ſûr d'ôter le ſentiment à ces parties.

Tout cela me fait clairement voir non ſeulement que l'ame ne réſide immédiatement que dans le cerveau, mais même qu'êle n'a ſon ſiége immédiat que dans la

Coment l'ame n'aïant ſon ſiége que dans le cerveau, eſt informée

ſur le champ, de tout ce qui ſe paſſe dans les autres parties du cors.

partie du cerveau qui eſt la ſource des nerfs: que ce n'eſt que là qu'êle exerce immédiatement ſes fonctions de ſentir : qu'êle eſt informée de tout ce qui ſe paſſe dans le cors, & que par les divers ordres qu'êle lui done, êle pourvoit à ſa conſervation. Car ces nerfs étant répandus ſans interuption depuis cête partie principale, quêle qu'êle ſoit, juſqu'aux extrêmités des organes; je conçois aiſément la relation que ceux-ci peuvent avoir par leur entremiſe, non ſeulement avec cête partie, mais auſſi avec l'ame; & la relation que l'ame peut pareillement avoir par-là avec ces organes. Car je vois premiérement coment ces nerfs étant bandés pendant la veille, peuvent ſervir à tranſmêtre en un moment les plus foibles mouvemens dont ils ſont agités juſqu'à cête partie principale. 2°. Coment les diverſes agitations de

cête partie peuvent exciter immédiatement dans l'ame qui y réside divers sentimens. 3°. Coment ces divers sentimens peuvent l'avertir des changemens qui arivent aux diverses parties du cors; servir à lui faire distinguer ceux qui lui sont nuisibles d'avec ceux qui lui sont utiles, & la mêtre ainsi en état de veiller à la conservation des parties de ce cors; ce qui est la fin de sa situation immédiate dans cête partie.

Dans un sentiment si bien démontré, je ne sens qu'une peine dont j'ai déja insinué le fondement: c'est que ce sentiment semble détruire ce que j'ai établi come une verité dés le comencement de mes réflexions; savoir que l'union de l'esprit & du cors est immédiate. Mais que je suis bon de me laisser éblouïr par cête aparence de dificulté! N'est-il pas certain que tout ce

que j'ai prétendu dans l'établiſſement de cête derniere verité, n'a été que l'excluſion d'un milieu étranger entre l'eſprit & le cors : come de ces *entités uniſſantes*, ou de quelqu'autre ſemblable chimére ? & n'eſt-il pas viſible que les nerfs & les eſprits animaux qui ſont les parties qui uniſſent les organes du cors avec le cerveau & avec l'ame, ne ſont nulement un milieu étranger, ni diférent de ces organes.

En éfet, êles mêtent ſi peu d'interuption entre ces organes & le cerveau, ou l'ame, que dans le moment que l'ame agit ſur le cerveau, le contrecoup ſe fait ſentir dans ces organes : & qu'au contraire dés que les organes exterieurs ſont ébranlés ; le contrecoup s'en fait ſentir dans le cerveau & dans l'ame. Ceux qui feront réflexion qu'on ne peut tirer ou pouſſer un bâton par un bout qu'on ne le tire, ou qu'on

ne le pousse par l'autre, n'auront pas de peine à concevoir ce que je dis ici. Et de-là il est visible que l'esprit de l'home a son siege dans le cerveau beaucoup plus noblement & plus avantageusement qu'un Roi n'a le sien dans la capitale de son Roïaume. Car quoique sans se remuer ce Roi envoïe ses ordres à ses sujets, & reçoive les nouvêles de tout ce qui se passe dans ses Etats: il est neanmoins certain que ses ordres ne sont pas executés dans les Provinces éloignées au même instant qu'il les done; & qu'il n'est pas informé de ce qui se passe dans son Roïaume, au même moment qu'il se passe. Au lieu que dés que l'esprit parle, les parties du cors les plus éloignées, come les mains & les piés lui obéïssent; & qu'il est informé sur le champ des moindres changemens qui arivent aux parties les plus éloignées.

SEPTIE'MES REFLEXIONS par quêles ſortes de penſées l'eſprit eſt particuliérement uni au cors. Sageſſe de Dieu dans les loix de céte union.

DE deux ſortes de penſées dont mes réflexions précedentes m'ont apris que mon eſprit eſt capable ; je m'aperçois que les unes ont infiniment plus de part que les autres à ſon union avec le cors.

En éfet, il a des penſées ou des perceptions pures & diſtinctes : come la conoiſſance & l'amour de la verité, de la juſtice & de la ſageſſe : ces joïes & ces triſteſſes purement intellectuêles, dont il ne lui revient nul nouveau penchant pour le cors, & dont auſſi il ne revient au cors nule

nule nouvêle impreſſion, du moins qui ſoit ſenſible, ainſi que je l'ai déja remarqué.

Mais il a auſſi des penſées obſcures, confuſes & ſenſuêles, dépendemment des ſens & de l'imagination ; come la perception de la douleur, de la chaleur, de la froideur, & toutes nos autres ſenſations qui le lient au cors d'une maniére ſi étroite, ſi aveugle & ſi ſtupide qu'êles l'incarnent en quelque façon. En éfet, quoique le ſage Auteur de cête union ne lui imprime ces perceptions ſenſuêles, ou ces ſenſations, qu'à l'ocaſion des divers mouvemens qui ſe paſſent dans ſon cors, & que pour l'avertir des divers changemens qui lui arivent. Il conoît ſi peu par-là quels ſont ſes mouvemens, qu'il n'aperçoit ces changemens, que come quelque choſe de fort diférent du mouvement : & qu'il atribuë même ſes propres ſenſa-

Que l'eſprit eſt uni au cors beaucoup plus étroitement par ſes penſées confuſes, que par les diſtinctes.

tions & ſes perceptions aux diverſes parties du cors où ces changemens ſe paſſent. Et ainſi lorſqu'on me ſaigne, quoique la lancête ne faſſe viſiblement qu'ébranler & diviſer quelques parties d'une de mes veines ; mon eſprit n'aperçoit ce changement, ni come ébranlement, ni come diviſion de parties : mais ſimplement come une douleur cuiſante qu'il atribuë à la partie piquée : mais douleur qui l'aplique ſi aveuglément à cête partie, qu'il ſe confond avec êle, qu'il ſe prend pour êle, ou qu'il la prend pour lui-même.

Il eſt donc viſible que l'eſprit par ces perceptions confuſes, eſt tout autrement uni au cors que par ſes autres fonctions ; car ce que l'on ſent non ſeulement come aſſocié avec le cors, mais auſſi come *dans le cors, pour le cors,* & *à la place du cors*, produit l'union la plus forte & la plus é-

troite qu'on puiſſe imaginer entre deux êtres ſi diférens. Or il eſt certain que c'eſt ainſi que ſe font la plûpart des changemens qui arivent au cors humain. Ce ſont là tous faits inconteſtables, & que je ſai par une experience auſſi ancienne que l'union des deux êtres dont je ſuis compoſé.

Je trouve cependant en ceci un vrai ſujet d'embaras : car je ne vois pas bien coment on peut ſur cela juſtifier la ſageſſe de l'Auteur de mon être.

En éfet s'il ne done à l'eſprit ces perceptions ſenſibles que pour l'avertir des changemens qui arivent au cors, & le mêtre par-là en état de pourvoir à ſes beſoins & à ſa conſervation, ainſi que je l'ai déja remarqué ; & que ce ſoit même à ce deſſein qu'il a établi le ſiége de l'eſprit dans le cerveau, come dans la partie, où par l'entremiſe des

nerfs qui de-là se répandent dans tout le cors, il pouvoit être plus facilement & plus promptement informé de tout ce qui s'y passe: N'eût-il pas été plus à propos de l'en informer par des idées claires & distinctes, que par des perceptions confuses qui ne servent presque qu'à le précipiter en mile erreurs ? Car enfin, d'où vient que j'atribuë faussement la délectation & la douleur aux diverses parties de mon cors ? d'où vient que je répans aussi faussement, à ce que l'on prétend, les odeurs & les saveurs sur les objets de dehors ? c'est que je sens cêles-là come dans mon cors, & cêles-ci come dans les cors de dehors. Et ainsi il se trouve que j'aperçois come dans les cors ce qui n'y est pas, & ce qui n'y peut être : & que je n'aperçois pas ce qui y est. Peut-on tomber dans de plus grossiéres illusions, & coment les ajuster avec la sagesse

de Dieu qui en eſt l'Auteur ?

Qu'il eſt dangereux de ne regarder les choſes que d'un côté ! A ne conſiderer cête conduite de Dieu que par les endroits que je viens de marquer, peu s'en faut que je ne blaſphême contre ſa ſageſſe adorable. Mais je ne trouve dans cête conduite rien que d'infiniment ſage, dés que je la regarde du bon côté.

En éfet, les cors de dehors agiſſans, & faiſans ſans ceſſe des impreſſions ſur le mien ; étoit-il à propos que Dieu m'avertît par des idées claires & diſtinctes des mouvemens qui ſe paſſent & dans ces cors & dans le mien ? n'eſt-il pas viſible que ce détail de mouvemens, je dis même de ceux qui ſe paſſent en un ſeul jour, & les raports qu'ils ont entr'eux étant come infinis, ç'eût été trop partager & trop ocuper la capacité d'un eſprit borné, que Dieu n'a fait que pour s'ocuper de ſes

Sageſſe de Dieu dans cête conduite.

infinies perfections : & n'étoit-il pas à propos qu'il m'en avertît d'une maniére plus courte, & qui partageât moins mon aplication?

D'ailleurs les changemens qui arivent à mon cors par l'impression de ceux de dehors, n'étant que des mouvemens qui ne diférent que du plus au moins ; il étoit cependant necessaire afin que l'ame en fût avertie d'une maniére qui l'interessât & qui l'apliquât à sa conservation ; qu'êle aperçût ces changemens come essentiêlement diférens. Par exemple, quoique le mouvement du feu qui cause la douleur, ne difére que du plus au moins de celui qui cause le chatoüillement & la chaleur ; il a été necessaire qu'il y eut une diférence essentiêle entre le chatoüillement & la douleur : afin que l'ame les raportant l'une & l'autre aux parties de son cors, plus vivement touchée de la douleur

que du chatoüillement, êle s'interessât aussi plus vivement à ce qui se passe alors dans le cors : car si l'ame n'apercevoit dans son cors que ce qui s'y passe, & que les simples mouvemens que le feu & les autres cors y causent sans y sentir ce qui n'y est pas ; outre qu'êle n'en tireroit pas assez de lumiere pour juger du moins aussi promptement qu'il seroit necessaire en mile rencontres, si l'action de ces cors seroit utile ou nuisible à la conservation du cors humain, & qu'ainsi malgré ses soins, êle pouroit souvent être surprise : êle pouroit bien de plus ne se mêtre pas fort en peine d'éviter ces mouvemens quelque nuisibles qu'ils fussent ; peut-être même y prendroit-êle plaisir, ou par caprice, ou pour se délivrer d'un cors qu'êle ne regarderoit alors que come une vraye prison qui l'empêcheroit de se joindre à des objets plus nobles ;

plus dignes d'êle & plus capables de la rendre hureuſe : au lieu que les ſenſations confuſes de plaiſir & de douleur, de douceur & d'amertume par leſquêles êle eſt avertie de ce qui ſe paſſe dans ſon cors, diférant eſſentiêlement & étant aperçûës come dans le cors & come des maniéres d'être du cors ; êles l'intereſſent & l'apliquent tout autrement à ſa conſervation.

Je dois donc reconoître que ç'a été avec une extrême ſageſſe que l'Auteur de mon être a particuliérement établi dans ces perceptions confuſes l'union de mon eſprit avec mon cors ; & qu'il a ordoné que lorſqu'il arive à celui-ci quelques mouvemens capables de lui nuire, mon eſprit en fût averti par la douleur, l'amertume, ou quelqu'autre deſagréable ſenſation : & qu'au contraire, lorſque ces mouvemens ſont moderés, incapables de nui-

re, ou même favorables à son temperament; mon esprit en fût averti par le chatoüillement, la douceur, ou quelqu'autre agréable sensation, sans que par-là il fût obligé d'entrer dans le détail des mouvemens qui se passent dans son cors. Rien, dis-je, n'est plus sage que cête institution : car,

1°. Ces sensations le touchant bien autrement que la conoissance de ces mouvemens, êles l'interessent bien davantage à la conservation du cors auquel il il les raporte, & l'unissent bien plus étroitement avec lui.

2°. Ces sensations diférant essentiêlement lui donent une bien plus grande facilité de discerner les objets qui en sont l'ocasion, que ne feroit la conoissance claire de quelques mouvemens qui ne diféreroient que du plus au moins.

3°. Parce que de toutes les

voyes de me faire conoître le raport des autres cors avec le mien, & si je dois faire ou ne pas faire usage de tels & tels cors qui m'environent; cêle-ci est la plus sûre & la plus sage.

En éfet pour conoître distinctement & par raison les raports infinis que les cors qui m'environent ont avec les dispositions actuêles du mien, & pour me mêtre par-là en état de juger, par exemple, quand je dois manger, de quels alimens, en quêle quantité par raport à la conservation de la vie: il me faudroit une continuêle aplication d'esprit, & encore avec cela, il est sûr que je ne pourois pas me défendre de mile funestes erreurs. Mes besoins changeant si souvent & si promptement; mon esprit souvent fatigué de cête aplication ne pouroit pas discerner assez promptement par leur propre caractere les alimens qui me

ſeroient propres d'avec les nuiſibles ; non plus que les autres cors dont l'aproche ou l'uſage me ſeroient ſalutaires ou funeſtes. Il eſt certain cependant qu'il y a cent ocaſions où l'on n'a qu'un inſtant pour prendre ſon parti.

Je ſerois donc dans une eſpêce de neceſſité de confondre ſouvent ces objets, & de me méprendre dangereuſement dans mon choix, ſi l'Auteur de mon être ne m'avoit préſervé de ces erreurs, en me fourniſſant par des ſentimens confus que j'atache aux objets, une voye bien plus courte & bien plus ſûre de diſtinguer ces alimens & ces cors, & de diſcerner leſquels ſont utiles ou nuiſibles à la ſanté & à la conſervation de la vie. Je veux ſavoir par exemple, ſi tel fruit que je ne conois pas eſt propre à ma nouriture : ſans ſonger ſeulement à examiner le tiſſu des fibres qui le compoſent, je l'aproche de la langue, & ſuivant l'a-

grément ou le desagrément qu'il m'excite & que je lui atribuë sur le champ, je juge à l'instant si j'en dois user, ou non. Ce n'est donc point la raison aprés un long examen, c'est le goût qui en décide en un moment.

Il en est de même des autres organes de mes sens : rien n'est plus prompt ni plus sûr que le toucher pour m'avertir que je me brûle, lorsqu'inconsiderément il m'arive de toucher un fer chaud. Rien n'est plus prompt, ni plus sûr que la vûë pour m'avertir que je me blesse les yeux, lorsque je suis assez temeraire pour les atacher fixement sur le Soleil.

Enfin pour mêtre mon esprit en état de travailler avec succés à la conservation de mon cors, sans être incessament atentif à ses besoins, ni trop distrait de l'aplication qu'il doit doner au vrai bien ; rien n'a été plus sage à Dieu, que de se charger, pour

ainsi dire, de m'avertir en tems & lieu par des sentimens prévenans, de ce qui regarde le bien de ce cors : rien n'a été plus digne de sa sagesse, que de me doner des preuves distinctes, je ne dis pas de la nature & des proprietés des cors qui m'environent (cête conoissance ne m'étoit point necessairr) mais du raport qu'ils ont avec le mien selon les dispositions où il se trouve actuêlement. Il a falu que ces preuves fussent *courtes* pour me convaincre promptement ; *vives*, pour me déterminer vivement ; *sûres*, pour me faire éviter l'erreur & les méprises : mais cependant *confuses*, pour me faire répandre mes sentimens & mes propres maniéres d'être sur mon cors & sur ceux qui m'environent come des qualités qui leur apartiennent ; & pour me doner par-là le moïen de m'unir plus étroitement à mon cors, & d'avoir diverses rela-

tions avec les autres cors pour la ſocieté & pour l'uſage & l'entretien de la vie.

Il ne me reſte donc ſur la conduite de Dieu, qu'un ſeul ſcrupule que j'ai marqué dés le comencement, & que cête derniére raiſon vient de me ramener. Car enfin, diſois-je, n'eſt-ce pas en quelque façon me précipiter dans l'erreur, que de ne me doner de ce qui ſe paſſe dans mon cors & de la preſence des objets qui agiſſent ſur lui, que des perceptions confuſes qui me font répandre ſur eux, come des qualités qui leur apartienent, mes ſenſations & mes propres maniéres d'être : je veux dire, le plaiſir, la douleur, la ſaveur, la douceur, l'amertume, &c ? Voïons donc ſi je pourai encore juſtifier ſur cela la ſageſſe de l'Auteur de mon être.

HUITIE'MES REFLEXIONS suite du même sujet : où l'on examine si Dieu nous jête dans l'erreur, en nous faisant raporter nos sentimens aux objets de dehors ; & si toutes les qualités sensibles ne sont que des maniéres d'être de l'esprit.

J'Ai déja reconu par un grand nombre de justes raisons, que rien n'a été plus sage à Dieu, que de m'avertir ainsi par ces perceptions confuses de ce qui se passe au dehors, & d'en faire le lien le plus étroit des deux êtres dont je suis composé. Reste donc à examiner s'il s'ensuit delà qu'il ait eu le dessein de me jêter dans l'erreur, ou que ce systême m'impose quelque necessité d'y tomber.

Si peu que j'y réflechisse, je

Que Dieu nous a doné des facultés superieures aux sens, pour coriger leurs erreurs & éviter leurs illusions.

vois sans peine l'absurdité & la fausseté de ces deux consequences. Eles pouroient recevoir quelque couleur, si Dieu ne m'avoit doné nule lumiére & nules facultés superieures à cêle des sens pour coriger les impressions de ceux-ci. Mais j'ai un entendement & une volonté par lesquels il me met fort à couvert de leurs illusions. Je n'ai, pour m'en convaincre pleinement, qu'à jêter les yeux sur leurs diverses fonctions. L'entendement est fait pour la verité, & pour une verité purement intelligible : êle est son objet ; & son unique fonction devroit être de la chercher sans cesse, & de ne se reposer jamais que dans sa découverte. L'unique caractere infaillible de la verité est l'évidence.

Regle sûre pour éviter l'erreur dans nos jugemens.

L'évidence détermine infailliblement, & emporte necessairement le consentement : & ainsi il est visible que pour dé-

couvrir sûrement la verité & éviter l'erreur des sens & toute autre, tout ce que l'entendement a à faire, est de ne se rendre jamais volontairement à quoi que ce soit. C'est de *ne se reposer & de ne consentir jamais qu'il ne soit invinciblement déterminé : en un mot, qu'il ne soit necessité* : car alors cête necessité lui sera une marque infaillible d'évidence, & par consequent une preuve incontestable de la presence de la verité.

Tout ceci ne regarde que les conoissances & les verités naturêles.

Les sens, au contraire, n'ont pour objet que les choses sensibles : ils ne me sont donés que pour la conservation de mon cors ; & je trouve éfectivement qu'ils s'aquitent merveilleusement bien de cête fonction : ils avertissent si fidelement & si promptement mon esprit par la douleur & le plaisir, & par les autres sensations agreables ou desagreables de ce qu'il doit faire, ou ne pas faire pour la conservation de la

Que les sens ne nous sont donés que pour nous faire conoître le raport des autres cors avec le nôtre ; & non pas le raport des cors entr'eux.

vie du cors : que je ne puis m'empêcher d'admirer la ſageſſe des loix de l'union de l'eſprit & du cors ſur leſquêles tout cet ordre eſt fondé. Et come ils ne m'avertiſſent ainſi que pour me faire conoître les raports que tous les cors qui m'environent ont avec le mien ; je ne puis trop, ſur cela, être content de leur fidelité & de leur exactitude. Mais come ils ne me ſont nulement donés pour m'aprendre ce que ces cors ſont en eux-mêmes, & qu'ils ſont incapables de me découvrir la verité de leur nature & de leurs proprietés ; quand ce ne ſeroit que parce que leurs perceptions ſont obſcures & confuſes, & que le caractere de la verité eſt la diſtinction & l'évidence : il eſt viſible que je ne dois faire nul uſage de mes ſens par raport à cête fin ; & que je ne le puis ſans m'expoſer à doner dans l'erreur & dans l'illu-

ſion ; & qu'ainſi pour éviter l'un & l'autre, pour juger juſte de la nature des cors qui m'environent, je dois non ſeulement me défier du raport des ſens qui me trompent en mile maniéres; mais même le mépriſer abſolument, le coriger par des idées claires & diſtinctes, & ne juger enfin que par la pure intelligence.

Voila donc de quêle maniére Dieu me fait trouver en moi-même le préſervatif des erreurs des ſens : & ainſi ſi j'y tombe, je ne dois m'en prendre qu'à moi, & n'en acuſer que le mauvais uſage de ma volonté & de ma liberté, qui uſurpent ſur l'entendement le droit inaliénable qu'il a de juger de la verité des choſes.

Mais il me reſte encore ſur ceci un ſcrupule : car enfin eſt-il donc bien vrai que les ſens ſoient ſi trompeurs qu'on le dit, & qu'ils ne ſervent de rien, come

on le prétend pour la recherche & la découverte de la verité ? Quoi, mes ſens me trompent-ils lorſqu'ils m'aſſûrent que la ſaveur eſt dans le pain, l'odeur dans la roſe, la blancheur ſur ce papier, le ſon dans une cloche, la lumiére dans le Soleil ? & eſt-il vrai-ſemblable que toutes ces qualités ne ſoient que des maniéres d'être de mon eſprit ? certainement cela ſeroit bien étrange, & je ſens en moi quelque choſe qui ſe révolte furieuſement contre ce ſentiment.

Il faut donc que je l'examine avec atention. Mais pour ne m'y tromper pas, je dois ſur tout prendre garde à ſuivre la regle que je viens de doner pour éviter l'erreur: je veux dire que ce ne ſont pas mes ſens mêmes que je dois conſulter (car qui doute qu'ils ne me parlaſſent à leur avantage) mais uniquement la faculté que Dieu m'a donée pour

redresser & coriger leurs raports ; je veux dire l'entendement pur : je ne dois juger ensuite que sur des idées claires & distinctes, & enfin ne me rendre qu'à l'évidence : car c'est la regle.

Voïons donc d'abord ce que sont ces qualités dont il est question. Il est visible que ce ne sont pas des substances : ce ne sont que des maniéres d'être. Or come je n'ai d'idée que de deux sortes de substances : de la substance pensante, & de la substance étenduë : il faut necessairement que ces qualités de question soient des maniéres d'être de l'une ou de l'autre. Voïons donc si êles peuvent être des maniéres d'être de la substance étenduë. Come l'idée que j'ai de cête substance est la plus claire de toutes mes idées ; il me sera plus aisé d'en conoître les proprietés, & de suivre pas à pas tous les chan-

Que les qualités sensibles, come les odeurs, les saveurs, &c. ne sont point des maniéres d'être de la substãce étenduë.

gemens & toutes les maniéres d'être dont êle eſt capable.

Je vois d'abord, 1°. Qu'êle peut-être diviſée. 2°. Que cête diviſion produit des parties. 3°. Que ces parties ont chacune leur figure. 4°. Qu'êles ſont capables d'en recevoir ſucceſſivement une infinité. 5°. Qu'êles ſont ſuſceptibles de repos & de mouvement. 6°. Que ce mouvement peut ſe varier en pluſieurs maniéres. 7°. Qu'êles ſont impénetrables, & 8°. Qu'êles peuvent par leur repos & leur mutuel arangement compoſer des maſſes plus ou moins grandes qui auront auſſi leur figure particuliere. Mais j'avouë que je ne vois rien davantage dans l'étenduë; je vois même, ce me ſemble, fort clairement qu'êle n'eſt pas capable d'un plus grand nombre de proprietés; & qu'êle n'eſt ſuſceptible d'aucune maniére d'être qui ne ſe raporte à quel-

ques-unes de cêle-ci.

Voïons donc ſous laquêle de ces claſſes nous pourons ranger les qualités ſenſibles ; & faiſons-en la diſcuſſion par l'odeur & la ſaveur. Ce que nous dirons de cêles-ci ſe poura aiſément apliquer à la lumiere, aux couleurs, aux ſons &c. L'étenduë qui d'êle-même & ſelon ſa nature, eſt ſans odeur & ſans ſaveur, deviendra-t-êle odoriférante & ſavoureuſe dés qu'on l'aura diviſée en parties ? quêle aparence ? ces parties ont-êles étant ſeparées quelque vertu qu'êles n'avoient pas dans le tout ? Sera-ce par la figure de ces parties qu'êle aquerera ces qualités ? mais la figure n'étant que le terme de l'étenduë ; eſt-il croïable que cête étenduë n'aïant d'êle-même ni odeur , ni ſaveur ; êle vienne à avoir l'une & l'autre dés qu'êle ſera bornée & terminée de têle ou têle façon ? Peut-être ſera-ce

le repos, ou du moins le mouvement qui lui doneront ces qualités ? mais le repos & le mouvement n'étant que des ſituations fixes ou changeantes, peut-on s'imaginer qu'un cors de lui-même inſipide & ſans odeur, viene à devenir odoriferant ou ſavoureux préciſément parce qu'il eſt là ou là ? Quêle aparence qu'un mouvement quelque rapide qu'il ſoit viene à doner ces qualités à un cors qui ne les avoit pas auparavant, & que ce cors comence à aquerir de l'odeur ou de la ſaveur parce qu'il va d'ici là avec rapidité ? Quoi donc le paſſage d'un cors d'un lieu à un autre ſera-t-il une odeur, une ſaveur, une couleur, &c. Enfin que pluſieurs parties impénetrables de leur nature vienent à s'aranger les unes auprés des autres de maniére à former une maſſe & un cors d'une nouvêle figure : conçoit-on que cet arangement

gement qui ne consiste que dans une nouvêle situation viene à les rendre odoriférantes ou savoureuses, d'insipides qu'êles étoient auparavant ? quoi, parce que de ces parties l'une est en haut, l'aurre en bas; l'une à droite, l'autre à gauche; êles deviendront propres à flater le goût & l'odorat : quêle imagination ? & y eut-il jamais rien de moins raisonable ? Cependant apliquant tout ceci à la lumiére, aux couleurs & aux sons : je vois ce me semble assez clairement que ces qualités non plus que les deux autres, ne peuvent être rangées sous aucune des maniéres d'être de la matiére : & qu'ainsi n'étant point des modalités de la substance étenduë, il faut qu'êles le soient de la substance pensante. J'avouë neanmoins que cête consequence, toute juste qu'êle me paroisse, me fait encore de la peine. Car enfin, est-il donc possible

qu'il n'y ait rien dans les cors de ſemblable à ce que j'y ſens, & à ce que tout le monde y ſent come moi ? n'ont-ils rien en eux qui me cauſe ces ſentimens ?

Que ce n'eſt que par leurs divers mouyemens que les cors de dehors cauſent dans l'ame ces divers ſentimens.

Certainement, ſi je veux ſuivre la raiſon & la regle des idées claires : je trouverai qu'ils n'ont rien de ſemblable aux ſentimens qu'ils me donent : il eſt vrai qu'ils ont quelque choſe qui me cauſe ces ſentimens : mais ce quelque choſe n'eſt, ou que le mouvement qui leur eſt propre ; ou que la diſpoſition de leurs ſurfaces à repouſſer & déterminer les mouvemens des autres cors. C'eſt par la diverſité de ces mouvemens qu'ils m'excitent divers ſentimens : & ainſi c'eſt par le tremblement de l'air cauſé par le tremouſſement d'une cloche, que cèle-ci me done le ſentiment du ſon. C'eſt par le mouvement direct ou réflechi de petits cors beaucoup plus ſubtils

que l'air, que j'ai les ſentimens de lumiére & de couleurs; mais aprés tout, ces qualités de ſons, de lumiére & de couleur, n'ont rien de ſemblable au mouvement. Une preuve inconteſtable de cela, c'eſt que le plus groſſier païſan voit fort bien les couleurs, & les diſtingue parfaitement de tout ce qui n'eſt pas couleur; & cependant il eſt certain qu'il n'aperçoit ni des yeux du cors, ni de ceux de l'eſprit, nul mouvement, ni dans les cors auſquels il atribuë la couleur, ni dans ſes propres yeux: la couleur qu'il voit n'eſt donc pas un mouvement; puiſque les idées de couleur & de mouvement ſont indiférentes, & qu'il peut avoir l'une ſans l'autre: car il n'y a pas une meilleure marque de diſtinction réêle, que cête diſtinction d'idée.

Tout ce qui reſte donc de dificulté n'eſt que d'expliquer co- Qu'il n'eſt pas neceſſaire

que ce qui excite en l'ame un tel sentiment, le contiene formêlement en soi.

ment des mouvemens qui ne ressemblent ni à la couleur ni aux autres qualités sensibles, peuvent en exciter le sentiment : mais mes premiéres réflexions m'ont sufisament apris qu'il n'est pas necessaire que la cause qui m'excite tel, ou tel sentiment, le contiene en soi formêlement : car de même qu'il n'est pas necessaire qu'il y ait de la douleur dans la pointe d'une lancête, afin que j'en sente lorsqu'on l'enfonce dans une de mes veines ; ou pour me servir d'un exemple plus décisif & moins sujet à être chicané ; come il n'est pas necessaire (ainsi que tout le monde en convient) qu'il y ait diverses couleurs dans les nuës, afin que j'en voie de tres-bêles, lorsque l'arc-en-ciel paroît ; il est aussi peu necessaire qu'il y ait de l'odeur dans une rose, afin que j'en sente ; ni que toutes les autres qualités sensibles dont je me

ſens frapé à la preſence de certains objets, ſoient dans ces objets. Il ſufit qu'ils cauſent quelqu'ébranlement dans les fibres de mon cors, afin que mon ame qui lui eſt unïe reçoive de la main de Dieu ces divers ſentimens en conſequence des loix de cête union. Enfin faut-il tant d'éforts pour me convaincre de cête verité? n'en ai-je pas déja decouvert dans mes premieres réflexions une de beaucoup plus dificile créance, & qui ſeule ſufit pour diſiper toute la répugnance que je pourois avoir à recevoir cêle-ci? Certainement je n'atribuë pas moins la douleur & le plaiſir aux diverſes parties de mon cors, lorſqu'êles ſont bien ou mal diſpoſées, que j'atribuë l'odeur à la roſe, la ſaveur au pain, la couleur au cors; & toute la raiſon que j'ai d'atribuer ces ſentimens à mon cors, c'eſt qu'éfectivement je ſens la dou-

leur ou le plaiſir, come dans têle ou têle partie de mon cors. Cependant je me ſuis perſuadé à n'en pouvoir douter, que mon cors eſt incapable de douleur, de plaiſir & de tout autre ſentiment; & j'ai vû clair come le jour, que ces ſentimens ne pouvoient convenir qu'à mon ame. Pourquoi donc aurois-je plus de peine à former le même jugement de l'odeur, du ſon, des couleurs & des autres qualités ſenſibles; puiſque toute la raiſon que j'ai de les atribuer aux cors de dehors, c'eſt qu'êles me paroiſſent & que je les ſens come dans ces cors? car enfin la douceur, par exemple, du ſucre, n'eſt pas plus dans le ſucre, qu'êle eſt dans ma langue lorſque j'en mange; puiſque je ne l'atribuë pas moins à ma langue qu'au ſucre: & neanmoins malgré ce raport que j'en fais à ma langue; il eſt certain que la douceur ne

lui convient nulement : êle ne convient donc pas plus au ſucre, ni les autres qualités ſenſibles aux objets auſquels je les raporte. Et ainſi ce n'eſt plus une choſe ſur laquêle je doive héſiter : quoique mes ſens me puiſſent dire ; je ne dois atribuer au cors que ce que je vois clairement renfermé dans l'idée que Dieu m'en a doné ; & je ne dois regarder ce que les ſens m'en diſent, que come faux & illuſoire. Enfin je ne dois les regarder eux-mêmes que come de faux témoins & d'inſignes impoſteurs par raport même à ce qu'ils me diſent de la verité de leurs propres objets : puiſqu'on ne peut m'en parler d'une maniére moins uniforme : qu'ils s'en expliquent diféremment ſelon les divers interêts qu'ils y trouvent ; & qu'ils ne manquent jamais à ſe couper lorſqu'il y va du bien du cors. Car, par exemple, que je deman-

Raports des ſens faux & contradictoires.

de à une main froide ce qu'êle penſe de l'eau tiede lorſqu'êle la touche, êle me dira qu'êle eſt chaude. Que je demande enſuite à une main chaude ce qu'êle en penſe, êle me dira qu'êle eſt froide ? lequel croire ? Il y a plus que cela : car, que je demande à ma langue ce qu'êle penſe de l'eau lorſque j'ai ſoif : êle ſe recriera qu'êle eſt agreable ; qu'un moment aprés étant parfaitement deſalteré, je demande à cête même langue ce qu'êle penſe de cête même eau : êle me dira qu'êle eſt fade, inſipide, dégoutante. Encore une fois, lequel croire ? n'eſt-ce pas viſiblement ſe couper & ſe contredire ? l'eau peut-êle être en même-tems agréable & deſagréable ? lui donera-t-on des qualités contraires, parce que mes ſens les lui atribuent ? que tout cela fait bien voir que mes ſens ne me parlent des alimens & de tous les cors, que ſui-

vant leurs interêts & les divers besoins de mon propre cors ! L'eau est agréable, parce que le cors a besoin de boire : êle est desagréable, parce que le cors n'en a plus besoin. Ne croïons donc nos sens que par raport aux besoins du cors : regardons-les come de fideles moniteurs par raport à la conservation de la vie : mais come d'insignes séducteurs par raport à la verité des choses en êles-mêmes.

Sagesse de Dieu dãs l'impression par laquêle il nous fait raporter aux cors, nos propres sentimens.

Mais, dira-t-on, si ces qualités que je raporte au cors ne se trouvent pas dans les cors ; pourquoi Dieu me les y fait-il raporter par mes sens ? Il le fait avec une extrême sagesse : il faloit qu'on raportât la lumiére & la couleur aux objets de dehors, afin qu'êles servissent à nous les faire apercevoir & distinguer. Il faloit que les alimens parussent penetrés de saveurs, afin qu'on se resolut à en manger : il faloit qu'-

on raportât la douleur au doigt piqué, afin qu'on s'apliquât à y remedier. Le plaisir & la douleur étant les caracteres du bien & du mal; il a été à propos que l'on transportât ses plaisirs, ses douleurs & ses desagrémens dans les cors qui en sont les causes ocasionêles, afin que par-là on se sentît plus vivement porté à s'en aprocher, ou s'en éloigner.

NEUVIE'MES REFLEXIONS

où l'on compare l'union mutuêle de l'ame & du cors, avec l'uion non mutuêle qu'un esprit créé peut contracter avec un cors, & cêle d'un Pilote avec son vaisseau.

J'Ai remarqué dans mes derniéres réflexions, que l'union de l'ame & du cors a deux conditions tres-considerables : l'une qu'êle est *réciproque*; & l'autre,

qu'êle est tres-*étroite*. Il me semble que ces circonstances ne doivent pas être passées legerement: êles méritent bien qu'on y fasse atention : & je suis le plus trompé du monde, si êles ne sufisent pour distinguer l'union de l'ame & du cors, non seulement de cêle qu'un Pilote peut avoir avec son vaisseau (avec laquêle on voudroit la confondre) mais aussi de cêle qu'un esprit créé, quel qu'il soit, peut contracter avec un cors.

Diverses maniéres d'unir un esprit à un cors; ou un cors à un esprit.

En éfet l'union de l'esprit de l'home avec le cors humain ne laisse pas lieu de douter que Dieu ne puisse non seulement unir un cors à un esprit; de sorte que l'esprit puisse agir sur le cors, & que le cors ne puisse réciproquement agir sur l'esprit; mais aussi unir têlement un esprit à un cors, que ce cors agisse sur l'esprit, en lui causant divers sentimens; & que cet esprit ne puisse agir sur le

cors, ni lui causer le moindre mouvement.

Coment un feu materiel peut agir sur des esprits.

Il y a bien de l'aparence que c'est en la premiere maniére que Dieu a uni des cors organiques aux Anges qui ont aparu en forme humaine; de sorte qu'ils leur donoient le mouvement sans en recevoir nule impression: & que c'est en la seconde qu'il unit les démons & les ames des impies à un feu materiel; ensorte que soufrant des douleurs incroïables à l'ocasion de ces mouvemens, ils ne peuvent toutefois ni les arêter, ni les moderer. Et c'est ainsi qu'on peut expliquer ce qui a paru si constant, mais neanmoins si merveilleux à saint Augustin, c'est-à-dire, l'action du feu materiel sur les esprits: car cête action n'est pas plus extraordinaire, que cêle du cors humain sur l'ame, laquêle en consequence des loix de leur union, reçoit des douleurs si cuisantes à l'ocasion

Miris, quidem, sed tamé veris modis?

de quelques-uns de ſes mouvemens.

Voïons donc premiérement coment l'union de l'eſprit & du cors difére de cêle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau.

Diférence de l'union de l'eſprit & du cors d'avec cêle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau.

1°. Il eſt certain que le Pilote aperçoit par une vûë claire & diſtincte & ſouvent tranquille de l'eſprit, les divers accidens qui arivent à ſon vaiſſeau : & ſi quelquefois il en a du chagrin, ce n'eſt qu'un chagrin de réflexion & de raiſonement : ces accidens par eux-mênes ne le bleſſent point : & une marque de cela, c'eſt qu'ils peuvent ſubſiſter long-tems ſans qu'il s'en aperçoive.

Au lieu que l'ame n'a nule perception diſtincte des changemens qui arivent à ſon cors : & ce n'eſt que par le plaiſir ou la douleur qu'êle eſt avertie qu'il s'y paſſe quelque choſe de nouveau. Et ainſi êle ſent des changemens qu'êle ne conoît point :

au lieu que le Pilote conoît ce que souvent il ne sent pas. L'ame n'aperçoit la secheresse de la membrane du gosier, que par un sentiment de soif fort incommode : le Pilote au contraire voit clairement & tranquilement la secheresse des voiles de son vaisseau, & la necessité qu'ils ont d'être arosés : mais il n'en a nul sentiment desagréable.

L'ame ne peut gueres ignorer les changemens considerables qui arivent à son cors : êle en est avertie sur le champ par des sentimens agréables ou desagréables.

Il peut au contraire ariver, & il arive même souvent que le Pilote ignore absolument plusieurs des changemens qui arivent à son vaisseau : & il y en a même de tres-dangereux qu'il n'aperçoit que long-tems aprés qu'ils sont arivés, & quelquefois même trop tard pour y remedier.

Il eſt même remarquable que quelques deſordres qui arivent à un vaiſſeau ; de quelques coups de canons qu'il puiſſe être percé ; tant que ſon Pilote apliqué ailleurs n'en voit rien : il n'en ſent nul chagrin : au lieu que quelque apliquée que l'ame ſoit ailleurs ; quelque agréable que ſoit l'aplication ; & quelque conſiderable que ſoit l'objet vers lequel êle eſt actuêlement tournée ; on ne peut enfoncer une épingle dans ſon cors, ſans qu'êle s'agite, ſans qu'êle ſe plaigne de la douleur.

Les changemens qui arivent au cors humain ſe font ſentir à l'ame d'une maniére fort ſinguliere : car l'ame, ainſi que je l'ai déja remarqué, les aperçoit & les ſent come *dans ſon cors*, & *à la place de ſon cors* : & c'eſt delà que naiſſent ces façons de parler ; *j'ai mal à la tête, à l'eſtomach, au pié, &c.*

Mais le Pilote ne ſent point ainſi les changemens qui arivent à ſon vaiſſeau : il eſt vrai qu'il le regarde come quelque choſe qui lui eſt cher : mais nulement come quelque choſe qui faſſe partie de ſon être, & à la place de laquêle il voulût ſe mêtre pour recevoir les coups de canon : car c'eſt ainſi que l'ame ſe conſidere par raport à ſon cors.

Un Pilote peut, quand il lui plaît quiter ſon vaiſſeau & le reprendre. L'ame n'eſt nulement maîtreſſe de quiter ainſi ſon cors, & de le reprendre : êle y eſt atachée même malgré êle.

Un Pilote eſt ſouvent l'Architecte de ſon vaiſſeau : au lieu que l'ame n'aïant nule exiſtence avant la formation de ſon cors, ne peut contribuer à cêle-ci : au contraire êle n'eſt créée que lorſque celui-ci eſt ſufiſament formé pour entrer en union avec êle.

Ces diférences de l'union de l'eſprit & du cors d'avec l'union du Pilote & de ſon vaiſſeau, nous découvrent imperceptiblement cêle qui ſe trouve entre la même union de l'eſprit & du cors, & l'union d'un Ange avec un cors qu'il a pris : car il le gouverne & le dirige à peu prés come un Pilote fait ſon vaiſſeau : Il le prend & le laiſſe quand il lui plaît : il en peut changer, il peut en gouverner & diriger pluſieurs à la fois.

Diférence de l'union de l'eſprit & du cors, d'avec cêle d'un Ange avec un cors qu'il a pris.

L'Ange conoît par une vûë claire & diſtincte les changemens & les mouvemens qui arivent à ſon cors : mais il n'en a nul ſentiment ; au lieu que l'ame les ſent ſans les conoître, come on l'a déja dit.

Un Ange peut dans le cors qu'il a pris manger & boire quand il lui plaît ; mais il ne peut ſentir ni la faim ni la ſoif : parce que ſon union avec ce cors n'eſt

pas réciproque come dans l'home; & lors même qu'il mange & qu'il boit, il n'éprouve point ces ſentimens agréables qu'éprouve alors l'eſprit humain, non plus que tous les autres ſentimens de froid, de chaud, de plaiſir, de douleur, &c. dans les mêmes ocaſions où nous en ſomes neceſſairement frapés.

Il y a donc une extrême diférence entre l'union de l'eſprit & du cors, & cêle d'un Pilote avec ſon vaiſſeau, ou même cêle d'un Ange avec un cors qu'il ſe ſeroit uni, & rien ne ſeroit moins raiſonable que de les confondre.

DIXIE'MES REFLEXIONS *ſur les proprietés de l'union de l'eſprit & du cors.*

LEs principales proprietés de cête union ſont la liaiſon

des idées avec les traces du cerveau : cêles des traces entr'êles ; & les actions mixtes de l'home come ses sensations & ses passions. Car j'ai jusqu'ici remarqué de trois sortes d'actions dans l'home : de purement *spirituéles*, qui ne tienent que de l'esprit : comé la conoissance de l'être infiniment parfait & cêles de ses principales perfections : de purement *mécaniques* qui ne tienent que du cors : come respirer, digerer, éternuer, &c. Et enfin de *mixtes* ou de mêlées qui tienent partie de l'esprit & partie du cors : come voir, oüir, goûter, sentir, avoir faim, ou soif, &c. Dans mes premieres réflexions j'ai examiné les sensations avec assez de soin pour en avoir une sufisante conoissance. Je me retrancherai donc ici à m'instruire de la liaison des idées avec les traces du cerveau : de cêle des traces entr'êles, & de la nature

des passions, du moins en general.

Liaison des idées avec les traces du cerveau.

J'ai déja remarqué dans mes réflexions précedentes, que quoique l'ame non plus que les autres esprits ne soit point à proprement parler dans le lieu, ni dans aucune partie du cors humain ; êle exerce neanmoins ses principales fonctions dans le cerveau : que c'est de-là qu'êle done ses ordres aux parties du cors les plus éloignées lors qu'êle veut les remuer, & que c'est là que par l'entremise des nerfs êle reçoit les nouvêles de tous les changemens qui arivent au cors. Mais il faut prendre garde coment êle reçoit ces nouvêles. Il est visible, ainsi que je l'ai déja remarqué, que par le moïen des nerfs toûjours tendus pendant la veille, depuis le cerveau jusqu'aux extrêmités du cors, le cerveau reçoit en un instant le contrecoup de tous les ébranlemens

qui se font dans ces extrêmités. Ce contrecoup laisse dans le cerveau une impression ou une trace d'autant plus profonde, que le coup a été violent. A cête impression ou à cête trace Dieu a ataché une pensée, une sensation, ou une idée : & c'est, come nous l'avons vû, dans cête liaison que consiste l'union de l'ame avec le cors : & ainsi dés que quelque bruit vient me fraper l'oreille ; le contrecoup qui s'en porte au cerveau, y laisse une impression ou une trace à laquêle Dieu a ataché le sentiment du son.

Si la figure d'un cercle tracé sur le papier me frape les yeux : le contrecoup qui s'en porte au cerveau y forme une trace à laquêle en consequence des loix de l'union de l'esprit & du cors, Dieu a ataché le sentiment de couleur & l'idée d'un cercle ; quoique cête trace n'ait dans la verité aucune proportion, ni au-

Les traces n'ont nule ressemblance avec les idées.

cune reſſemblance avec cête couleur, ni avec cête idée ; circonſtance que je ne dois pas paſſer legerement, mais qu'il faut ſoigneuſement remarquer : car ce n'eſt pas la reſſemblance qu'il y a entre ces traces & ces idées qui excitent cêles-ci ; & c'eſt auſſi peu en contemplant & conſultant ces traces que mon ame forme ces idées, come quelques Filoſofes ſe l'imaginent (ce qu'ils apêlent, *intelligere per converſionem ad phantaſmata*) c'eſt uniquement que Dieu a voulu atacher certaines idées & certaines ſenſations à têles & têles traces : c'eſt uniquement l'éficace de cête volonté & de ces loix : c'eſt la force de cet établiſſement qui fait cête liaiſon : & cet établiſſement a été ſi libre à Dieu, qu'au lieu du ſon, il auroit pû atacher l'odeur ou la ſaveur à la trace qu'un grand bruit qui frape l'oreille imprime dans le cerveau : & au lieu de la

Cête liaiſon des traces & des idées a été ſi libre à Dieu ; qu'il a pû en faire une toute diférente.

ſaveur, il auroit pû atacher le ſentiment du ſon à la trace qu'imprime dans le cerveau le mouvement d'une liqueur ſur les filets de la langue, & ainſi on auroit goûté par l'oreille & entendu par la langue.

Mais quoique la liaiſon de ces penſées & de ces traces ait été parfaitement libre à Dieu; êle eſt neanmoins naturêle, neceſſaire, conſtante, uniforme, ordinairement la même dans tous les homes, & indépendante de leur volonté. Tous les homes à l'ébranlement de l'air cauſé par les batemens d'une cloche, reçoivent neceſſairement dans le cerveau des impreſſions auxquêles eſt ataché le ſentiment du ſon. Tous les homes joignent naturêlement les ſentimens de douleur, d'éfroi & de compaſſion aux traces qu'imprime dans le cerveau le cri d'un home qui eſt actuêlement à la torture & dans les ſou-

ſances. Et ces ſortes de liaiſons ſont les plus fortes de toutes : parce qu'êles ſont neceſſaires à la vie.

Outre les traces naturêles, nous en avons d'aquiſes.

Mais outre ces liaiſons naturêles d'idées & de traces qui ne nous ſont pas libres ; j'aperçois qu'il y en a pluſieurs qui ſont à nôtre diſpoſition, dont nous ſomes les maîtres, que nous pouvons rendre têles qu'il nous plaît, & que pour cête raiſon l'on peut apêler *liaiſons aquiſes*, pour les diſtinguer de cêles qui ſont purement naturêles.

Les aquiſes ſe forment quelquefois tout d'un coup par un acte violent : mais d'ordinaire cela n'arive que peu à peu par le redoublement de pluſieurs actes ſemblables.

Que la liaiſon des traces aquiſes avec leurs idées, l'empor-

Ainſi les traces des paroles articulées ne ſont liées naturêlement qu'avec l'idée du ſon : mais peu à peu par l'uſage & l'exercice, nous venons à bout de

te sou-vent sur cêle des traces naturê-les.

de leur atacher les idées des choses signifiées ; de sorte que ces traces ne peuvent être ébranlées, que ces idées ne soient excitées. Et ce qui est merveilleux, c'est que cête seconde liaison l'emporte souvent sur la premiere : & soit par un acte violent, ou par un long usage, êle l'éface têlement qu'on n'y fait plus nule atention, & qu'on n'en reçoit nule impression. Ainsi les gens qui savent parfaitement une langue, atentifs au seul sens des paroles, ne font plus d'atention ni aux paroles, ni au son.

Ainsi un home qui naturêlement auroit aversion du vin, peut avec le tems venir jusqu'à l'aimer : & au contraire tel qui mangeoit d'un certain aliment avec beaucoup de plaisir, peut par la rencontre inopinée qu'il y aura faite de quelque chose de dégoûtant, venir jusqu'à ne pouvoir plus penser qu'avec horeur

à cet aliment : & tout cela par le changement des traces, ou de la liaiſon des idées avec les traces.

Qu'on peut changer ſes mauvais penchans, & redreſſer ſes mœurs.

Ce qui fait voir, pour le dire en paſſant, qu'on peut par le ſoin, la vigilance & l'exercice changer avec le tems une partie de ſes mauvais penchans, & ſe faire des mœurs fort opoſées à cêles auſquêles on étoit porté par le caractere de ſon temperament, en changeant les traces naturêles de ſon cerveau. Il paroît donc de toutes ces reflexions. 1°. Que la liaiſon des idées avec les traces ou les impreſſions du cerveau, eſt ou naturêle, ou aquiſe. 2°. Que l'aquiſe peut quelquefois l'emporter ſur la naturêle. 3°. Que cête liaiſon conſiſte en ce que ni les traces ne peuvent plus s'exciter ſans que les idées qui leur répondent, s'excitent ; & que ces idées ne peuvent ſe réveiller, ſans qu'il ari-

ve quelque ébranlement dans ces traces. 4°. L'on voit de-là de quêle consequence il est de prendre bien garde quêles pensées l'on joint pour la premiere fois à une impression du cerveau ou à une trace : car cête premiere liaison peut avoir des suites tres-avantageuses ou tres-funestes.

A l'égard de la liaison des traces les unes avec les autres, laquêle emporte cêle des idées qui répondent à ces traces ; êle n'a rien, ce me semble, que de tres-facile à comprendre.

Liaison des traces les unes avec les autres.

Il n'arive presque jamais qu'un objet principal fasse impression, ou une trace dans le cerveau, qu'il ne s'en imprime en même-tems plusieurs accessoires proche de la principale. Ainsi je ne puis voir officier un Prélat, qu'à la trace de sa persone qui s'imprime dans mon cerveau, ne se joignent les traces des Mi-

nistres qui l'acompagnent, des principales céremonies, du tems, du lieu, de ses ornemens, & de plusieurs autres circonstances. La liaison des traces les unes avec les autres, consiste donc en ce qu'aïant été imprimées en même-tems, êles ne peuvent presque plus se réveiller les unes sans les autres ; & cela, parce que ces traces aïant entr'êles des chemins libres de comunication les esprits animaux qui en ont réveillé une, trouvent plus de facilité à continuer leur mouvement dans les routes qui menent à toutes les autres traces, que de s'en faire de nouvêles. Ces traces ne pouvant donc presque plus s'exciter les unes sans les autres, on en doit dire autant des idées qui leur répondent : & ainsi l'idée d'une seule de ces circonstances dont je viens de parler, sufit pour me rapêler toutes les autres.

Cête liaiſon des traces les unes avec les autres & avec les idées, & les diférens éfets que ces diverſes liaiſons peuvent produire, me paroiſſent d'une tres-grande conſideration, & d'une extrême conſequence pour la conoiſſance de l'home ſelon le moral, & je dois m'en ſouvenir pour la ſuite.

La conoiſſance de ces liaiſons importante à la morale.

Car, par exemple, ſi l'on veut ſavoir pourquoi nous avons tant de peine à nous défaire des préjugés de l'enfance à l'égard des choſes materiêles & ſenſibles ; il eſt viſible que c'eſt que nôtre cerveau recevant de la part de ces choſes, dans un âge avancé, ces mêmes impreſſions que dans l'enfance ; il arive que les mêmes penſées, les mêmes ſentimens & les mêmes jugemens qui ont une fois été liés à ces traces, s'y joignent naturêlement dans un âge avancé.

Si l'on eſt en peine pourquoi

il est si dificile de séparer les idées des choses d'avec les idées de leurs noms; c'est que cête liaison s'est faite dés nôtre enfance, & qu'êle n'a fait que se fortifier par l'âge.

Ainsi la raison pour laquêle lorsqu'en quelque rencontre on s'est abandoné à la colere ou à quelqu'autre passion; on est beaucoup plus disposé à y retomber en pareille ocasion : c'est la liaison des traces les unes avec les autres, & cêle de ces traces avec les mêmes idées.

Enfin cête même cause est la raison pour laquêle nous jugeons plûtôt suivant la coûtume & la nature, que suivant la verité. C'est pourquoi nous trouvons si extraordinaires les mœurs & les maniéres des étrangers : & nous estimons ridicule, mal entendu & de mauvais goût, tout ce qui s'éloigne de nos mœurs & de nos usages.

DIXIE'MES REFLEXIONS
ſur les Paſſions en general.

C'Eſt une choſe étrange que nous ne ſentions rien plus vivement, plus fortement, & même plus frequement que nos paſſions ; & que cependant nous ſachions ſi peu en quoi êles conſiſtent, & ce que l'eſprit & le cors contribuënt à leur formation. On nous en a fait cent deſcriptions éloquentes & touchantes, qui ne nous marquent preſque que leurs éfets, & ne nous font nulement conoître ce qu'êles ſont en êles-mêmes. Il faut donc que j'examine cête matiére avec quelque ſoin : & que je me ſerve de ce que j'y trouverai de clair & de conu, pour découvrir ce qui juſqu'à cête heure m'a

été obſcur & inconu.

Ce que le cors & l'ame contribuënt dans les paſſions.

Ce que j'ai juſqu'ici conçû des paſſions, du moins ſur les experiences que j'en ai faites, c'eſt 1°. Qu'à la vûë ſenſible ou imaginaire d'un objet qui m'intereſſe conſiderablement, je me ſens émû non ſeulement d'eſprit, mais même de cors; & cela d'une maniére parfaitement indeliberée.

C'eſt en ſecond lieu, qu'outre cête émotion ſenſible de mon ame, je la trouve encore pénetrée d'un ſentiment d'amour, ou de haine, de joie, ou de triſteſſe, d'amertume, ou d'aigreur, par raport à l'objet aperçû. C'eſt enfin que dans les paſſions les plus violentes, les plus aigres, ou les plus triſtes, je ſens ſourdement, mais pourtant réêlement une eſpêce de douceur à les ſuivre.

Voila ce que je conois de mes paſſions: mais come preſque tout cela n'apartient qu'à l'ame, j'avouë que je ne vois pas bien ce

que le cors y contribuë, ni quêle part il a à leur formation.

Cependant, come j'ai remarqué que pendant leur durée je ſens de l'émotion même dans le cors, & qu'en éfet cête émotion ſe fait ſentir non ſeulement dans les parties interieures du cors; mais qu'éle ſe fait même remarquer ſur les exterieures; come le viſage, les yeux, les lêvres, les mains & les piés; il me ſemble que j'ai ſujet d'inferer que les mouvemens du cors ne ſe faiſans (come je l'ai déja remarqué plus d'une fois) que par l'entremiſe des eſprits animaux; il faut que dans le tems des paſſions il ſe faſſe un épanchement de ces eſprits du cerveau qui eſt leur réſervoir, dans les parties interieures & exterieures du cors. Il ne reſte donc plus qu'à examiner de quêle maniére & à quêle fin cet épanchement ſe fait.

Pour la maniére, je comprens

aiſément que l'action d'un objet ſenſible ſur les organes du cors, forme la trace de cet objet dans le cerveau, & met en mouvement les eſprits dont il eſt plein. Si cet objet n'a aucun raport conſiderable avec le cors, les eſprits ne ſe meuvent que ſur cête trace ; & ils s'y meuvent même aſſez languiſſament : mais ſi cet objet a de grands raports de convenance ou de diſconvenance avec la conſtruction du cors, & qu'il ſoit fort propre à l'entretenir ou à la détruire : alors les eſprits animaux ſont naturêlement déterminés (ainſi que je l'ai déja remarqué dans mes premieres réflexions) à ſe répandre dans les parties exterieures du cors, pour lui faire prendre la poſture & le mouvement qui lui convienent par raport à cet objet : je veux dire, pour le diſpoſer à l'aproche, à la fuite, ou à la réſiſtance, ſelon que cet objet lui eſt convenable,

disconvenable, ou nuisible.

Mais parce que si cête posture & ces mouvemens exterieurs durent long-tems, il se fait un grand épuisement d'esprits; il est necessaire que pour entretenir ceux là, il se fasse de nouvêles recruës de ceux-ci dans le cerveau : & c'est pour cela que dés le comencement de la passion il se fait un épanchement d'esprits dans les parties interieures du cors, come dans le cœur, les poûmons, le foïe & les autres visceres pour en tirer contribution & exprimer par leurs diverses secousses le sang & les humeurs propres à former dans le cerveau les esprits convenables à la passion.

Il arive de-là que la trace de l'objet qui a d'abord mis en mouvement ces esprits, se trouve excitée & renouvêlée par leur retour; & non seulement êle, mais les traces accessoires propres à

fortifier la principale, en sont aussi réveillées : & c'est enfin de toutes ces traces que ces nouveaux esprits reçoivent, come les premiers, la même direction de mouvement vers les mêmes parties ; car tout cela n'est qu'une circulation continuêle qui dure autant de tems que la passion.

Ce que je viens de dire des mouvemens du cors & des esprits n'est proprement que le dehors des passions : il pouroit ariver à un home, quand même il n'auroit point d'ame pensante : & éfectivement tout cela se trouve exactement dans les bêtes : mais parce que l'home est composé de deux substances naturêlement unies ; les mouvemens de son cors se comuniquent à son esprit, & ceux de son esprit à son cors.

Et ainsi, 1°. L'impression ou la trace qu'un objet sensible produit sur le cerveau, fait naître dans l'esprit la vûë confuse ou

diſtincte de cet objet, & du raport qu'il a avec nous.

2°. Le débordement inopiné d'eſprits animaux qui ſortent du cerveau, joint à cête vüë de l'objet, excite dans l'ame une émotion ſenſible: & à proportion que ce mouvement d'eſprits eſt plus ou moins violent, ou que l'objet paroît plus ou moins convenable, l'ame eſt plus ou moins pouſſée vers cet objet qu'èle aperçoit.

3°. Les divers ébranlemens que les eſprits par leurs diverſes agitations cauſent dans le cerveau, excitent en conſequence des loix de l'union de l'eſprit & du cors, ces divers ſentimens d'amour, ou d'averſion, de joie, ou de triſteſſe, d'amertume, ou d'aigreur, dont j'ai remarqué que je me ſens pénetré par raport à l'objet aperçû.

4°. Enfin par toute cête diſpoſition mécanique, le cors ſe

trouvant dans le meilleur état où il puiſſe être par raport à l'objet de la paſſion ; l'ame toûjours conformement aux loix de l'union de l'eſprit & du cors, en eſt avertie par un ſentiment de douceur qui ne peut être troublé , ni changé, que lorſque pour réſiſter aux paſſions on entreprend d'arêter le mouvement des eſprits.

Ainſi je vois que cinq ou ſix choſes remarquables concourent à former les paſſions. 1°. Le jugement, ou la vûë confuſe, ou diſtincte d'un objet & de ſon raport avec nous. 2°. L'émotion, ou le mouvement de l'ame vers cet objet. 3°. Le ſentiment propre à la paſſion : ſentiment, dis-je, de joïe ou de triſteſſe, de haine, &c.

Et ces trois eſpêces de penſées pouroient ſe trouver dans un home, quand même il n'auroit pas de cors : mais êles s'y trou-

veroient d'une maniére toute ſpirituêle, toute intellectuêle, & qui n'auroit rien de ſenſible.

Mais parce que je conſidere ici les paſſions come proprietés de l'union de l'eſprit avec le cors : en un mot, come proprietés de l'home entier ; je regarde auſſi ces trois eſpêces de penſées come ſenſibles, & come aïans relation avec le cors qui les excite. 4°. La trace de l'objet qui s'imprime dans le cerveau. 5°. Le mouvement des eſprits ſur la trace, & leur tranſport dans les autres parties du cors. 6°. Le ſentiment de douceur, ou de joïe ſenſile que l'ame éprouve dans toutes ſes paſſions.

De ces ſix choſes qui concourent à doner l'être à nos paſſions, il n'y en a aucune qui nous ſoit libre ; êles ſont en nous ſans nous, & même ſouvent malgré nous : êles ſe paſſent toutes dans l'ame & dans le cors d'une ma-

Dans ſes paſſions il n'y a guéres que le conſentement qui nous ſoit libre, & qui dépende de nous.

niére purement naturêle & mécanique : je veux dire, ſans que la liberté y ait nule part. Il n'y a que le conſentement qu'on peut doner, ou refuſer à ſes paſſions, qui dépende vraiment de nous : & c'eſt auſſi ce que nous devons prendre ſoin de régler, de retenir & de conſerver libre, malgré tous les éforts des paſſions. C'eſt la premiere & la plus importante réflexion que nous devions faire ſur ce ſujet.

Facilité qu'on a à contracter l'habitude des paſſions.

La ſeconde eſt, que rien n'eſt ſi aiſé à contracter que l'habitude des paſſions. La raiſon eſt, que les eſprits animaux, par leur cours rapide dans les nerfs qui vont au cœur & aux autres parties interieures pour y exciter les mouvemens propres à l'entretien de la paſſion, ſe font des chemins ſi gliſſans & ſi ouverts dans ces nerfs & dans toutes ces parties, que le moindre ébranlement du cerveau eſt capable

de les y faire couler, & par consequent de renouvêler les passions une fois excitées.

Ajoûtez à cela qu'outre la trace principale de l'objet de la passion, il s'en trouve tant d'autres accessoires liées avec la premiere, qu'il est malaisé que le mouvement des esprits ne done souvent dans quelcune, & ne viene ainsi à renouvêler la passion en réveillant toutes les autres.

Les passiõs tres-oposées à l'étude de soi-même.

La troisiéme qui regarde le plus directement le but de ce Traité, est que rien ne nous tient tant hors de chez nous que nos passions: & qu'ainsi les persones passionées sont, de toutes, les plus éloignées de se conoître êles-mêmes, & de s'apliquer à cête étude. La raison de cela est que les passions lorsqu'êles sont excitées, remplissent toute la capacité de l'esprit & du cœur. Eles éloignent les idées du pre-

mier par leurs tenebres ; & êles l'étourdiſſent par leur bruit confus : êles corompent le cœur par la vivacité du ſentiment qui les acompagne : enfin êles nous entraînent & nous répandent dans les objets du dehors par ce mouvement ſenſible qu'êles impriment dans la volonté.

On ne peut ni exciter ni arêter directemét les paſſions.

La quatriéme & derniere réflexion à faire, eſt que l'ame n'a pas le pouvoir d'arêter ni d'exciter directement les paſſions, je veux dire, par un acte ſimple de volonté ; êle ne peut les arêter qu'indirectement : c'eſt-à-dire, en excitant indirectement des paſſions contraires & rapêlant les penſées propres à les exciter : & ainſi pour banir la crainte, ce n'eſt pas aſſez de le vouloir ; il faut de plus ſe repreſenter les raiſons qui font voir, ou que le peril n'eſt pas ſi grand, ou qu'il y a plus de ſûreté à ſe défendre qu'à fuïr : c'eſt ainſi

qu'une paſſion chaſſe une autre paſſion ; & qu'un vice peut être vaincu par un autre vice : mais un tel exercice ne ſe fait guéres ſans qu'il en coûte à l'ame d'étranges violences.

DOUZIE'MES REFLEXIONS ſur les défauts de l'union de l'eſprit & du cors.

L'Union de l'eſprit & du cors étant, come je m'en ſuis convaincu, l'ouvrage d'un Dieu également puiſſant & ſage : j'avouë qu'à ne la regarder que de ce côté-là, je ne puis pas y ſoupçoner l'ombre même d'un ſeul défaut : cependant come le ſentiment interieur que j'ai de tout ce qui ſe paſſe en moi, & l'idée que j'ai de l'ordre, ne me permêtent pas de douter que les défauts de cête union ne ſoient tres-

réels & tres-opoſés à l'ordre ; il faut que j'en faſſe aujourd'hui le ſujet de mes réflexions.

Quelque grand que me paroiſſe le nombre de ces défauts ; il me ſemble qu'on peut les réduire à deux chefs principaux. 1°. Les ſchiſmes & les combats interieurs qui ſe trouvent entre les deux parties dont l'home eſt composé. 2°. La dépendance ou l'aſſujêtiſſement de l'eſprit au cors : examinons ces deux chefs.

§. I.

Des ſchiſmes & des combats interieurs qui ſe trouvent dans l'home.

Il eſt étrange qu'on puiſſe ſeulement ſoupçoner qu'il y ait ſchiſme & combat entre les parties qui compoſent l'home, puiſqu'êles ne peuvent le compoſer que par leur union. Il eſt cepen-

dant certain qu'il y en a de tres-frequens, & quelquefois même de tres-grands : & je ſuis trompé, ſi je ne puis faire voir que ces combats ſervent même à juſtifier & entretenir l'union. J'expoſerai donc d'abord ces combats : j'obſerverai enſuite quel en eſt le ſuccés : & puis j'examinerai en quoi ils conſiſtent, & leur aliance avec l'union.

Que l'eſprit réſiſte ſouvent aux penchans les plus naturels du cors.

1°. J'ai déja alégué dans mes premieres réflexions d'aſſez grands exemples de ces combats: j'ai trouvé que mon eſprit réſiſtoit ſouvent aux plus naturels penchans de mon cors : qu'il arêtoit ces mouvemens : qu'il prévenoit ceux auſquels il étoit déja tout diſpoſé : que prêt à s'enfuir, il le retenoit, le fixoit, & lui donoit une contenance aſſûrée au milieu des plus grands dangers : que d'autrefois il le fatiguoit par de violens travaux & par de rudes traitemens contrai-

res à ſon tempérament & à ſa conſervation.

Cependant cela ne ſe fait pas toûjours avec tant de facilité de la part de l'eſprit : ſouvent le cors lui réſiſte : il ſe défend & s'échape : & c'eſt en cela que conſiſte le ſchiſme & le combat.

Que le cors ſe révolte ſouvent contre l'eſprit & lui réſiſte.

Mais quels combats à ſon tour, le cors ne livre-t-il pas à l'eſprit par ſes ſens & ſes paſſions ? n'avons-nous pas vû que le mouvement des eſprits animaux dans le cerveau excite dans l'ame ſouvent malgré êle, une émotion & un mouvement continuel vers l'objet de la paſſion ? qu'êle ne peut arêter directement ni ce mouvement d'eſprits, ni cête émotion ; & qu'êle ne le peut qu'en excitant des paſſions contraires, & qu'en ſe faiſant les derniéres violences ?

N'eſt-ce pas ce qui obligeoit l'Apôtre à ſe plaindre d'une maniére ſi touchante, qu'il ſentoit

dans les membres de ſon cors une autre loi qui combatoit contre la loi de ſon eſprit, & qui le captivoit ſous la loi du peché qui étoit dans les membres de ſon cors ?

N'eſt-ce pas enfin ce qui done tant d'exercice & d'inquietude dans la voïe de la pieté, aux ames qui travaillent avec ſoin à s'avancer vers la perfection ? & ne ſont-êles pas ſouvent obligées de ſe récrier avec l'Apôtre : Malhureuſe que je ſuis, qui me délivrera de ce cors de mort ? tous exemples qui font voir non ſeulement que le cors combat l'eſprit ; mais même que ſouvent il l'abat, il le ſurmonte & s'en rend le maître.

2°. Certainement, à ne juger de ce combat que par la raiſon, & ſur les idées que nous avons de l'eſprit & du cors : il n'y a perſone qui n'atribuât la victoire à l'eſprit, ſubſtance de beaucoup

Que ſouvent il l'abat & le ſurmonte.

plus noble & plus excêlente que le cors. Mais le ſentiment interieur que nous avons de tout ce qui ſe paſſe en nous, ne nous permet pas de douter que bien qu'abſolument nôtre eſprit ſoit le maître, du moins de ſon conſentement; il n'arive neanmoins ſouvent que nos ſens, nos apetits naturels & nos paſſions l'emportent ſur la raiſon; aſſujêtiſſent nôtre volonté & entraînent dans leur parti cet apetit raiſonable. Et delà vient que les exemples de ceux qui ont impoſé ſilence à leurs ſens, réglé leurs apetits & dompté leurs paſſions, ſont tres-rares dans l'hiſtoire.

3°. Au reſte, pour peu que je faſſe réflexion ſur ce que j'ai dit juſqu'ici de l'union de l'eſprit & du cors; je vois ce me ſemble aſſez clairement, non ſeulement en quoi conſiſtent les combats de ces deux ſubſtances; mais auſſi que ces combats, loin d'être opo-

ſés à l'union, ne ſervent ſouvent qu'à la rendre plus forte & plus étroite.

En éfet, il eſt viſible à un eſprit atentif, que ce qui conſtituë la forme de ce combat, eſt que l'ame & le cors s'éforcent à doner chacun de ſon côté, l'ame par la force de ſa volonté, & le cors par l'entremiſe des eſprits, des mouvemens diférens & contraires à cête partie du cerveau à laquêle l'ame eſt principalement unie. Et de-là il eſt aiſé de ſe figurer ce que l'ame ſoufre dans ce combat : car non ſeulement êle ne ſuit pas cête émotion ſenſible & agréable que le mouvement des eſprits excite en êle ; êle s'éforce même de le faire ceſſer, & de s'en procurer une toute contraire, en imprimant à la partie principale du cerveau un mouvement opoſé à celui que lui donent les eſprits. En quoi cõſiſtent ces combats de l'eſprit & du cors.

Enfin on voit bien que ce com-

Que ce combat loin d'être oposé à l'union n'en est que l'éfet.

bat, loin d'être oposé à l'union, n'en est que l'éfet, & peut même servir à la fortifier. Car n'est-il pas visible que l'ame n'entreprend de resister au cors, que parce qu'êle se sent blessée de ses mouvemens en consequence des loix de son union avec lui ? & n'est-il pas encore visible que ce n'est qu'en consequence des mêmes loix qu'êle peut doner à la partie principale du cerveau, un mouvement diférent de celui que lui causent les esprits ? ainsi il paroît que ce n'est qu'en consequence des loix de cête union, que l'esprit combat contre le cors & le cors contre l'esprit. Mais lorsque l'esprit est vaincu, & que gagné par les émotions sensibles & les sentimens agréables que le cors par l'entremise du mouvement des esprits lui a causé, il a consenti à joüir des objets sensibles ; l'union entre ces deux êtres en de-

vient si forte & si étroite, qu'êle passe même souvent jusqu'à une cruêle dépendance: c'est ce que nous alons voir présentement, en traitant le Chapitre de cêle-ci.

§. II.

De la dépendance que l'esprit a du cors.

Si les combats du cors avec l'esprit ont paru surprenans ; il le doit être beaucoup plus d'entendre présentement parler de l'assujêtissement de l'esprit au cors, & des dépendances où il est à son égard. Il est vrai cependant que rien n'est plus réel ; & que ces dépendances sont & *tres-humiliantes & tres-douloureuses & tres-préjudiciables.*

Que l'esprit dépend du cors en trois diférentes maniéres.

1°. En éfet, n'en sont-ce pas déja de tres-humiliantes, que cêles par lesquêles un esprit dont

Dépendances humiliantes.

la nature est si excêlente & si parfaite, l'origine si noble, & la fin si élevée ; qu'un esprit, dis-je, dont les plus invincibles penchans ne l'élevent pas vers un moindre objet que l'infini : se trouve par son union avec le cors ataché à des objets si fort au dessous de son excêlence ; relegué dans un coin de l'Univers ; renfermé dans l'enceinte d'une ville, d'une têre, d'une petite maison ; assujéti à mile soins domestiques tres-desagréables ; asservi aux besoins du cors les plus bas & les plus grossiers ; & presque tout ocupé par ses pensées, ses desirs & ses afections de la conservation de cête maison de têre ? peut-on imaginer un plus grand abaissement pour un être si noble ? l'esprit de l'home ne reconoît que Dieu au dessus de lui, (car du côté de la nature il est égal aux Anges) & il se trouve assujêti aux êtres les plus mé-

prisables. Il n'est destiné que pour le Ciel : & il se voit obligé de ramper sur la têre. Il n'est fait que pour Dieu, & que pour s'ocuper de sa conoissance & de son amour : & il ne s'ocupe, miserable qu'il est, que de la conoissance & de l'amour des cors. Hé, bon Dieu ! que de foiblesses & que de basses dépendances dans un être naturêlement si grand & si élevé !

Dépendances douloureuses.

2°. Mais ces dépendances du cors ne sont pas simplement tres-basses & tres-humiliantes ; êles sont aussi souvent tres cuisantes & tres-douloureuses. Le cors ne reçoit nule impression un peu violente, que l'esprit n'en reçoive le contrecoup par la douleur ou par d'autres sentimens desagréables. Et ce qui paroît plus étrange en ceci, c'est que l'ame se trouve chargée de porter avec douleur tous les contrecoups des mauvais traitemens que l'on fait

au cors ; & que cependant ce cors n'en ſent rien. Et ainſi le grand froid & le grand chaud ne font guéres qu'ouvrir & reſſerer extraordinairement les pores du cors ; & ce cors n'en ſait, ni n'en ſent rien ; au lieu que l'ame en ſoufre des peines tres-fâcheuſes. Le defaut d'alimens ou de liqueurs ne cauſe guéres que quelque deſſeichement ou quelque alteration dans certaines membranes : alteration dont le cors ne s'aperçoit ſeulement pas, pendant que l'ame en eſt tourmentée par des ſentimens de faim & de ſoif tres-cruels. Vous pincez, vous piquez ce cors, & pour lui faire plus de mal vous emploïez les raſoirs, le fer & le feu : vous vous trompez ; il eſt inſenſible à tous vos coups : vous dérangez, vous ſéparez quelques-unes de ſes parties ; il ne le ſait, ni ne le ſent ſeulement pas : c'eſt un être intelligent extrêmement

au dessus de lui que vous blessez, que vous afligez & que vous acablez par tous ces coups : étranges miseres, cruêles douleurs, & afligeantes dépendances dans un être qui ne cherche naturêlement & invinciblement que le plaisir & le bonheur !

Dépendances préjudiciables.

3°. Enfin ces dépendances sont tres-*préjudiciables* : il ne faut pour s'en convaincre que faire réflexion qu'êles sont la plus universêle cause de presque toutes nos illusions & nos erreurs. La dissipation d'esprit & le défaut d'atention dans la recherche de la verité sont les plus fecondes sources de nos illusions & de nos erreurs : or rien ne dissipe tant l'esprit & ne lui fait plus immanquablement perdre toute atention, que les impressions ou humiliantes, ou douloureuses qu'il reçoit malgré lui de la part du cors. Non seulement une blessure & une douleur considera-

ble, non ſeulement une piqûre d'épingle; mais ſouvent le bourdonement d'une mouche, les mouvemens d'un papillon qui voltige lui font perdre de vûë les plus conſiderables verités & les biens les plus ſolides. A combien donc d'illuſions & d'erreurs n'eſt pas ſujet un eſprit ſi dépendant du cors, qu'il n'eſt preſque jamais ſans recevoir de ſa part quelques ſemblables impreſſions? car il n'y en a pas une qui ne partage ſa capacité, & qui par conſequent n'affoibliſſe ſon atention pour les vrais biens & pour les verités eſſentiêles.

TREZIE'MES REFLEXIONS sur les avantages de l'union de l'esprit avec le cors.

L'Esprit est si fort au dessus du cors par sa nature, ses perfections & sa fin, qu'il n'est pas aisé de s'imaginer par quel endroit son union avec le cors lui peut être avantageuse. Quand il n'y auroit dans cête union ni ces schismes & ces combats, ni ces basses & douloureuses dépendances dont je viens de parler : il est certain que l'esprit seroit toûjours exposé à recevoir, à l'ocasion de l'action des objets sensibles sur ce cors, des sentimens confus qui l'apliqueroient à ce même cors & à ceux qui l'environent; qui l'interesseroient dans ses besoins, & qui l'ocuperoient de sa conservation & de

tout ce qui y a raport. Or quêle gloire, quel honeur & quel avantage à un esprit qui n'est fait que pour Dieu, que pour le posseder, & que pour s'ocuper de ses infinies perfections, de se voir come renfermé dans une maison d'argile, apliqué à ses besoins, & ocupé à l'entretenir & à la conserver ? n'est-ce pas là visiblement une espêce de dégradation pour cet esprit, & une servitude indigne de sa noblesse & de son excêlence ?

Loin donc que suivant ces idées l'union de l'esprit avec le cors me doive paroître avantageuse, ou un don de la nature, qu'au contraire êle ne me paroît être que la punition de quelque faute, & en un mot que la peine du peché. Mais qu'il est important de ne se pas trop fier à ces premiéres vûës ! Lorsque je regarde cête union de plus prês & par d'autres endroits, j'y trouve

des avantages tres-considerables, & qu'êle est plus propre qu'aucun autre ouvrage de Dieu à nous faire conoître sa sagesse.

L'un de ces avantages dont je suis autant frapé, est qu'êle done aux homes le moïen de s'unir entr'eux & de former des societés : societés, dis-je, non seulement de cors ; mais principalement d'esprit.

Le premier avantage de cête union, est de doner aux homes le moïen de former des societés.

C'est par le moïen de la parole que les societés se forment ; parce que c'est par la parole qu'on se fait conoître les uns aux autres, qu'on se comunique ses pensées & ses sentimens, & qu'on se lie d'interêts. Or le comerce de la parole n'est visiblement qu'une suite des loix de l'union de l'esprit & du cors. Ce n'est que par l'éficace de ces loix que je puis parler à un autre home, & lui faire conoître ma pensée.

Pour parler il faut, 1o. Exciter dans l'air une espêce de trem-

Détail de tout ce qui in-

fervient dans la parole.

blement propre à faire naître le ſentiment du ſon. 2°. Pour rendre ce ſon articulé, il faut doner à cet air tremblant & ſortant du poumon mile détérminations diférentes par l'entremiſe des divers organes qui ſervent à la parole. 3°. Cet air ainſi agité & déterminé doit aler porter ſes vibrations & ſes ſecouſſes juſqu'aux membranes de l'oreille de celui à qui je parle. 4°. Les tremblemens de ces membranes doivent ſe comuniquer juſqu'à ſon cerveau. 5°. Cête impreſſion du cerveau doit exciter dans ſon eſprit le ſentiment du ſon & d'un ſon articulé. 6°. Enfin le ſentiment ou la perception de ce ſon doit être ſuivie de quelques idées : or tout cela n'eſt viſiblement qu'une ſuite des loix de l'union de l'eſprit & du cors : & il y auroit de l'extravagance à une ame d'atribuer tous ces éfets à ſon ſavoir faire ; puiſque toute

la part qu'êle y a ne consiste qu'à vouloir parler, & que sa volonté est incontinent suivie de tous ces éfets, sans qu'êle sache coment, ni de quêle maniére il en faut executer un seul. En éfet, c'est uniquement en consequence des loix de l'union de l'esprit & du cors, 1°. Que dés que je veux parler, l'air que j'ai respiré est poussé au dehors sans que mon ame sache coment. 2°. Qu'en passant par la trachée artére & par la bouche, il reçoit du jeu de ces divers organes les diverses vibrations, secousses & déterminations qui servent au son & à l'articulation. Mais ce jeu me passe de bien loin. 3°. C'est en consequence des loix de la comunication des mouvemens que cet air ainsi déterminé va ébranler les membranes de l'oreille, & 4°. Faire impression sur le cerveau de celui à qui je parle. 5°. C'est enfin en consequence

des loix de l'union de l'eſprit & du cors, que cête impreſſion du cerveau excite dans ſon ame ſans que je m'en mêle, le ſentiment d'un ſon articulé ; & 6°. Que ce ſentiment lui excite de nouveau, ou lui réveille les idées aux quêles je le veux faire penſer : car il eſt certain, & que de l'air ébranlé ne renferme ni les ſons ni les idées, & que je ne me ſens nul pouvoir d'agir fiſiquement dans l'eſprit de ceux à qui je parle.

C'eſt donc ainſi qu'en conſequence des loix de l'union de l'eſprit & du cors, les homes ſe comuniquent leurs penſées, s'uniſſent de ſentimens & d'interêts, & forment des ſocietés. C'eſt par-là qu'ils ſe comuniquent leurs paſſions : & c'eſt par cête comunication qu'ils ſe lient d'un lien ſi fort. C'eſt donc là le premier avantage de cête union.

Mais qui peut eſtimer tous

ceux qui naissent de ce premier ? n'est-ce pas delà que les arts & les siences tirent leur origine ? n'est-ce pas ce qui rend les homes capables d'instruction, de discipline, & même de religion ? car enfin, c'est par-là que la foi se répand dans les cœurs (*fides ex auditu*) & que les Ministres de JESUS-CHRIST trouvent le moïen d'instruire & de sanctifier les homes ; & de contribuer ainsi à la formation d'une societé celeste qui doit durer éternêlement.

Autres avantages qui suivent du premier.

Mais un des plus considerables avantages de cête union, est qu'êle nous done le moïen de satisfaire à la Justice divine pour le peché, & de meriter la gloire & la récompense qui nous est proposée.

Doner le moïen de satisfaire à la Justice divine. Autre avantage de l'union.

Ce n'est qu'en sacrifiant les faux biens aux veritables, ses plaisirs & ses satisfactions à l'amour de la justice : ce n'est qu'en

ſoufrant la douleur & ſe rendant malhureux pour quelque tems, par reſpect pour l'ordre de la juſtice, qu'on peut ſatisfaire à cête juſtice & meriter les vrais biens : car le ſouverain bien doit être acheté par la peine & le travail.

Or ſi nous n'avions point eu de cors : coment aurions-nous pû ſatisfaire à la Juſtice divine & meriter ces vrais biens ? coment aurions-nous pû ſacrifier à l'ordre & acheter le bonheur éternel par la privation des plaiſirs & la ſoufrance des douleurs ? le plaiſir & la douleur ſont des maniéres d'être de l'eſprit. Avons-nous donc le pouvoir de changer directement les maniéres d'être de nôtre ame, & de lui en doner de nouvêles ? ſi cela étoit : qui eſt-ce qui ſeroit jamais malhureux malgré ſoi ? qui eſt-ce qui ſe plaindroit de ſes douleurs, de ſes chagrins, de ſes

dégoûts ? qui eſt-ce qui ne joüiroit pas d'une continuêle volupté en ſe donant ſans ceſſe des maniéres d'être agréables ?

Dans l'impuiſſance donc où nous étions avec l'ame ſeule d'ofrir à Dieu ces divers ſacrifices ; quel avantage n'eſt-ce pas que de trouver dans nôtre être, une victime que nous puiſſions à tous momens ofrir & ſacrifier à Dieu en cent maniéres diférentes ? c'eſt juſtement ce que nous trouvons par l'union de l'ame & du cors. Le cors eſt cête victime que nous pouvons & devons ſacrifier à Dieu, & par laquêle nous pouvons nous immoler nous-mêmes en mile diférentes maniéres.

C'eſt par le cors que malgré nous, nous recevons dans l'ame mile impreſſions deſagréables : car l'ame eſt come en épreuve dans le cors. C'eſt par le cors qu'en conſequence de ſon union avec l'eſprit nous pouvons chan-

ger indirectement les maniéres d'être de cet esprit, & lui en doner de nouvêles. S'il est actuêlement dans le plaisir : rien ne lui est plus aisé que de s'en priver, & de se plonger dans la douleur. Il n'a pour cela qu'à fraper, blesser, & maltraiter ce cors. Il frapera un insensible ; mais la douleur en rejalira infailliblement sur luï. Tous les contrecoups de cête souche retomberont sur lui avec une vivacité dont les divers sentimens lui seront autant de divers sujets de sacrifice & de merite. On voit donc assez de cela seul, de quel avantage nous est l'union de l'esprit & du cors.

Mais, disois-je tantôt, quel honeur, quêle gloire & quel avantage à un esprit qui n'est fait que pour s'ocuper de Dieu, de se voir par les sentimens confus qu'il reçoit à l'ocasion des mouvemens de son cors, come ne-

ceſſité de s'apliquer à ſes beſoins & de s'ocuper de ſa conſervation ?

Il eſt vrai qu'il n'y auroit en cela rien que de deſavantageux & & de deshonorable à cet eſprit, ſi cête aplication aux beſoins & à la conſervation du cors devoit le détourner de l'aplication qu'il doit à Dieu. Mais Dieu a prévenu cet inconvenient par ſa ſageſſe. Il lui a fourni le moïen de pourvoir aux beſoins du cors ſans preſque ſe détourner de l'aplication au vrai bien. C'eſt pour cela que, come nous l'avons déja dit, il ſe charge de l'avertir lui-même en tems & lieu de ce qui regarde le cors, & du raport que les autres cors ont avec lui: & c'eſt ce qu'il fait par les ſentimens qu'il lui done ſuivant ce qui ſe paſſe dans ſon cors. Il eſt vrai que ces ſentimens ont quelque choſe d'illuſoire & de ſeduiſant: mais Dieu a encore reme-

dié à cet inconvenient, en nous donant une raiſon capable avec quelque atention de diſſiper ces illuſions & d'éviter ces ſéductions. Rien n'eſt donc plus ſage que toute la conduite de Dieu & que les loix qu'il a établies pour l'union de l'ame & du cors. Il eſt vrai qu'à recüeillir tout ce que j'ai découvert de la nature de l'home dans la ſuite de mes réflexions, on y peut remarquer quantité de traits qui ſemblent ſe contrarier, & qui tenans du paradoxe, ne ſont pas faciles à alier avec la ſouveraine ſageſſe de l'Auteur de cet être: mais j'eſpere qu'en perçant plus avant dans l'être moral de l'home, nous pourons en découvrir l'éclairciſſement, & trouver de quoi juſtifier la ſageſſe de Dieu.

Fin du ſecond Traité.

ANALISE

OU

IDE'E ABREGE'E du ſecond Traité du Livre de la Conoiſſance de ſoi-même.

LE ſecond Traité comence par quelques Prefaces, où aprés avoir propoſé une maniére generale de chercher métodiquement la verité, & une particuliere d'entrer dans la conoiſſance de ſoi-même; l'Auteur introduit un home qui laſſé de ſes incertitudes & de ſes inquietudes ſur l'état des ames aprés la mort, cherche à s'en délivrer en s'étudiant ſoi-même par cête double métode; & qui ſans au-

tre secours que quelque justesse d'esprit, & quelque legere teinture d'anatomie vient à découvrir par diverses réflexions, qu'il est composé de deux substances tres-diférentes, l'esprit & le cors: démêle leurs proprietés & leurs principales fonctions; trouve des preuves incontestables de l'immortalité de son ame, & penetre même jusqu'à ce lien invisible qui fait l'union de deux êtres si diférens.

Pour parvenir à ces découvertes, on lui done ce principe que le caractere de l'être est son action, & que c'est par les éfets & les divers changemens que les êtres produisent, qu'ils se font conoître. Car sur ce pié-là il n'a qu'à examiner si ce qu'il trouve en lui-même de fonctions & d'éfets n'ont rien qui ne puisse émaner d'un même être, qui ne puisse relever du cors & s'expliquer par des dispositions purement méca-

niques : ou s'il y a quelque chose qui demande necessairement une autre source.

Sur ce principe il emploïe les *premieres réflexions* de la premiere partie de ce Traité, à la recherche des diverses fonctions qui convienent à sa nature, & tente de les expliquer par les seules Loix des Mécaniques.

Il y réüssit assez bien à l'égard de la *veille*, du *someil*, du *boire*, du *manger*, *marcher*, *respirer*, *crier*, *pleurer*, *digerer*, *se nourir*, *&c.* Mais il demeure court, & tous ses éforts sont vains à l'égard des fonctions de *voir*, d'*oüir*, de *sentir des odeurs*, de *goûter*, de *toucher*, de la *faim* & de la *soif*. Il éprouve dans ces deux dernieres un sentiment vif & inquiet, chagrin & douloureux, dont il trouve qu'il est impossible de rendre raison par le seul cors : étant également inconcevable, & que le cors puisse être la cause imme-

diate de ce ſentiment; & qu'aucune partie du cors puiſſe en être le ſujet immediat : c'eſt-à-dire avoir faim, ou ſoif.

Dans les *ſecondes réflexions*, il examine encore le même ſujet, & tente d'expliquer par le cors ſeul, le ſentiment & la perception qui ſe trouvent dans toutes ſes ſenſations. Mais c'eſt inutilement. Il voit toûjours également que le cors n'en peut être ni la vraïe cauſe, ni le ſujet. Les cors de dehors n'ont point formêlement en eux les ſentimens que nous éprouvons dans leur uſage : & s'ils ne les ont pas, coment nous les doneroient-ils? On ne peut pas dire non plus qu'ils les aïent *virtuélement*, ou qu'ils aïent la vertu de les produire, puis que toutes leurs vertus ſe réduiſent à leurs figures & leurs mouvemens, & qu'on ne voit nule liaiſon immediate entre toutes les figures & les mouvemens poſſibles, & un

un sentiment agreable ou desagreable.

On peut aussi peu dire que les cors de dehors donent ocasion au cors humain de produire ces sentimens : puis que le cors humain n'a pas plus de vertu qu'eux à cet égard. Mais si ce cors ne peut pas être la cause de nos sentimens; ne peut-il pas du moins en être le sujet ? N'est-ce pas lui qui sent vraiment le plaisir & la douleur, le froid & le chaud ? Ici par un reste de préjugés de l'enfance, nôtre Filosofe hesite quelque tems. Mais enfin la raison lui fait voir que par quelque endroit qu'on puisse prendre le cors ; par sa grandeur ou par sa figure ; par son repos, ou par son mouvement ; par ses parties grossieres ou subtiles, il est incapable de sentir & d'avoir du plaisir ou de la douleur.

En éfet le cors ne peut être capable de sentiment, par exem-

ple de plaiſir, que le plaiſir ne ſoit une de ſes maniéres d'être. Or on a beau parcourir toutes les maniéres d'être de l'étenduë; on n'y trouve nulement le plaiſir, ou la douleur. Une maniére d'être ne peut être clairement conçûë, en niant le ſujet dont êle eſt maniére; & cependant on conçoit fort bien le plaiſir & la douleur, en niant & excluant toute étenduë. Une maniére d'être, n'eſt que l'être même diſpoſé de têle façon; & ainſi ſi la douleur étoit une maniére d'être du cors, ce ſeroit le cors même diſpoſé d'une maniére douloureuſe. Or il eſt inconcevable que l'étenduë puiſſe être diſpoſée d'une maniére douloureuſe: Je veux dire qui ſoit douloureuſe à cête étenduë en ſorte qu'êle ſente la douleur.

Et il ne ſert de rien de dire que le cors conſideré come *animé*, eſt capable de ſentir. Car

ce terme d'*animé*, marque l'union du cors avec une ame ou de diférente, ou de même nature avec lui. Si êle eſt de même nature, c'eſt-à-dire, étenduë & corporêle come lui; êle n'aura pas plus de pouvoir que lui; & ainſi par ſon union avec lui, êle ne lui donera pas le pouvoir de ſentir qu'il n'avoit pas auparavant.

Si cête ame eſt de nature diférente de céle du cors, êle ne poura lui comuniquer la faculté qu'êle a de ſentir, & qui eſt une proprieté de ſa nature, ſans lui doner cête nature, & ſans faire qu'il ne ſoit plus cors : ce qui ſe contredit. D'ailleurs l'union des êtres ne change ni leurs natures ni leurs proprietés ; & ainſi le cors uni à cête ame, ce qui s'apêle *être animé*, ne ſeroit pas plus capable de ſentiment, que non *uni*, & non *animé*.

De ces expreſſions qui nous ſont ſi ordinaires : *J'ai mal à la*

tête : Je sens de la douleur au pié, nôtre Filosofe dans ses *troisiémes réflexions*, s'aperçoit bien qu'il y a en lui un *moi sentant*, ou un principe de sentiment. Il voit bien aussi que le *moi* qui sent, est le même qui réflechit & qui raisone : mais il ne sait quel il est. Il ne sait si ce *moi* est tête, ou bras, ou pié ; ou peut-être une vapeur répanduë depuis la tête jusqu'aux piés. Cependant trouvant que c'est précisément le même *moi* qui sent le mal de la tête & la douleur du pié ; il en conclut que ce *moi* n'est ni tête, ni pié, ni aucune des parties du cors : que ce qui sent en lui est quelque chose de simple, d'unique, d'indivisible, & de tres-diférent du cors. Que l'idée du *moi* est incapable de division & de pluralité ; & qu'il y a contradiction qu'il y ait plusieurs *moi* en un même home.

En éfet si chaque partie avoit

ſon *moi* à part, capable de ſentiment, chaque *moi* ne devroit ſentir que ce qui toucheroit cête partie. Le *moi* de l'oreille, par exemple, qui eſt touché du plaiſir des ſons, ne pouroit ſentir la douleur du pié, non ſeulement parce que cête douleur apartiendroit à un autre *moi* ; mais auſſi parce que le ſentiment n'étant qu'une maniére d'être, il y auroit autant de contradiction que le ſentiment du pié devînt ſentiment de l'oreille, ou fût ſenti par l'oreille, qu'il y en a que l'être du pié ſoit l'être de l'oreille. Et cependant nous éprouvons tous les jours (& le combat réciproque de nos divers ſentimens le prouve aſſez) que c'eſt le même *moi* qui ſent tout ce qui arive aux diverſes parties du cors. En faut-il davantage pour conclure que ce *moi* n'eſt aucune des parties du cors; que ce qui ſent en nous, n'eſt rien de corporel : que c'eſt quelque

chose de toute une autre nature, & qui absolument pouroit être touché de tous ces divers sentimens sans avoir de cors. Que seroit-ce donc qu'un tel être, si ce n'étoit une ame toute spirituêle ?

Et qu'on ne dise point que la presence d'une ame toute spirituêle & capable de sentiment dans l'home, n'empêche pas que le cors ne sente aussi : car sans conter que c'est admêtre deux diférens *moi* dans un même home, on a fait voir qu'il y a contradiction qu'une même maniére d'être, têle qu'est un sentiment, soit en deux sujets : mais sur tout en deux sujets aussi diférens qu'un être corporel & un être spirituel.

Dans les *quatriémes réflexions* nôtre Filosofe perfectione encore la découverte qu'il a faite dans les précedentes, d'un *moi* sentant, ou pensant qui n'est rien de corporel ; mais qui est simple & parfaitement indivisible. Et voi-

ci à peu prés ſon raiſonement.

J'ai quelque choſe en moi qui juge tout d'un coup de mes divers ſentimens, qui diſcerne entre plaiſir & douleur, & même entre douleur & douleur. Pour en juger ainſi, il faut les ſentir : car pour juger juſte, il faut comparer, puis que le jugement n'eſt que la vûë du raport de deux choſes : pour comparer, il faut conoître ; & afin qu'un être creé conoiſſe des ſentimens, il faut qu'il les éprouve ; ſans cela, les plus éloquentes deſcriptions demeurent inutiles. Or ce quelque choſe qui éprouve ainſi mes ſentimens & qui en juge, n'eſt ni l'œil, ni l'oreille, ni la langue, ni aucune partie du cors : car ſans conter qu'elles ſont toutes incapables de ſentiment, il eſt viſible que quand elles en auroient, l'œil ne pouroit juger que des couleurs, & nulement des ſons & des odeurs ; l'oreille ne pou-

roit juger que des ſons; & enfin chaque partie ne pouroit juger que du ſentiment qui lui conviendroit & non des autres, puis qu'êle ne les ſentiroit pas, & que par conſequent êle ne les conoîtroit pas. Et qu'ariveroit-il de-là? Mile ſchiſmes dans l'économie du cors humain; mile embaras pour celui qui en auroit la conduite. Il n'y a pas une partie dans tout le cors, pour mépriſable qu'êle ſoit, qui ne jugeât ſon mal plus grand que celui de tous les autres, qui ne ſe crût la plus malade, & qui ne voulût être ſecouruë préferablement à êles. Et cependant il eſt certain que ſans ſchiſme & ſans embaras, j'ai quelque choſe en *moi* qui décide en un inſtant, d'une maniére aſſez juſte, de la bone ou mauvaiſe diſpoſition de chaque partie, & qui ſecourt les unes préferablement aux autres, & ſans leur cauſer nule jalouſie. Que dois-je

donc penſer de ce juge, ſinon qu'il eſt d'une nature tres-diférente de cêle de toutes les parties corporêles ; & qu'ainſi c'eſt un principe ſimple, indiviſible & tout ſpirituel ? Que ſi à ce principe on done le nom d'ame ; ne ſera-t-il pas vrai de dire que l'home eſt composé d'une ame tres-ſimple & tres-diférente du cors ; & qu'ainſi cête ame n'étant ni corporêle, ni diviſible, êle ne doit pas être ſujête à perir avec lui ?

A la vûë d'une têle découverte mile dificultés s'évanoüiſſent. On ne voit que de la fauſſeté dans ces expreſſions : *Ma langue a du plaiſir ; ma main a de la douleur.* On ne trouve que de la confuſion dans ces autres : *Je ſens de la douleur à la tête, du plaiſir à la main ;* & à proprement parler la langue ne goûte point : l'œil ne voit point : l'oreille n'entend point, &c. On ne doit pas ce-

pendant conclure de-là que les ſens ne ſentent pas : mais ſeulement que les organes des ſens ne ſentent pas : car nos ſens ſont plus interieurs, ils ſont dans l'ame ; & ainſi pour parler juſte, on doit dire qu'on voit par l'œil, & qu'on entend par l'oreille, &c.

Les *cinquiémes réflexions* roulent ſur les combats que l'home ſent au dedans de lui-même, & ſur la liberté qu'il éprouve au milieu de ces combats. Je ſens en *moi*, dit nôtre Filoſofe, quelque choſe qui combat ſouvent contre mon cors, qui le tient en des ſituations violentes, qui s'opoſe à ſa conſervation, & qui par des vûës de gloire & d'ambition l'expoſe même quelquefois au peril d'être détruit malgré les éforts mécaniques qu'il fait pour l'éviter. Qui eſt-ce donc qui combat ainſi contre mon cors : coment expliquer ce combat, s'il eſt vrai que je ne ſois qu'un ſeul être, ſi je ſuis tout

cors ? Un même être peut-il se combatre & se détruire lui-même ? Celui qui combat ainsi se soûtient, & retient le cors par des vûës de gloire & d'ambition. Le cors qui est incapable de sentiment, sera-t-il susceptible de gloire & d'ambition ? Il faut donc encore ici reconoître, dit nôtre Filosofe, que je suis composé de deux natures tres-diférentes; d'un cors & d'un être qui n'est rien de corporel, & qui peut être touché de gloire & d'ambition.

Je remarque de plus qu'il y a en *moi* quelcun qui est absolument le maître, qui est libre, qui choisit ce qui lui plaît, qui passe sans cesse d'un objet à un autre, qui parcourt avec une merveilleuse facilité tous les lieux & tous les tems. Quel est donc ce quelcun ? Est-ce le cors ? Mais rien n'est plus pesant, ni de plus dificile transport. Rien n'est si aisé à garoter, à enchaîner ; au lieu

que je ſens bien que toutes les creatures enſemble ne ſauroient enchaîner ma liberté: il faut donc que ce quelcun ſoit d'une nature tres-diférente de cêle du cors.

Dans les *ſixiémes réflexions* nôtre Filoſofe découvre un grand nombre de fonctions dont il eſt viſible que le cors ne peut être le principe. Il ne trouve pas ſimplement des idées ſenſibles, il en a de toutes ſpirituêles : il ſe reconoît capable de jugemens, de raiſonemens, d'inclinations, de réflexions, de retours ſur lui-même, d'examiner & de reſoudre des queſtions ; & il lui paroît inconcevable qu'un compoſé petri de bouë, d'organes & d'eſprits animaux ſoit capable de tout cela. Au contraire il obſerve que pour la reſolution des queſtions un peu abſtraites, il faut éviter autant qu'on le peut, les impreſſions des ſens & ſe dégager de la matiére & de ſes mouve-

mens. Rien peut-il mieux lui persuader que cête partie de lui-même qui eſt le principe de toutes ces fonctions, n'eſt rien de corporel ?

Dans les *ſeptiémes réflexions* de ce qu'on peut ſentir la douleur des mains & des piés, ſans avoir ni mains, ni piés, come l'experience de tant d'Invalides le prouve, nôtre Filoſofe trouvant qu'il en pouroit ariver autant à toutes les autres parties du cors; infere qu'abſolument il pouroit avoir tous les mêmes ſentimens auſquels il eſt ſujet, quand même il n'auroit point de cors; & qu'ainſi à ne conſulter que ſes ſentimens, il n'eſt pas certain d'avoir un cors.

Il examine enſuite s'il eſt plus certain d'avoir une ame, & quêle eſt ſon eſſence; & peu s'en faut qu'il ne tombe d'abord dans la même incertitude à cet égard. La raiſon par laquêle il a trou-

vé qu'il n'étoit pas certain d'avoir un cors, c'eſt qu'il peut ſentir ſans cors, juger, raiſoner, réflechir ſans cors. Mais il obſerve auſſi qu'il peut ſe concevoir ſans ſes diverſes fonctions ; qu'il peut ne point ſentir, ne point juger, ne point raiſoner, &c. & qu'ainſi il n'eſt pas plus ſûr de ſon *moi* ſentant, jugeant, raiſonant, qui eſt ce qu'il apêle ſon *ame*. D'ailleurs come il ne cherche pas ſimplement l'exiſtence de ſon ame, mais auſſi ſon eſſence, & que l'eſſence des êtres doit être quelque choſe de fixe & d'invariable, il ne voit pas que ſon eſſence puiſſe être établie dans aucune de ſes perfections ; puis qu'il ſait qu'il ne ſent pas toûjours, qu'il ne juge pas toûjours, qu'il ne raiſone pas toûjours, & que toutes ſes fonctions ſe ſuccedent perpetuêlement avec une grande varieté.

Cependant au milieu de cête

desolante mutabilité, il s'aperçoit tout d'un coup de quelque chose de fixe, de constant & d'immuable. La perception est ce point fixe dont il est en peine. Il remarque qu'êle est essentiêlement renfermée dans toutes ses diverses fonctions & ses diverses façons de penser. Qu'on en perd l'idée dés qu'on en ôte la perception : que s'il sent de la douleur, il s'aperçoit qu'il la sent ; que s'il juge, il s'aperçoit qu'il juge : que tous les autres atributs suposent necessairement celui-ci, & qu'il n'en supose aucun ; & qu'enfin il ne peut se concevoir ni sans faculté d'apercevoir, ni sans perception actuêle, ni come pouvant être un jour sans perception. Et de-là il infere 1°. que la perception constituë l'essence de son *ame*, & qu'êle est essentiêlement un *moi* apercevant. 2°. qu'il ne peut jamais se tromper à croire qu'il existe en qualité d'ê-

tre apercevant, puis que même dans la ſupoſition qu'il ſe trompât, il ſeroit un être apercevant: l'erreur n'étant qu'une fauſſe perception: & come ce n'eſt qu'en ſe regardant ſous l'atribut de perception qu'il peut avoir une entiere certitude de ſon exiſtence, il en conclut encore une fois, que c'eſt ce ſeul atribut qui conſtituë ſon eſſence.

Come l'eſſence d'une choſe doit être la ſource de ſes proprietés; pour ſe doner une nouvêle preuve que la perception eſt l'eſſence de l'ame, le Filoſofe entreprend dans les *huitiémes réflexions* de démontrer par la perception toutes les proprietés de l'ame, & de faire voir qu'êles en ſont une ſuite.

Et 1°. pour ſon immaterialité, ou ſa diférence d'avec le cors, êle paroît viſiblement en ce que l'idée de la perception ne tient rien de l'idée de l'étenduë: qu'-

êles peuvent être conçûës non ſeulement l'une ſans l'autre, mais même avec excluſion l'une de l'autre ; & qu'enfin on peut douter ſi l'on a un cors, pendant qu'on ne peut douter ſi l'on eſt un être apercevant : ce qui prouve viſiblement que l'ame n'eſt point une maniére d'être du cors ; puis qu'une maniére d'être ne peut être conçûë dés qu'on exclut l'être dont êle eſt maniére.

2°. L'unité de l'ame paroît en ce qu'il y a contradiction qu'il y ait en un même home deux êtres apercevans.

3°. Sa liberté ſe prouve par le pouvoir qu'êle a d'apercevoir, ou de ſe repreſenter divers biens particuliers.

4°. Son indiviſibilité eſt une ſuite de ſon immaterialité. Il y a contradiction, que le *j'aperçois* puiſſe être diviſé en parties.

5°. Sa ſpiritualité eſt une ſuite de ſon immaterialité, ou plû-

tôt êle consiste formêlement dans la perception.

6°. Enfin son immortalité est encore une suite visible de la perception, en quelque sens que se prene le terme de *Mortel*. Car s'il se prend pour ce qui peut se corompre ou se déranger; l'être apercevant n'aïant ni étenduë ni parties, ne peut ni se déranger, ni se corompre. S'il se prend pour ce qui peut être détruit par les forces de la nature; les forces de la nature ne consistant que dans le mouvement, & celui-ci n'alant qu'à déranger, diviser, pulveriser; un être sans étenduë, come la perception ne peut perir par de têles forces. S'il se prend pour ce qui peut perdre la vie; la vie de l'être apercevant n'étant que sa perception, il est visible qu'on ne peut lui ôter la vie qu'en l'aneantissant: mais cela passe toutes les forces de la nature. Il n'y a que Dieu

qui puisse l'aneantir. Mais sa sagesse, sa bonté, & sa justice nous répondent qu'il ne le fera pas.

Ce n'est pas simplement de la nature de son esprit que nôtre Filosofe tire des preuves de l'immortalité de son ame; il en trouve dans les penchans de son cœur. Celui qu'il sent pour l'estime & pour une gloire immortêle fait le sujet de ses *neuviémes réflexions.* Il trouve que cête passion est en lui tres-violente, & qu'êle vient de l'auteur de la nature; & qu'ainsi ne pouvant être satisfaite en cête vie, il faut qu'il y en ait une autre qui ne doive point finir.

Tout de même de l'extrême passion que nous avons d'être bien dans l'esprit des homes & d'avoir part à leur estime; & de l'estime même que chacun fait de sa propre ame, il conclut que nous croyons l'ame bien superieure au cors, d'une nature & d'un sort bien diférent & fort

éloigné de perir avec lui.

De l'amour que nous avons naturêlement pour la verité, & pour une verité necessaire, immuable, éternêle, il conclut dans ses *dixiémes réflexions*, que l'Auteur de nôtre être qui nous a doné cête inclination, doit avoir eu sur nous des desseins éternels.

De l'inclination violente que tous les homes ont pour le bonheur, de ce qu'êle ne peut être satisfaite que par la tranquile joüissance de Dieu, & de ce qu'on ne peut en joüir ainsi en cête vie; il conclut dans ses *onziémes réflexions* qu'il y a une autre vie destinée à cête tranquile joüissance.

Enfin de la passion que tous les homes ont pour la perfection, & de ce qu'êle ne peut être satisfaite en cête vie, & qu'êle ne le sera que par leur union avec l'être infiniment parfait; il conclut dans ses *douziémes réflexions* que

cête inclination nous venant de l'auteur de nôtre être il auroit manqué de ſageſſe, s'il ne nous avoit pas deſtinez à une autre vie que cêle-ci.

Dans la ſeconde partie nôtre Filoſofe examine le Chapitre de l'union de l'eſprit & du cors. 1°. S'il y en a vraiment une. 2°. En quoi êle conſiſte. 3°. Quel en eſt l'auteur. 4°. Le détail de cête union. 5°. Le parallele de cête union avec d'autres qui y ont quelque raport. 6°. Ses proprietés. 7°. Ses défauts. 8°. Ses avantages.

Dés ſes *premieres réflexions* nôtre Filoſofe ſe trouve embaraſſé. Encore tout plein des énormes diférences qu'il vient de trouver entre l'eſprit & le cors; de l'excêlence du premier, & de ſa ſuperiorité au deſſus du cors; perſuadé que qui dit union entre deux êtres, dit étroite relation & coreſpondance entre eux; ne

voïant point par quel endroit l'esprit & le cors en pouroient avoir, puis qu'ils ne tienent rien l'un de l'autre, ni pour le fond de l'être, ni pour les maniéres ; il se trouve fort tenté de croire qu'il n'y a entre eux nule union ; & peu s'en faut que lui qui se croïoit auparavant tout cors, ne se croïe presentement tout esprit.

Cependant faisant réflexion qu'il a sur un certain cors qu'il a toûjours regardé come sien, tout un autre pouvoir, que sur les autres cors de l'Univers : que par sa seule volonté il le remuë & l'agite en diverses maniéres suivant ses desirs : au lieu qu'il ne peut par-là doner le moindre mouvement aux autres cors ; s'apercevant de plus qu'il s'interesse pour ce cors tout autrement que pour les autres ; qu'il sent de tres-vives douleurs à la moindre incision qu'on lui fait : qu'on ne peut lui causer le moindre dérange-

ment, ſans qu'il s'en aperçoive par les ſentimens qui lui en revienent : au lieu qu'il pouroit voir couper ou déchirer ſes habits, ſans en recevoir le moindre chagrin : il ſe voit obligé de reconoître, & que ce cors a relation & coreſpondance avec lui ; & qu'il en a une tres-étroite avec ce cors : Et qu'ainſi il y a entre eux une vraïe union.

Dans les *ſecondes réflexions* nôtre Filoſofe inquiet ſur la forme de cête union, remarquant que l'eſprit & le cors ne tienent rien l'un de l'autre, conclut qu'ils ne peuvent être unis ni à la façon des eſprits, ni à la façon des cors ; & qu'ainſi on ne doit chercher dans cête union, ni amitié, ni conſpiration, ni conſentement, ni inclination, ni ſimpatie ; tout cela marquant comerce réciproque de penſées. Il ajoûte qu'on n'y doit non plus chercher ni mélange, ni inſinuation, ni acro-

chement, ni pénetration, ni entrelacement, ni inſertion : tout cela marquant contact de parties, & raport réciproque de ſurfaces & d'étenduës. Il rejête enſuite le ſentiment de ceux qui s'imaginent que par cête union l'eſprit deviene cors, en ſe répandant par toutes les parties du cors ; ou que le cors deviene eſprit, en devenant capable de ſentiment & d'inclination ; & il ſoûtient toûjours que dans cête union, chaque être demeure ce qu'il eſt, ſans mélange & ſans nul afoibliſſement de ſes proprietés.

Il s'acomode auſſi peu des *entités* qu'on apêle *uniſſantes*. Il les trouve inintelligibles dans leur nature, & non ſeulement inſuſiſantes pour cet éfet ; mais auſſi beaucoup plus propres à deſunir l'eſprit & le cors qu'à les unir.

Dans l'embaras donc de cête recherche, ſe ſouvenant que les raiſons qu'il a eûës de reconoître une

une vraïe union entre ces deux êtres, sont que les mouvemens du cors interessent les sentimens de l'esprit, & que les pensées de l'esprit excitent les mouvemens du cors; il trouve qu'il n'en faut pas davantage pour expliquer la forme de cête union; & que c'est avoir dit tout ce qui s'en peut dire, que d'assûrer qu'êle consiste essentiêlement dans une correspondance mutuêle des pensées de l'esprit, & des mouvemens du cors.

En éfet ces deux êtres sont unis par-là aussi étroitement qu'ils le puissent être. Ils ne peuvent être unis par le raport naturel de leurs substances, puis que la substance étenduë & la substance pensante n'ont nul raport naturel. Ils ne le peuvent non plus par le raport des mêmes maniéres d'être; puis qu'ils n'en ont nules semblables; & qu'ils ne diferent pas moins par

les maniéres que par le fond. Ils ne peuvent donc être unis que par un raport, pour ainſi dire ſurnaturel, entre leurs diverſes maniéres d'être; raport, disje, qui ne peut venir que de l'inſtitution purement arbitraire de l'Auteur de la nature. Et c'eſt en éfet ce dont l'experience perpetuêle ne permet pas de douter, puiſqu'on éprouve conſtament que ces diverſes maniéres d'être s'excitent & ſe ſuivent infailliblement.

Nôtre Filoſofe emploïe les *troiſiémes & les quatriémes réflexions* à rechercher la cauſe éfectrice de cête union. Il deſtine les *troiſiémes* à rejêter tout ce que les Scolaſtiques ont imaginé ſur cela.

1°. Il regarde come chimerique de prétendre come ils font, que l'eſprit & le cors ſont des êtres incomplets qui ont une naturêle & eſſentiêle relation l'un avec l'autre. Il ſoutient au con-

traire qu'il y a entre leurs idées une ſi énorme diférence, que loin de leur trouver quelque penchant l'un pour l'autre, on eſt tenté de les croire inaliables.

Ce qu'on alégue que ce ſont des êtres incomplets, n'eſt pas plus raiſonable ; ſi par-là l'on prétend que l'eſprit n'ait pas tout ce qu'il faut pour être une vraie ſubſtance penſante indépendemment du cors, ou que le cors n'ait pas indépendemment de l'eſprit tout ce qu'il faut pour être un vrai cors humain. Que ſi l'on veut ſeulement par-là que chacun de ces êtres ne ſoit pas l'home entier ; il n'y a nule dificulté : mais cela ne fait pas voir qu'avant leur union actuêle, ils aïent eſſentiêlement du penchant l'un pour l'autre.

2°. Ce n'eſt pas avoir la moindre idée de ces deux êtres, que de prétendre come quelques-uns, que le cors exige l'influence de

l'ame pour ſes fonctions ; & que l'ame exige l'apui & les organes du cors pour les ſienes. Car puis que leurs idées s'excluent mutuêlement, & qu'on peut les nier l'une de l'autre ; il eſt viſible qu'à les regarder préciſement en eux-mêmes, ils ſont parfaitement indépendans l'un de l'autre, & dans leur être, & dans leurs maniéres, ou dans leurs fonctions : Et en éfet le cors exerçoit la plûpart de ſes fonctions avant que l'ame lui fût unie ; & l'ame n'exercera jamais mieux les ſienes, que lors qu'êle ſera ſeparée d'avec le cors.

3°. Il n'y a pas plus de raiſon à prétendre que l'ame a une merveilleuſe inclination de s'unir au cors. Il eſt vrai que dans l'état de l'union actuêle, l'ame recevant divers ſentimens agréables à l'ocaſion de ſon cors, êle peut bien ſentir de l'inclination à s'y unir de plus en plus. Encore ſi

êle faiſoit réflexion que ces ſentimens ne lui peuvent venir immédiatement que de Dieu, & qu'il n'a pas beſoin du cors pour les lui doner; êle ne devroit avoir d'inclination qu'à s'unir à Dieu. Mais que l'ame conſiderée en êle-même, & indépendemment des loix de ſon union avec le cors, ſente quelque penchant à s'unir à lui; c'eſt une pure viſion.

4°. Mais c'eſt le comble de l'extravagance de prétendre come quelques autres que le cors ſoit le moule de l'ame, dans lequel êle ſe forme & trouve ſa perfection.

Aprés avoir rejêté ces prétenduës cauſes de l'union de l'eſprit & du cors, nôtre Filoſofe dans les *quatriémes réflexions* parcourt tous les êtres creés pour voir s'il en poura trouver quelcun à qui l'on puiſſe raiſonablement atribuer cet ouvrage: mais

inutilement. C'eſt un ouvrage d'intelligence & de ſageſſe. Les cors étant privez de l'une & de l'autre, n'en ſont donc pas capables. Il s'agit de ſurmonter l'éloignement, & pour ainſi dire, l'opoſition de deux natures tres-diférentes; d'aprocher des êtres d'une extrême diſtance; d'établir une eſpêce de comunauté entre deux êtres qui n'ont rien de comun, & une parfaite ſocieté entre deux êtres naturêlement inaliables, & pour ainſi dire inſociables. Nul eſprit créé n'eſt donc capable de former cête union. Il n'y a que le Maître de la nature qui puiſſe ainſi ſurmonter l'opoſition des natures particulieres. Il n'y a qu'une Sageſſe infinie qui puiſſe inventer les Loix de cête union; & qu'une Puiſſance ſans bornes qui puiſſe les executer. Et ainſi il eſt ridicule d'atribuer cête union aux prétenduës vertus de l'eſprit &

du cors, pour agir l'un ſur l'autre. Incapables d'aucune action, ils ne ſe modifient réciproquement que parce que Dieu s'eſt fait une loi de joindre l'action de ſa Toute-puiſſance aux deſirs impuiſſans de l'eſprit, & aux mouvemens imbeciles du cors. Et ainſi la relation mutuêle des modalités de ces deux êtres, eſt come la forme de leur union; & l'éficace des volontés divines en eſt la cauſe éfectrice.

Dans les *cinquiémes réflexions* nôtre Filoſofe examine le Syſtême de Monſieur Leibnis ſur l'union de l'eſprit & du cors. Il s'en trouve d'abord fort agréablement frapé, & ſi flaté que peu s'en faut qu'il ne l'adopte: En éfet, il obſerve avec cet illuſtre Savant qu'on ne peut imaginer que trois voyes d'executer l'union de l'eſprit & du cors. 1°. Cêle d'une comunication réciproque d'eſpêces & de qualités

entre ces deux ſubſtances, têle que l'admet la Filoſofie vulguaire. Mais cête voye qu'on peut apêler *voye d'influence* lui paroît abſolument inſoûtenable, aprés avoir démontré come il a fait, que l'eſprit & le cors ne peuvent avoir nule vraie action l'un ſur l'autre.

2°. Cêle d'un ſurveillant perpetuel chargé de produire à chaque moment dans chacun de ces êtres, des impreſſions coreſpondantes à cêles qui ſe paſſeroient dans l'autre, & cête voye qu'on peut nomer *voye d'aſſiſtance*, & qui eſt cêle des cauſes ocaſionêles, lui paroît rabaiſſer la divinité, la rendre eſclave de ſon ouvrage, & ne la faire agir que par miracles dans un éfet tout naturel.

3°. Cêle de l'acord naturel & divinement preétabli qui conſiſteroit en ce que Dieu auroit doné à ces deux êtres (l'eſprit & le cors) une têle nature & têle

force, que chacun ſe modifieroit lui-même, & que tirant de ſon fond, en vertu de ſes propres loix, tous les changemens dont il eſt capable, ſans raport à ce qui ſe paſſe dans l'autre : ils s'acorderoient cependant ſi bien, que le cors ſe trouveroit prêt à ſe remuer, & ſe remuëroit éfectivement dans le même tems que l'ame, en vertu de ſes propres loix, ſeroit déterminée à le vouloir; & qu'au contraire l'ame ſe trouveroit ſaiſie de plaiſir ou de douleur, préciſement dans le moment que le cors en vertu de ſes propres loix, ſe trouveroit violemment ou moderément agité. Et c'eſt cête troiſiéme voye (qu'on peut apêler voye *d'harmonie preétablie*) qui a d'abord charmé nôtre Filoſofe, come lui paroiſſant renfermer plus de ſimplicité & plus de ſageſſe.

Mais de ſecondes & plus mûres réflexions l'ont bien détrom-

pé de ce charme trompeur, & lui ont fait découvrir dans ce Syſtême, non ſeulement des dificultés; mais même des eſpêces d'impoſſibilités. Car 1°. ou ces deux ſubſtances (l'eſprit & le cors) avec cête force de produire chacune en ſon ſein toutes les impreſſions dont êle eſt capable, ont été dés le comencement créées & deſtinées l'une pour l'autre : ou bien ſans avoir été faites l'une pour l'autre, êles ont reçû chacune à part, & come ſi êle étoit ſeule avec Dieu, une têle nature, que venant enſuite à exiſter en même tems, êles ſe trouvent dans une exacte coreſpondance de leurs modalités. Si c'eſt le premier, ce Syſtême ne difére de celui des cauſes ocaſionêles, que par les prétenduës forces & vertus que Dieu aura donées à ces ſubſtances de ſe modifier êles-mêmes. Si c'eſt le ſecond, la ſuite des penſées que

Dieu aura donées à un eſprit ne ſera nulement ſage : mais purement capricieuſe ; car, par exemple, quêle ſageſſe & même quêle juſtice de faire tout d'un coup paſſer une ame de la joye à la douleur par les ſeules loix de la conſtitution de ſa nature, ſans qu'êle ait merité cête peine par aucune faute.

2°. A ne parler que de l'eſprit & de cête prétenduë force qu'il a de produire toutes ſes penſées ; ou cête production eſt libre, ou êle eſt neceſſaire. Si êle eſt libre: quel plaiſir prend cet eſprit à ſe tourmenter lui-même & à ſe doner ſi ſouvent des ſentimens douloureux ? Si au contraire êle eſt neceſſaire, & que ces ſentimens lui échapent par un ordre neceſſaire, en vertu de la conſtitution de ſa nature ; encore une fois où eſt la ſageſſe & la juſtice de Dieu de faire des loix à des eſprits qui ne ſont pas libres, & de leur do-

ner des preceptes ?

3°. Ce Systême est fondé sur la suposition d'une nature agissante par une force & une puissance distinguées de la puissance de Dieu ; suposition directement contraire à la foiblesse essentiêle à la creature, & au souverain domaine essentiel au Createur.

4°. Nôtre Filosofe fait voir que quand on conviendroit absolument de la possibilité de ce Systême, il seroit toûjours certain que ce n'est point celui que Dieu a suivi ; & qu'au contraire il a vraiment établi celui des causes ocasionêles. Il montre que ce dernier est l'unique qui soit propre à justifier la sagesse & la justice de Dieu dans la suite des divers changemens qui arivent à l'esprit & au cors : & qu'au contraire le nouveau Systême fait agir Dieu d'une maniére bizare, capricieuse, dereglée & injuste.

Dans les *sixiémes réflexions* nô-

tre Filosofe examine quelques circonstances de cête union.

1°. Il remarque que l'esprit est uni passivement à tout le cors ; mais non pas activement. Il lui est passivement uni, parce que le cors n'a presque nule partie, du mouvement de laquêle l'esprit ne puisse recevoir quelque impression. Il ne lui est pas uni activement ; parce que le cors a un fort grand nombre de parties sur lesquêles l'esprit ne peut agir.

2°. De même le cors est uni activement à tout l'esprit : parce que celui-ci étant indivisible, le cors ne le peut toucher en nule maniére, qu'il ne le touche tout entier. Et le cors n'est pas uni passivement à tout l'esprit ; parce que l'esprit a plusieurs pensées purement intelligibles dont le cors ne reçoit nule impression. D'où il paroît que le cors agit beaucoup plus sur l'esprit, que l'esprit sur le cors.

3°. Nôtre Filosofe examine dans quêle partie du cors on peut dire que l'esprit reside plus immédiatement & plus particulierement.

Il comence par remarquer que l'ame n'aïant nule étenduë, il ne s'agit nulement de lui trouver une résidence locale ; qu'êle n'est ni dehors ni dedans le cors ; qu'à parler exactement, les esprits ne sont nule part ; & qu'il n'est question que de savoir dans quêle partie du cors l'ame exerce plus immédiatement ses fonctions.

Il prétend que c'est particulierement dans cête partie du cerveau qui est la source des nerfs. C'est là où come de son siege êle done ses ordres à toutes les parties du cors, & où par l'entremise des nerfs tendus depuis là jusques aux parties du cors les plus éloignées, êle reçoit en un instant des nouvêles de tout ce qui s'y passe ; & il prouve ce fait

non ſeulement parce qu'on peut vraiment ſentir la douleur d'une partie que l'on n'a plus: par exemple d'un bras ou d'un pié coupés; mais auſſi parce que ſans couper aucun membre, on peut par le moïen d'une forte ligature entre la tête & tel membre qu'on voudra piquer & bleſſer juſqu'au ſang cête partie, ſans en ſentir nule douleur.

Dans les *ſeptiémes réflexions* nôtre Filoſofe examine par quêles penſées l'eſprit eſt particulierement uni au cors: & il trouve que c'eſt beaucoup plus par les confuſes & les ſenſibles, que par les diſtinctes & par cêles qui ſont purement intelligibles. Ces penſées ſenſibles le lient ſi étroitement au cors, qu'à peine peut-il ſe diſtinguer d'avec lui; qu'êles l'incarnent en quelque maniére, & qu'êles le portent à atribuer ſes ſentimens aux diverſes parties du cors; de ſorte que tout

ce qu'il ſent, il le ſent non ſeulement come l'aſſocié du cors, non ſeulement come *dans le cors*; mais auſſi come *pour le cors* & *à la place du cors*. Rien peut-il former une union plus étroite ?

Cête conduite d'établir dans ces perceptions confuſes l'union de l'eſprit & du cors, & de faire conoître à celui-là les beſoins de celui-ci, & les raports que les cors environans ont avec lui, paroît la plus ſage à nôtre Filoſofe. L'eſprit humain étant principalement fait pour s'ocuper des infinies perfections de Dieu; la plus ſage voye de l'avertir des beſoins du cors, étoit cêle qui devoit moins le détourner de cête ocupation, & par conſequent ce devoit être la plus courte, la plus ſûre & cêle qui pouvoit l'intereſſer plus vivement à ſes beſoins. Or nule ne poſſedoit mieux ces avantages, que cêle des ſenſations confuſes.

1. Ele eſt conſtament la plus courte & la plus ſûre. En éfet pour conoître diſtinctement & par idées claires les raports infinis que les cors qui m'environent ont avec le mien, & pour me mêtre par-là en état de juger, par exemple, quand je dois manger, de quels alimens & en quêle quantité : il me faudroit une continuêle aplication d'eſprit ; & encore avec cela mes beſoins changeant ſi ſouvent, & étant quelquefois ſi preſſans, que je n'ai qu'un inſtant à prendre mon parti ; je ne pourois éviter de tomber en mile erreurs funeſtes à ce cors dont j'ai la direction : au lieu que l'auteur de mon être s'étant chargé pour ainſi dire, de m'avertir lui-même en tems & lieu, des beſoins de mon cors par des ſentimens prévenans ; je diſcerne tout d'un coup & ſûrement par-là ce qui me convient, ou ne me convient pas. Le ſeul ſentiment de

douceur ou d'amertume, d'agrément ou de desagrément, en est une preuve également courte & sûre.

2. Cête voye nous interesse aussi beaucoup plus vivement aux besoins du cors. 1. Parce que les sensations nous modifiant & nous pénetrant, êles nous touchent & nous apliquent beaucoup plus vivement à leur objet, que les idées qui ne nous modifient pas & qui sont en quelque façon hors de nous. 2. Parce que ces sensations étant essentiêlement diférentes les unes des autres, par exemple la douleur diférant essentiêlement de la chaleur; le sentiment de cête diférence nous interesse beaucoup plus vivement à la conservation du cors, que ne feroit la conoissance distincte de la diférence des mouvemens du feu qui causent la douleur & la chaleur, & qui ne diférent que du plus au moins.

Mais n'eſt-il pas vrai de dire que, par cête voye, Dieu nous jête dans l'erreur, en nous faiſant raporter aux cors des qualités ſenſibles qui ne ſont que des maniéres de nôtre eſprit ? C'eſt ce que nôtre Filoſofe examine dans les réflexions ſuivantes.

Il déclare nêtement dans ſes *huitiémes réflexions*, que Dieu ne nous jête nulement par-là dans l'erreur : parce qu'il ne nous oblige point à raporter nos ſentimens au cors ni aux objets qui nous environent : qu'il eſt vrai que les ſens nous y portent par les raports qu'ils nous en font : mais que Dieu nous a doné des facultés ſuperieures aux ſens ſavoir l'entendement & la volonté, pour coriger les illuſions qu'ils nous font, & pour éviter les erreurs où ils nous portent. Que les ſens nous ſont donés pour nous faire conoître non pas la nature & les proprietés des cors, ni les raports

qu'ils ont entre eux ; mais ſimplement le raport des autres cors avec le nôtre ; & qu'ils s'aquitent parfaitement bien de cête commiſſion : mais qu'on n'en doit faire uſage que par raport à cête fin, & nulement pour juger de la nature des cors que ce jugement eſt reſervé à l'entendement, & qu'il n'en doit même juger que ſur des idées claires & diſtinctes.

C'eſt ſur ce principe qu'il fait voir enſuite que les qualités ſenſibles ne peuvent apartenir aux cors ; & qu'ainſi n'étant point des maniéres de l'étenduë, il faut qu'êles le ſoient de l'eſprit.

Il conſulte pour cela l'idée qu'il a de l'étenduë, idée la plus claire de toutes ſes idées : il fait le détail de ſes proprietés, de ſes figures, de ſon mouvement, de ſon repos, &c. & fait clairement voir que les qualités ſenſibles, par exemple, l'odeur & la ſaveur

ne peuvent être rangées sous aucune de ces proprietés, ni expliquées par leur moïen : & conclut enfin que les cors n'ont rien de semblable aux sentimens qu'ils nous donent ; & que ce n'est que par le mouvement dont ils ébranlent nôtre propre cors qu'ils nous les donent ; n'étant pas necessaire que ce qui les done ainsi, les contiene formêlement.

Dans les *neuviémes réflexions* nôtre Filosofe pour éclaircir de plus en plus l'union de l'esprit & du cors dans l'home, traite des diverses maniéres dont Dieu peut unir les esprits & les cors. Il remarque 1. Que cête union peut être mutuêle ou non mutuêle. Il dit que Dieu peut unir un cors à un esprit de têle sorte que cet esprit agisse sur ce cors, sans que ce cors puisse agir sur l'esprit, ni lui causer la moindre impression ; & il ajoûte que c'est ainsi que Dieu a quelquefois doné des cors aux Anges.

Au contraire il prétend que Dieu peut têlement unir un esprit à un cors, que ce cors agisse sur l'esprit en lui causant divers sentimens, sans que cet esprit puisse agir sur ce cors. Et il ajoûte que c'est ainsi que Dieu unit les Demons & les ames des impies au feu materiel.

2. Il fait voir ensuite la diférence de l'union de l'esprit & du cors dans l'home, d'avec cêle d'un Pilote avec son vaisseau, ou d'un Ange avec un cors qu'il a pris pour certains usages. Il prétend que cet Ange gouverne & dirige ce cors à peu prés come le Pilote fait son vaisseau, qu'il le prend & le laisse quand il lui plaît: qu'il conoît come le Pilote les changemens & les mouvemens qui arivent à son cors; mais qu'il n'en a nul sentiment: au lieu que l'esprit de l'home les sent sans les conoître. Que l'Ange peut boire & manger dans le cors qu'il

a pris ; mais ſans faim, ſans ſoif, & ſans tous ces ſentimens agréables ou deſagréables que l'eſprit de l'home éprouve dans ſes fonctions.

Nôtre Filoſofe examine enſuite quelques-unes des proprietés de l'union de l'eſprit & du cors. Dans les *dixiémes réflexions* il traite de la liaiſon des idées avec les traces du cerveau, & de cêles des traces entre êles.

Par les traces du cerveau il entend ces impreſſions qui s'y forment & qui reſultent par contrecoup de l'ébranlement des organes exterieurs. A ces impreſſions ou à ces traces Dieu atache des penſées, des ſenſations, ou des idées : & c'eſt come nous l'avons vû dans cête liaiſon que conſiſte l'union de l'ame avec le cors. Plus l'ébranlement de l'organe exterieur eſt violent, plus la trace qui s'en forme dans le cerveau eſt profonde. Peut-être plus cêle-ci

a de profondeur, plus l'idée ou la ſenſation qui en reſulte eſt vive.

Ces idées n'ont nule reſſemblance avec les traces dont êles reſultent. Auſſi n'eſt-ce nulement en conſultant ces eſpêces de fantômes que l'ame forme ces idées. Ele les trouve toutes formées ; & Dieu les lui preſente têles qu'il lui plaît à l'ocaſion de l'excitation de ces traces. Je dis *têles qu'-il lui plaît* : car quoi qu'il ſuive toûjours conſtament l'ordre qu'-il a une fois établi ; cet établiſſement lui a été ſi libre, qu'il auroit pû en faire un tout diférent, & atacher par exemple le ſentiment de ſaveur à la trace qui reſulte dans le cerveau à l'ocaſion de l'ébranlement de l'oreille ; & le ſentiment de ſon à la trace qui reſulte de l'ébranlement des filets de la langue par une liqueur ; de ſorte qu'on auroit goûté par l'oreille , & entendu par la langue.

Cête